

À TRAVERS LE TEMPS

CAT-ÉVASION

À TRAVERS LE TEMPS

Romans du même auteur

Un si joli bâton

Objection accordée

Le pont

La clé sous le dinosaure

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1	7
CHAPITRE 2	29
ÉMILIE ET ALEXANDRE	29
CHAPITRE 3	99
CHAPITRE 4	107
ADELINE ET DONATELLO	107
CHAPITRE 5	159
CHAPITRE 6	167
KATE ET CHRISTIAN	167
CHAPITRE 7	263
CHAPITRE 8	269
LISABETH ET HASSAN	269
CHAPITRE 9	357
CHAPITRE 10	365
STELLA ET LORENZO	365
CHAPITRE 11	439
FIN	474

Copyright© Cat Evasion

ISBN n° 978-2-9817618-2-8 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-3-5 - Pdf

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
interdits

CHAPITRE 1

Les mots venaient et se suivaient à toute vitesse, tandis qu'elle les tapait sans relâche sur son ordinateur. L'histoire se déroulait toute seule, coulant sans heurts, sans aucune hésitation. Les phrases défilaient, se bousculaient les unes après les autres. L'inspiration était à son meilleur et, un sourire amusé aux lèvres, riant quelquefois, elle poursuivait une conversation des plus hilarantes entre deux de ses personnages principaux.

Le soir était tombé et elle n'avait même pas pensé à allumer les lumières tant elle était plongée dans son récit et captivée par l'écriture de ce nouveau roman. Seule la luminosité de son écran éclairait la grande pièce, aux allures de loft, qui lui tenait lieu de bureau, de salon, de cuisine et de salle à manger tout à la fois, le tout condensé dans un espace restreint mais suffisant pour elle.

— Laurie ?

Laurie sursauta de frayeur et fit pivoter sa chaise brusquement, d'un côté et de l'autre, sans rien voir.

— Je t'en prie, n'aie pas peur de moi, dit une voix d'homme tout près d'elle. Une voix douce et calme, chaude et grave, qu'elle ne connaissait pas.

Laurie sentit un frisson glacer son dos et le sang se retirer de son visage. Elle se redressa d'un coup, dos à son bureau, scrutant les alentours, sans rien voir.

"*Ça doit être la radio ou alors mon ordi*", pensa-t-elle, essayant de se maîtriser. Elle vérifia, mais ses haut-parleurs étaient éteints. Elle tendit l'oreille vers la radio dont seule une musique douce en était diffusée. Elle tâtonna de la main vers l'interrupteur d'une lampe près d'elle et une lumière tamisée jaillit sur l'étagère au-dessus de son bureau, éclairant la pièce d'une douce clarté. Des yeux, elle fit le tour de la pièce sans rien voir. "*Il doit être dans la salle de bains ou dans ma chambre*". C'étaient les deux seules autres pièces de son petit appartement et, malheureusement, les deux seules sorties possibles devaient, l'une, la faire passer devant la salle de bains et l'autre, se rendre dans sa chambre. La fenêtre près d'elle était ouverte. C'était sa seule chance de lui échapper. Alors qu'elle faisait un pas de côté pour s'y diriger, elle se figea en entendant de nouveau la voix profonde.

— Laurie, n'aie pas peur de moi. Je t'assure que je ne te veux aucun mal, au contraire.

"Il connaît mon nom ! s'effraya Laurie. Il semble proche et pourtant, je ne le vois pas". Elle se pencha légèrement pour regarder en dessous de la table sans rien voir, là non plus, et ne put réprimer un frisson en entendant l'homme rire doucement.

"Je crois que j'ai compris, se dit Laurie, c'est une caméra et un haut-parleur cachés. Il y a quelqu'un qui m'espionne. Mais où est-il ? Et que me veut-il ? Et pourquoi quelqu'un voudrait-il m'espionner ? Pour me faire peur ? ! C'est ça ! C'est pour me faire peur ! Alors, ça doit être un psychopathe... Oh, mon Dieu ! Il va me faire du mal ! Il va venir ici, il va me violer, il va me torturer et ensuite, il va me tuer !" Plus ses pensées abondaient dans ce sens, et plus Laurie se sentait terrorisée, en proie à une panique grandissante et incontrôlable.

— Non, rien de tout ça, Laurie, je t'assure. Je ne suis pas un psychopathe, il n'y a pas de caméra, ni de haut-parleur. Je ne veux te faire absolument aucun mal, je te le jure. Tu n'as rien à craindre de moi.

Laurie ne put réfréner un gémissement de terreur, glacée d'effroi. En plus, il lisait dans ses pensées ! C'était impossible ! Personne ne pouvait faire ça !

"Je vais appeler la police, c'est ça, je vais appeler la police". Tremblante, elle décrocha le téléphone mais aussitôt après, elle sentit le combiné être retiré de sa main, avec douceur, et se reposer tout seul sur le réceptacle. Laurie émit un couinement désespéré de terreur et se laissa tomber sur sa chaise. Elle se força au calme. La fenêtre n'était pas loin. En un bond rapide, elle pourrait l'atteindre, l'enjamber et s'enfuir. Elle sursauta violemment en entendant de nouveau cette voix, venue de nulle part, qui émanait cette fois clairement de l'endroit où se trouvait la fenêtre. Elle fit rouler sa chaise rapidement pour s'éloigner de lui le plus possible et heurta la table violemment. Elle se mit debout, prête à prendre la fuite.

— N'aie pas peur, Laurie, je veux seulement te parler. Rien d'autre. Je ne te ferai aucun mal, je te l'assure. Tu ne peux pas me voir, mais tu peux m'entendre et tu peux me parler. Je t'en prie.

"Ça y est, cette fois, j'ai compris, se dit Laurie, effrayée à cette idée, je viens de faire un ACV ou un truc

comme ça et mon cerveau est halluciné. Je suis en plein délire. Il faut que j'appelle les secours et ils vont m'emmener à l'hôpital pour me soigner, à moins qu'il ne soit déjà trop tard. Ou alors, mes neurones ont complètement grillé. Ça doit être ça ! Sûrement ! Alors, je suis en train de devenir folle... je suis foutue ! Je vais mourir dans la folie !..."

À cette pensée, elle ne put retenir un sanglot de douleur angoissée et se laissa de nouveau tomber sur sa chaise, la tête entre ses mains.

L'homme eut un petit rire attendri et dit d'une voix douce et rassurante:

— Non Laurie, ce n'est rien de tout ça, ne t'en fais pas. Ton cerveau fonctionne parfaitement. Je ne veux pas t'importuner, ni te faire aucun mal, mais je suis là car j'ai besoin de toi. J'ai absolument besoin de ton aide. Toi seule peux m'aider. C'est une question de vie ou de mort. Je t'en prie, laisse-moi au moins te parler.

La voix de l'homme était maintenant très près d'elle et il lui sembla qu'il était accroupi devant elle. Elle se figea et se recula sur sa chaise. Elle murmura, effrayée:

— Mais qui êtes-vous ?

— Dans cette vie, je m'appelle Vincent. Tu ne me connais pas mais peut-être qu'en me voyant, tu me reconnaîtras. Peut-être pas. Sache, cependant, que toi et moi, nous nous connaissons depuis très longtemps. Je te connais depuis très longtemps.

Laurie fronça les sourcils, cherchant dans ses souvenirs.

— Je ne connais aucun Vincent.

— Je sais, Laurie. Dans cette vie, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Pas encore.

— Dans cette vie ? Que voulez-vous dire ?

Au son plus éloigné de sa voix, Laurie comprit qu'il s'était relevé, tout en restant près d'elle.

— Nous nous sommes déjà rencontrés et très bien connus dans des vies antérieures à celle-ci.

Laurie, à cause de la douceur et du calme de cette voix chaude, sentit la peur s'éloigner peu à peu. *"Apparemment, il n'est pas méchant et s'il avait voulu me*

sauter dessus, il l'aurait sûrement déjà fait", se dit-elle pour se rassurer.

La curiosité que lui procurait sa dernière phrase, prit le pas sur sa frayeur. Intriguée, elle demanda:

— Des vies antérieures ? Vous connaissez vos vies antérieures ?

— Oui, Laurie. Et les tiennes aussi. Du moins, les cinq où nous nous sommes déjà rencontrés, tous les deux, auparavant.

Même si elle n'avait que l'envie de l'assaillir de questions à ce sujet, Laurie se força à remettre les pieds sur terre.

"Laurie, que tu le veuilles ou non, tout ça n'est pas normal. Tu dois être dans un délire hallucinatoire. Et tu es en train de parler à quelqu'un d'invisible, dont tu entends clairement la voix mais que tu ne peux pas voir, bon, ça, c'est sûr vu qu'il est invisible. Tu sais très bien que tout ça n'est pas normal et il faut que tu y mettes un terme au plus vite. Donc, tu vas enregistrer ton texte et te mettre au lit et vite. Demain, tout ça ne sera plus qu'un rêve et ta vie redeviendra ce qu'elle a toujours été. Si tu

continues à parler à cette voix mystérieuse et inconnue, tu vas y perdre la tête, c'est certain, parce qu'il n'y a absolument aucune logique à ce qui se passe et que c'est tout bonnement impossible."

Elle se leva de sa chaise et, en s'approchant de son ordinateur, sentit comme un frôlement, une chaleur intense l'envahir, l'espace d'un instant, alors que l'homme bougeait et s'éloignait d'elle. Elle se figea une seconde sous cette sensation, puis, posa la main sur sa souris, cliqua sur la commande d'enregistrement et ferma son traitement de texte. Elle s'avança de quelques pas pour aller vers sa chambre mais s'arrêta net au son de la voix de l'homme, qui semblait s'être déplacé devant elle. Il parla doucement, d'une voix teintée d'une note suppliante:

— Laurie, je t'en prie ! Tu n'as aucune hallucination. Tout ceci n'est pas un rêve mais bien la réalité. J'ai besoin de toi, Laurie. Toi seule peux m'aider. Je t'en prie !

— Vous aider ? Vous aider à quoi ? Et pourquoi est-ce que je ne peux pas vous voir ?

— Parce que je suis dans les limbes, Laurie, et que toi seule peux m'aider à en sortir.

Laurie fronça les sourcils, essayant de comprendre. "*Les limbes, c'est quoi déjà ?*" Elle avait déjà entendu ou lu ce mot, mais n'arrivait plus à en trouver la signification. Soudain, elle se souvint.

— Les limbes ? Ça veut dire que vous êtes mort ?

— Non, Laurie, pas encore. Mais ce sera bientôt le cas si tu ne m'aides pas. Avant tout, je te demande la permission de placer ma main sur ton bras pour que tu saches que je suis bien réel et que tout ceci n'est pas le fruit de ton imagination et se passe bien dans la réalité, même si ça semble être le contraire. Me le permets-tu ?

Laurie hésita, inquiète, mais sa voix était rassurante et empreinte de douceur et elle décida de lui faire confiance.

— D'accord.

— Je dois cependant t'avertir, Laurie, que tu risques d'éprouver une sensation très particulière. Rien de douloureux, bien au contraire, mais une sensation très forte.

Laurie hocha la tête sans rien dire. Et lorsque Vincent posa doucement sa grande main sur son bras, elle se sentit d'un coup submergée par une vague de bien-être intense,

de bonheur et de tendresse comme elle n'en avait jamais ressenti auparavant. Elle inspira et retint son souffle tant cette sensation était puissante et inattendue. Il lui sembla que Vincent éprouvait la même chose car elle l'entendit respirer bruyamment, en proie à une grande émotion. Laurie comprit alors que si cet homme-là la prenait dans ses bras, elle ressentirait un bonheur comme elle n'en avait jamais connu et, en même temps, qu'elle risquerait de s'y perdre à jamais. Elle tendit la main vers lui pour le toucher à son tour mais, aussitôt, il retira sa main et se recula.

— Non ! Laurie, ne me touche pas ! Tu risquerais de te brûler !

Laurie, à nouveau effrayée, baissa sa main vivement et se recula rapidement jusqu'à ce qu'elle heurte son bureau derrière elle.

— De me brûler ? ! Alors, vous êtes une sorte de diable, c'est ça ? !

Vincent se mit à rire, avant de dire d'une voix où perçait une grande tristesse:

— Non, Laurie, rassure-toi, ce n'est pas le cas. Même si par le passé, j'ai pu avoir une attitude plus que

diabolique à ton égard, mais cela n'était dû qu'à un excès d'amour.

À ces mots, Laurie commença à paniquer sérieusement. "*C'est un fou ! C'est un vrai fou !*" Cette fois, il était trop éloigné de la fenêtre pour la retenir. Aussi, en un bond, elle s'en approcha, l'enjamba tant bien que mal et, dans son affolement, tomba sur la terre humide. Elle se releva rapidement, se mit à courir à toute allure vers le bois proche de chez elle pour se cacher. Mais elle n'avait pas parcouru dix mètres qu'elle entendit de nouveau la voix de Vincent devant elle.

— Laurie, je t'en prie ! J'ai besoin de toi ! Je ne te veux aucun mal, je te l'assure ! Aide-moi à sortir des limbes et je te promets, je te jure que tu n'entendras plus jamais parler de moi ! Jamais ! Je t'en supplie, Laurie !

Cette fois, ça en fut trop pour elle et, avec un cri de terreur suivi d'un long gémissement d'effroi, elle se sentit glisser sur le sol et perdit connaissance.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle était allongée sur son canapé et la même sensation de bonheur et de bien-être l'envahissait à nouveau, alors que Vincent caressait

son front du bout de ses doigts avec douceur. Il parla à voix basse pour ne pas l'effrayer.

— Laurie, je vais te montrer quelle est mon apparence. Ainsi, tu n'auras plus peur de moi. Ferme tes yeux. Je vais placer ma main sur ton front et tu vas me voir. Tu veux bien ?

Laurie, toujours plongée dans cet état bienfaisant, aimant et rassurant, hocha la tête et ferma ses yeux. Elle sentit la main de Vincent se poser sur son front avec douceur et, l'instant d'après, vit un homme de grande taille, allongé, inconscient, sur un lit d'hôpital. Un masque à oxygène cachait en partie son visage paisible, aux traits forts et anguleux, adoucis par de grandes lèvres qui semblaient esquisser un sourire, des paupières détendues. Il avait des cheveux bruns foncés, longs jusqu'à la nuque, un corps qui semblait fort et musclé et de grandes mains déposées sur le drap, de part et d'autre de son corps. En regardant sa main droite, Laurie put faire le lien avec celle qui était posée sur son front avec douceur et elle se sentit apaisée de pouvoir les relier toutes les deux.

Elle avait la sensation étrange de voler au-dessus de ce corps immobile et de pouvoir le contempler sous

plusieurs angles. Son regard s'approcha du beau visage endormi et elle eut une irrépressible envie de porter sa main vers lui et de la poser sur son front à son tour. Elle retint son geste, en se souvenant de ce que Vincent lui avait dit, et ouvrit les yeux, effaçant d'un coup l'image de ce corps immobile.

Seule demeurait la sensation merveilleuse que cette main sur elle lui procurait et dont elle n'avait aucune envie de se défaire.

— Pourquoi est-ce que je pourrais me brûler si je te touchais ?

— Parce que tu l'as demandé.

— Demandé ? À qui ? Et pourquoi ?

— Pour te défendre contre moi. Pour que je ne puisse plus jamais t'approcher sans que tu saches que c'est moi. Pour te protéger de moi.

Laurie, qui n'avait jamais connu de sensation aussi profondément agréable que celle qu'elle vivait en ce moment, alors que les doigts de Vincent, de nouveau, caressaient son front avec douceur, s'étonna de cette réponse.

— Mais, pourquoi ?

— Laurie, tout ceci est une très longue histoire. Je reviendrai te la raconter plus tard. Demain, tu dois te lever tôt et tu as besoin de te reposer.

— Que t'es t-il arrivé ? Pourquoi es-tu à l'hôpital ?

— J'ai eu un accident de la route. Je n'ai eu que des blessures mineures puisque j'ai été éjecté au moment de l'impact. Mais je suis dans le coma depuis cinq mois et, dans un mois, si aucune amélioration n'est notée dans mon état, ma famille demandera à me débrancher, selon mes propres volontés écrites.

— Et moi, je peux t'aider à regagner ton corps et à survivre, c'est ça ? Pour te sortir des limbes ? C'est ce que tu attends de moi ? Mais comment je peux faire ça ?

— Oui, oui c'est ce que j'aimerais que tu fasses car tu es la seule à pouvoir le faire. Mais quand tu sauras comment, peut-être que tu refuseras et je respecterai ton choix pour m'en aller à tout jamais. Demain et les soirs suivants, je reviendrai pour te parler et tu comprendras tout. En attendant, il est temps pour toi de dormir. Je veille sur toi, même de loin.

Vincent posa alors ses lèvres sur son front avec la plus grande tendresse et Laurie sentit tout son corps frémir ardemment sous ce baiser. Elle poussa un grand soupir et, la seconde suivante, comprit qu'il était parti. Elle resta un long moment immobile, repensant à cette étrange rencontre. Elle toucha son front, comme si sa caresse était encore présente. Elle se leva et, dans la salle de bains, s'examina attentivement, cherchant un signe ou une marque qu'il aurait pu laisser sur son front ou sur son bras. Elle ne vit rien de tel et pourtant, elle ressentait encore le bienfait que ces contacts sur sa peau avaient provoqués en elle, comme si sa main était encore sur elle.

Il lui semblait avoir déjà connu une sensation similaire, mais bien moins puissante que celle qui l'avait saisie et la saisissait encore. En cherchant dans ses souvenirs, elle se souvint de ses 13 ans, d'une fête où elle était invitée avec plusieurs de ses amies, du garçon qui l'avait fait danser, prise dans ses bras et embrassée pour la première fois. Elle ne l'avait jamais revu mais la sensation de ses bras autour d'elle et de son baiser lui était resté longtemps en mémoire les jours suivants. Elle était tombée amoureuse, ce soir-là, pour la première fois de sa vie. Ainsi, cette sensation s'apparentait à de l'amour.

Sensation qu'elle n'avait plus ressentie depuis longtemps et surtout jamais avec une telle intensité. Mais qu'il s'agisse d'amour ou pas, une chose était certaine: elle ne risquait absolument rien avec lui, et ce lien de confiance absolue et puissante qui s'était imposé la laissait perplexe.

"Amoureuse d'un homme invisible... Hum ! Décidément, Laurie, tu devrais arrêter d'écrire des histoires rocambolesques. Une bonne nuit de sommeil et demain tout ça n'aura, peut-être, plus que l'apparence d'un rêve. Un rêve étrange, certes, mais un rêve seulement."

Pourtant, elle était savait que c'était faux et qu'il était bien réel. Et surtout, elle n'aurait pas voulu qu'il en soit autrement.

*
* *

Le lendemain, elle passa la journée comme sur un nuage, effectuant ses tâches ménagères de façon automatique, bercée par le joyeux babil incessant de sa cliente.

— Laurie, est-ce que tu m'écoutes ?

— Oui, Mme Besson, excusez-moi, répondit Laurie en riant. Je suis en train d'écrire un nouveau livre en ce moment et j'avoue que je suis un peu perdue dans mes pensées.

— Un nouveau livre ? s'écria Mme Besson, ravie. Il faudra que tu me le fasses lire ! Tu sais combien j'adore ce que tu écris !

— Avec plaisir, Mme Besson. Mais il vous faudra être patiente, je viens à peine de le commencer.

De retour chez elle, Laurie voulut continuer son roman mais elle n'y parvint pas, tant l'image du visage de Vincent et de son corps allongé sur ce lit d'hôpital la hantait. Aussi, elle prit son carnet à dessin et s'installa dehors pour dessiner son portrait. Elle aurait aimé voir la couleur de ses yeux, l'expression de son regard. Elle le dessina alors comme s'il était endormi paisiblement. Une fois son dessin achevé, elle se prépara pour le recevoir comme on attend un invité de marque. Après s'être douchée, elle enfila sa robe préférée, en coton léger, blanche, ajustée sur son corps jusqu'à la taille à partir de laquelle elle s'évasait doucement jusqu'aux genoux, ornée de broderie délicate autour des manches courtes et

légèrement bouffantes, sur tout le décolleté qui dénudait presque ses épaules et sur le devant de la robe, boutonnée par de minuscules fleurs de tissu de couleur bleue pâle. Elle brossa soigneusement ses longs cheveux bruns ondulés et maquilla légèrement ses grands yeux gris-vert. Elle s'installa de nouveau devant son ordinateur et, cette fois, put se replonger avec plaisir dans son nouveau roman aux personnages désopilants.

Elle se sentit envahie brusquement d'une vague de chaleur et sut qu'il était là avant même qu'il ne parle. Et, même si elle eut un sursaut surpris au son de sa voix, elle ne ressentit, cette fois, aucune frayeur.

— Bonsoir, Laurie.

Elle fit pivoter sa chaise vers la droite, d'où venait sa voix et comprit qu'il se tenait debout près d'elle, accoté au bureau.

— Bonsoir, Vincent. Vas-y, raconte !

Vincent se mit à rire, amusé de son impatience.

— Très bien. Installons-nous sur ton canapé, ça risque d'être long et ce sera plus confortable. Et je te promets de ne toucher que ton front de ma main pour te permettre de

replonger dans les souvenirs lointains de ton passé. Es-tu prête à revivre tes vies antérieures ?

— Absolument ! répondit Laurie, ravie à cette perspective. Elle se leva.

— Tu es magnifique, Laurie ! Tu es si jolie ! Comme tu l'étais dans le passé.

La voix chaude de Vincent procura à Laurie un long frisson dans tout son corps tant elle était empreinte de tendresse et d'ardeur. Pivotant sur ses talons, elle s'installa sur le canapé, impatiente de commencer, malgré une légère pointe d'appréhension. À la soudaine chaleur qui envahit son corps, elle comprit que Vincent s'était assis près d'elle. Instinctivement, elle se raidit.

— N'aie pas peur. Je vais seulement placer ma main sur ton front et te faire voyager dans le temps. Si, à n'importe quel moment, tu veux arrêter, tu me le dis, c'est tout. D'accord ?

— D'accord. Mais avant, dis-moi pourquoi moi, je pourrais me brûler en te touchant, alors que toi tu peux me toucher sans que je sente de brûlure ?

— Parce que tu as demandé à ressentir une brûlure – sur tes mains uniquement – si tu me touchais, comme je te l'ai dit, pour te protéger de moi. Pour que tu saches que c'était moi et que tu puisses t'éloigner au plus vite. Mais tu n'as pas demandé à ressentir cette brûlure si c'est moi qui te touchais.

Laurie resta interdite à ces mots et plaisanta:

— Un oubli, sans doute ?

Vincent eut un rire attendri.

— Oui, sans doute. Et j'en suis très heureux, crois-moi. Ferme tes yeux, maintenant.

Il posa sa grande main sur son front et commença:

— Nous sommes en 1741. Tu as six ans et ta mère vient de mourir, emportée par une fièvre. Tu as cinq frères et sœurs, plus âgés que toi qui travaillent tous aux champs. Ton père ne veut pas te garder car tu es trop petite et trop chétive pour travailler avec eux et donner un bon rendement. Comme tu ne peux lui servir à rien, il t'envoie alors chez sa sœur, ta tante, cuisinière au château de mon père, veuf depuis plusieurs années, le comte de Maulenbourg qui a accepté de te prendre à son service.

Sans comprendre pourquoi tu dois quitter ta maison et ta famille, tu as à peine le temps d'embrasser tes frères et sœurs, en pleurant, que ton père fait signe au cocher de partir. Après un voyage d'une journée entière, te voilà arrivée au château.

CHAPITRE 2

ÉMILIE ET ALEXANDRE

Comme si elle était soudain plongée dans un film historique, Laurie vit tout à coup, devant elle, un fiacre débouler à vive allure à travers la cour pavée d'un château imposant, aux tours gigantesques. Elle sursauta au bruit du hennissement des chevaux que le cocher venait d'arrêter dans leur course en tirant sur les rênes. Faisant virevolter sa cape, l'homme descendit du fiacre, en ouvrit la porte et tendit les bras à une minuscule petite fille aux cheveux blonds et bouclés, à la peau fine et claire et aux immenses yeux bruns, écarquillés de frayeur devant l'immensité de ce château dont elle ne parvenait pas à faire le tour du regard tant il était grand. À peine le cocher l'eut-il déposée à terre, que l'enfant vit arriver vers elle une femme de forte corpulence, essuyant ses mains après un grand tablier noué autour de sa vaste jupe. Son regard et son air sévère impressionnèrent la petite fille, déjà terrifiée de se trouver dans cet endroit inconnu. La femme s'approcha d'elle, prit son petit visage dans sa large main, le souleva vers elle

sans aucune douceur, en l'examinant, les sourcils froncés. Elle maugréa d'un ton fâché.

— Je sais pas ce que je vais pouvoir faire de toi ! Tu es malingre et t'as pas l'air d'avoir la moindre force ! Enfin, tant pis. Allez, viens ! ordonna-t-elle en la lâchant d'un coup, avant de se tourner vers le cocher: Vous pouvez faire abreuver vos chevaux là-bas et venez prendre un verre de vin et manger un morceau, à la cuisine.

Elle fit demi-tour et avança vers la bâtisse d'où elle était sortie. Alors que l'enfant fit un pas pour la suivre, elle se figea soudain au son d'une mélodie provenant d'un instrument qu'elle n'avait jamais entendu auparavant. Tétanisée, la bouche entrouverte, saisie d'une émotion intense, l'enfant écoutait avec ravissement et sursauta lorsque la femme, qui s'était retournée, cria d'une voix forte:

— Émilie !! Viens ici tout de suite !

Elle courut vers la femme, l'oreille toujours tendue vers cette musique envoûtante, et grimaça lorsque sa tante la saisit par les cheveux:

— Que je te prenne plus à rêvasser ! Sinon tu recevras des coups de trique ! Compris ?

— Oui, madame, chuchota Émilie, effrayée.

En entrant dans la bâtisse de pierres, l'enfant découvrit alors l'endroit où elle passerait la majeure partie de son temps. Une cuisine immense où trônait une gigantesque cheminée et une impressionnante table en bois autour de laquelle s'affairaient plusieurs femmes, coupant des légumes, équarrissant de gros morceaux de viande, barattant le beurre, pétrissant la farine. Quelques femmes levèrent la tête à son arrivée et lui sourirent gentiment, ce qui rassura un peu la petite fille. Sa tante lui désigna, dans un recoin, une petite paille au sol, recouverte d'une couverture mince et lui mentionna qu'elle dormirait là. Elle l'entraîna ensuite vers l'arrière et sortit par une petite porte pour la conduire au poulailler.

— Tu vas nourrir les poules tous les matins et tous les soirs. Tu vas ramasser les œufs et nettoyer le poulailler. Je vais te montrer comment et tâche de bien écouter car si tu fais pas comme il faut, tu vas le sentir passer ! Pareil pour les œufs, tâche de jamais en casser un en chemin, sinon, c'est la trique qui t'attend ! Compris ?

— Oui, madame, murmura Émilie.

À la fin de cette première journée éprouvante, Émilie reçut un bol de bouillon et une tranche de pain qu'elle mangea avec le plus grand appétit, ayant le ventre creux depuis le matin, très tôt, où elle avait embarqué dans le fiacre qui l'avait emmenée jusqu'ici.

Les jours suivants, commença pour elle une routine bien établie. Réveillée à l'aube par le chant du coq, elle sortait immédiatement pour nourrir les poules, évitant habilement les coups de becs qu'elles ne manquaient pas de lui asséner sur ses petites jambes nues. Elle prenait ensuite un panier et, avec la plus grande précaution, y plaçait les œufs qu'elle ramenait à la cuisine avant de retourner nettoyer le poulailler. De retour dans la cuisine, elle avalait un verre de lait et un morceau de pain. Elle aidait ensuite sa tante à la préparation des repas. Celle-ci l'envoyait quelquefois au potager chercher des légumes et cette activité était, pour Émilie, de grands moments de bonheur car le potager se trouvait en contrebas du château. Elle pouvait alors s'éloigner de cette femme qui la terrorisait et admirer le château. Mais surtout, elle surprenait souvent la divine musique qui en sortait par les fenêtres ouvertes. À chaque fois, elle se figeait et écoutait,

emportée dans un tourbillon d'émotions et de ravissement incomparable. Elle se ressaisissait alors, effrayée à l'idée que sa tante puisse la surprendre, mais, tout en cueillant les légumes, elle gardait son oreille grande ouverte, subjuguée par ces mélodies qui l'emportaient dans un monde de bonheur intense.

*
* *

Deux ans s'écoulèrent ainsi et, si elle reçut quelquefois des coups de bâton de sa tante, Émilie parvint à trouver une certaine sérénité dans ce nouvel univers. Elle était maintenant assez grande pour s'occuper d'autres tâches et fut assignée auprès de Mariette, une petite femme gentille, qui avait des manières douces et qui lui apprit à nettoyer et épousseter les grandes pièces du château.

Mariette s'était prise d'une grande affection pour cette enfant chétive et si mignonne et Émilie, auprès d'elle, se sentait enfin aimée pour la première fois depuis que sa mère était morte et qu'elle avait dû quitter sa famille. Cette activité lui permit, à sa plus grande joie, d'entendre d'encore plus près ces mélodies si belles qu'elles l'emportaient dans un autre monde à chaque fois. Un jour où elle époussetait les livres de la grande bibliothèque, elle

entendit si distinctement les notes parvenir à ses oreilles qu'elle comprit que cet instrument mystérieux se trouvait très proche. Elle descendit de l'échelle et s'avança vers une porte qu'elle entrouvrit sans bruit. Et c'est alors qu'elle le vit.

— *Le piano... murmura Laurie, émerveillée.*

— *Oui, Laurie, le piano. Ton piano, murmura Vincent, très ému.*

Émilie, fascinée, ne pouvait détacher son regard des mains d'un homme, assis devant l'instrument, qui allaient et venaient sur le clavier, quelquefois avec légèreté, d'autres fois appuyant sur les touches plus fort et avec une rapidité de mouvement dans ses doigts qui la laissa figée de stupeur autant que d'émerveillement. Immobile et incapable de bouger, elle se laissa emporter par cette mélodie si poignante et si belle et lorsque l'homme plaqua les derniers accords avec force, elle ne put retenir des larmes d'émotion, bouleversée au plus profond de son être. Sans qu'elle l'ait vue ni entendue entrer dans la bibliothèque, Mariette la surprit dans cet état et s'approcha d'elle sans bruit. Le musicien venait de se lever et sortit du salon de musique par la porte donnant sur le grand hall,

sans s'apercevoir de la présence de l'enfant près de la porte mitoyenne. Émilie sursauta en voyant Mariette. Elle rougit d'un coup, prise en faute de ne pas faire son travail mais cette dernière la rassura d'un gentil sourire compréhensif.

Quelques jours plus tard, sa tante étant partie au marché avec d'autres domestiques, le maître du château étant absent pour une partie de chasse, Mariette entraîna Émilie vers le salon de musique et lui demanda de l'épousseter avec un sourire complice. Les yeux brillants et le grand sourire heureux de la petite fille lui amenèrent un petit rire attendri. Elle sortit du salon et Émilie, pour la première fois, put s'approcher de cet instrument si grand, si beau, si merveilleux et qui allait l'emporter, sans qu'elle le sache encore, vers des rivages inconnus d'un bonheur sans égal. Elle effleura les touches avec douceur, appuya un doigt sur l'une d'elle, sursauta au son fort qu'elle fit, s'immobilisa, effrayée, et se rappela avec soulagement que le château était désert. Elle s'enhardit et commença à écouter le son des autres touches.

C'est alors qu'il se produisit quelque chose d'inattendu qui allait bouleverser sa vie. Saisie par un besoin irréprensible, elle ne put empêcher ses doigts de courir sur le clavier et, comme s'ils étaient soudain complètement

dissociés de son corps, elle les vit se déplacer à toute vitesse, égrenant des notes mélodieuses, plaquant des accords, virevoltant sur les touches avec légèreté. Mariette, subjuguée par cette musique surprenante, entrouvrit la porte de la bibliothèque et vit l'enfant, debout devant le clavier qui suivait ses doigts avec un sourire extasié et un regard empli de lumière. La petite fille leva la tête et ferma les yeux tout en jouant, complètement emportée par un bonheur sans pareil. Mariette, émue par cette image et fascinée par cette musique si douce, sursauta et blêmit lorsqu'elle vit la porte du salon s'ouvrir et aperçut le seigneur du château, rentré plus tôt que prévu et sans que personne ne l'entende. Elle referma légèrement la porte mitoyenne, laissant un entrebâillement suffisant pour lui permettre de voir ce qui allait se produire. Elle se tenait prête à intervenir pour protéger l'enfant et prendre à sa place la punition qui ne manquerait pas de suivre ce geste si scandaleux.

Le seigneur du château, qu'Émilie n'avait encore jamais vu, parut alors, au grand soulagement de Mariette, complètement stupéfait de voir et d'entendre cette jolie petite fille jouer avec autant de talent et autant de joie émerveillée. Émilie, qui n'avait aucune conscience de sa

présence, complètement transportée dans un monde merveilleux, bascula sa tête en avant vers le clavier, secouant ses boucles au fur et à mesure que montait le tempo de ses notes, plaquées par ses petits doigts avec une dextérité et une rapidité incroyables. Quand elle eut fini, elle se laissa tomber sur le banc et, bouleversée de cette sensation qui l'avait saisie tout entière, plaça ses mains sur son visage et se mit à pleurer.

Elle sursauta violemment en entendant des mains claquer en un applaudissement. Redressant sa tête, elle blêmit en apercevant un homme devant la porte. Elle se leva aussitôt, les yeux écarquillés de frayeur, les joues rouges de honte. Même si elle ne l'avait jamais vu, elle ne douta aucun instant, à son allure et sa prestance, qu'il était le maître du château. Elle pensa avec effroi aux coups de fouet qui ne manqueraient pas de s'abattre sous peu sur son dos. Elle s'approcha de lui, tête baissée, s'inclina en une révérence et resta immobile, attendant sa sentence.

Contre toute attente, le comte s'adressa à elle avec gentillesse:

— Où as-tu appris à jouer ainsi ?

— Je n'ai pas appris, Monseigneur, j'ai seulement écouté, balbutia Émilie.

— Relève-toi et regarde-moi. Quel est ton nom ? demanda le comte avec la même gentillesse.

Émilie lui obéit et se rassura devant le regard bienveillant posé sur elle.

— Émilie, Monseigneur.

— Émilie. Est-ce toi la nièce de ma cuisinière ?

— Oui, Monseigneur. Devant sa gentillesse manifeste, Émilie s'enhardit: Monseigneur, je sais que c'était très mal de faire cela, je suis réellement désolée.

— Laissons cela, Émilie. Au contraire. Je crois, au contraire, que tu as très bien fait. Sais-tu lire et écrire ?

— Non, Monseigneur.

— Bien, nous commencerons par là. Je vais rappeler le précepteur de mon fils qui t'enseignera non seulement à lire et à écrire mais surtout à connaître les notes et apprendre la musique.

Émilie, stupéfaite, ouvrit de grands yeux avant de lui adresser un immense sourire de bonheur. Le comte, amusé par son visage si expressif, poursuivit :

— Mon pianiste attiré a reçu une offre pour faire partie d'un grand orchestre qui se déplacera à travers le monde. J'en suis ravi pour lui et je l'ai donc libéré de ses fonctions auprès de moi. C'est toi, Émilie, qui prendra sa place.

Émilie plaça ses mains sur sa bouche et sentit ses yeux se remplir de larmes. Elle parvint à murmurer d'une voix tremblante :

— Merci, Monseigneur, merci.

— Allez, va, retourne à tes occupations, répondit le comte avec un sourire, avant de s'éclipser.

Quand, plus tard, sa tante apprit la nouvelle, elle saisit Émilie par l'oreille et la secoua sans ménagement.

— Qu'as-tu fait, petite insolente ? ! Tu mériterais que je te donne cent coups de bâton !

— Je n'ai rien fait, madame, supplia Émilie, je vous en prie, vous me faites mal !

Sa tante la relâcha brusquement et lui ordonna d'aller nettoyer le poulailler.

*
* *

La semaine suivante, commença pour Émilie une nouvelle vie. Si ses matinées étaient occupées aux mêmes tâches domestiques, ses après-midis étaient désormais consacrées à l'étude. Son professeur, ravi, put noter les progrès considérables qu'elle faisait, jour après jour. Assidue, sérieuse, concentrée, elle l'écoutait avec attention et remettait ses devoirs sans retard et sans aucune faute. Mais s'il fut surpris et heureux de voir la rapidité d'apprentissage de sa petite élève, il fut complètement dépassé et impressionné par son talent inné de musicienne.

Elle apprit les notes et les gammes en un temps record et les partitions défilaient sans cesse, aussitôt avalées et enregistrées par cet esprit prodige. Quelquefois, il lui demandait d'improviser et il voyait avec émotion, son petit visage exploser de joie. Et, subjugué, muet de stupéfaction, il l'écoutait alors avec le plus grand ravissement et le plus profond émoi, tant sa musique était envoûtante, captivante et magnifiquement mélodieuse. Il nota son émotion visible tout au long de son jeu, émotion

qui semblait la submerger dès qu'elle avait fini, en proie le plus souvent à une crise de larmes incontrôlables.

Un jour, il put annoncer au comte que son élève prodige n'avait plus rien à apprendre de lui au niveau musical, mais qu'il continuerait à lui enseigner d'autres matières avec plaisir, vu le sérieux avec lequel elle étudiait.

À partir de ce jour-là, le comte convia Émilie à venir jouer pour lui certains soirs. Assis dans un fauteuil, les yeux fermés, il se laissait emporter par la musique qu'elle jouait des heures durant avec un plaisir jamais assouvi. Il surprit plusieurs fois ses yeux illuminés, perdus dans un autre monde, sa bouche entrouverte sur un plaisir évident, tout son petit visage tendu vers une lumière intérieure et, à chaque fois, il en était bouleversé.

*
* *

Deux autres années passèrent ainsi et le comte annonça à Émilie que son fils reviendrait dans quelques jours, accompagné de son cousin et de son oncle qui lui avait enseigné l'art de la guerre durant les cinq dernières années. Son fils étant un grand amateur de musique, il l'informa alors qu'elle aurait sûrement à donner plusieurs

concertos. D'autant que ce retour occasionnerait également de nombreuses fêtes au château.

— Tu ne vas donc plus jouer devant moi seulement, mais devant plusieurs personnes. Aussi, j'ai demandé à la couturière de te confectionner quelques robes pour l'occasion. Elle t'attend dans la chambre de Mariette pour prendre tes mesures et t'aider à choisir les tissus qui conviennent.

À ces mots, Émilie sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle s'inclina devant lui en une profonde révérence.

— Monseigneur, je ne saurai trouver les mots pour vous exprimer la si grande reconnaissance que je ressens devant votre si généreuse bonté. Soyez assuré de mon éternelle gratitude, de mon éternelle servitude et de mon éternelle loyauté à votre égard.

Quelques jours plus tard, l'activité dans la cuisine était fébrile, survoltée par les ordres de sa tante qui fusaient d'une voix tonitruante. Émilie les exécutait au pas de course et fut soulagée lorsque sa tante l'envoya chercher des herbes fines dans le potager, échappant ainsi à ce vacarme et cette agitation pour quelques instants. Le jeune maître revenait aujourd'hui avec son oncle et son cousin

et, le soir même, aurait lieu une grande fête en leur honneur.

Émilie finissait de cueillir avec soin plusieurs herbes aromatiques, quand elle entendit un bruit de galop assourdissant. Les apercevant au loin, elle se hâta de traverser la cour et les vit alors arriver, faisant ralentir leurs montures. Impressionnée par leurs tenues militaires, elle se figea. Le premier cavalier, un homme grand, se tenant droit avec noblesse, ressemblait trait pour trait au comte dont il était le frère cadet. Son jeune fils suivait, âgé d'une vingtaine d'années et à son côté, se tenait un jeune garçon qui devait avoir quinze ou seize ans. Ses cheveux longs et noirs, son regard vif et sombre, ses traits fins et son allure droite fascinèrent Émilie qui l'observait, bouche bée. Il aperçut ses grands yeux fixés sur lui et, amusé par l'admiration évidente de cette petite fille, lui adressa un gentil sourire. Émilie lui sourit en retour, les yeux brillants, mais son sourire s'évanouit lorsqu'elle sentit la grande main de sa tante s'abattre sur sa tête pour la lui faire baisser, en même temps qu'elle faisait elle-même une révérence.

— Petite insolente ! On s'incline devant le jeune maître ! T'apprendras donc jamais les bonnes manières ?

Émilie obéit aussitôt et Alexandre passa devant elle au petit trot. Dès qu'il se fut éloigné un peu, Émilie ne put s'empêcher de relever légèrement sa tête et de le regarder à nouveau, souriant de voir qu'il s'était tourné vers elle et qu'il la regardait, lui aussi en souriant.

— *C'était toi, Vincent ?*

— *Oui, c'était moi. Et je t'ai aimée à partir de cet instant.*

Enfin, cette journée éprouvante pour tous les domestiques s'acheva alors qu'ils se restauraient tous dans la vaste cuisine. Le repas avait été grandement apprécié par les nombreux convives qui envahissaient maintenant les grands salons, discutant et riant bruyamment. Mariette fit un signe à Émilie et celle-ci se hâta d'avalier son bol de soupe avant de la suivre à sa chambre. Mariette, avec des gestes de mère aimante, la fit se placer dans une grande bassine avant de la savonner et de la sécher énergiquement. Elle brossa ensuite ses longues boucles blondes, les noua avec un ruban satiné et l'aida à enfiler une des jolies robes que le comte avait fait coudre pour elle, avant de la chausser de petits souliers. Elle sourit devant l'air émerveillé d'Émilie lorsqu'elle se vit dans le

miroir, ainsi vêtue. Petite et menue, ses grands yeux brillants de joie, elle ressemblait à une adorable poupée. Mariette embrassa sa joue, s'assura de sa tenue impeccable et l'envoya rejoindre le comte et ses invités dans le salon de musique.

Émilie s'y rendit avec un peu d'appréhension. Ce serait la première fois qu'elle jouerait devant plusieurs spectateurs et, c'est le cœur battant, qu'elle ouvrit la porte, se figeant un instant devant toutes ces personnes habillées avec le plus grand faste. Au son de ses petits pas avançant vers le piano, plusieurs têtes se tournèrent vers elle et Émilie surprit plusieurs sourires amusés, des murmures étonnés et quelques petits rires. Elle se plaça devant le piano, s'inclina respectueusement devant la foule et se dirigea vers le clavier. Même si le comte avait fait rajouter des coussins sur le banc, elle avait plus d'aisance à jouer debout. Elle consulta les partitions que le comte avait choisies et lui adressa un sourire ému lorsqu'elle se rendit compte qu'il avait opté pour ses préférées. Le comte lui adressa un sourire complice et c'est alors qu'elle croisa le regard attendri d'Alexandre, impressionné que la nouvelle pianiste dont son père lui avait tant vanté les qualités soit cette jolie petite fille qu'il avait croisée à son arrivée.

Dans le silence complet du salon, Émilie se concentra, essayant de chasser cet affolement qu'elle ressentait de jouer devant tant de personnes. Elle inspira et expira calmement, posa doucement ses mains sur le clavier. À partir du moment où ses doigts égrenèrent les premières notes, son appréhension disparut aussitôt et elle se laissa emporter par la musique, avec encore plus d'intensité qu'elle ne l'avait jamais été. Son visage légèrement levé vers le ciel, ses yeux fermés dans un état d'extase, elle jouait sans consulter les partitions, envoûtée complètement par la magie de la musique. Elle enchaîna ainsi les trois symphonies de suite, avant de s'arrêter, les larmes aux yeux, submergée encore une fois par ce flot d'émotion incontrôlable qui l'assaillait à chaque fois. C'est alors que retentit un tonnerre d'applaudissements de tous les invités, subjugués et fascinés par le talent de cette si jeune musicienne. Émilie se tourna vers eux, leur adressa un grand sourire, les yeux brillants de bonheur et s'inclina gracieusement devant eux pour les remercier. Plusieurs invités lui demandèrent de continuer, émerveillés par son talent et le sourire d'Émilie s'agrandit encore plus. Comme le comte ne lui avait donné que ces trois mélodies à jouer, elle le consulta du regard pour savoir ce qu'il aimerait entendre. Avec un sourire, le comte ouvrit ses mains, lui

faisant comprendre qu'elle pouvait jouer ce qu'elle voulait. Elle ne put réfréner un petit rire joyeux qui fit rire plusieurs personnes, dont Alexandre qui ne la quittait pas des yeux.

Elle se laissa alors aller dans une de ses improvisations qui bouleversait le comte à chaque fois et qui bouleversa, ce soir-là, le public entier tant la mélodie était douce, infiniment émouvante et poignante. Émilie, qui pouvait sentir l'émotion de tous, augmenta doucement le tempo, accéléra la cadence et fit repartir sa mélodie sur une note de plus en plus joyeuse jusqu'aux derniers moments où elle fit résonner quelques notes sur un rythme amusant de fête foraine. Sous les éclats de rire spontanés et un nouveau tonnerre d'applaudissements nourris, elle se tourna vers eux avec un petit rire heureux, les yeux pétillants. Elle s'inclina une nouvelle fois, se tourna vers le comte et s'inclina devant lui avec le plus grand respect. Elle croisa le regard d'Alexandre et lui adressa un petit sourire adorable, avant de marcher vers la porte, sous les applaudissements et les murmures enthousiastes d'un public conquis.

Il y eut encore d'autres fêtes où Émilie, grandement acclamée, put se laisser aller à ce si grand bonheur qu'elle

éprouvait lorsqu'elle jouait. Puis, l'automne arrivant et amenant avec lui le temps des récoltes, les fêtes disparurent pour reprendre au printemps. Durant la saison froide, presque chaque soir, le comte et Alexandre la faisaient venir pour l'écouter, fascinés et envoûtés, quelquefois pour quelques morceaux et d'autres fois pour de longues heures.

Plus jeune, Alexandre avait appris à jouer lui aussi et pratiquait régulièrement, mais jamais il n'avait éprouvé autant de plaisir en jouant qu'il en ressentait en l'écoutant et en la voyant se laisser emporter et submerger par cette passion qui l'habitait toute entière et qui augmentait au fil des jours, des mois et des années.

*
* *

Émilie, maintenant âgée de 13 ans, voyait son corps changer et Mariette l'informa de tout ce qu'une jeune fille devait savoir, ainsi que l'aurait fait sa mère si elle avait vécu assez longtemps. Même si elle avait grandi, elle restait menue et délicate. Deux petits seins adorables et des hanches plus rondes laissaient entrevoir la magnifique jeune femme qu'elle allait devenir. Ses joues d'enfant s'étaient amincies et son visage avait une grâce pure et

innocente que ses grands et doux yeux bruns rendaient encore plus émouvante.

Alexandre, âgé de 18 ans, n'y était aucunement insensible, loin de là. Son trouble augmentait à chaque fois qu'elle paraissait devant lui, marchant et s'inclinant gracieusement. Et son fort émoi devenait de plus en plus incontrôlable quand il l'écoutait jouer et la voyait ainsi s'abandonner avec un plaisir sans cesse renouvelé.

Alors qu'un soir, elle venait de plaquer ses dernières notes avec une émotion intense, faisant briller ses yeux de larmes, qui le bouleversait à chaque fois, Alexandre s'approcha du piano et lui dit :

— Émilie, il faut absolument que tu transcrives ces morceaux si beaux que tu improvises. Sinon, ils risquent d'être perdus à tout jamais et je peux t'assurer que ce serait une perte terriblement désolante.

— Monseigneur, je ne sais pas comment faire ça...

— Bien sûr que tu sais, Émilie ! Tu connais les notes, tu sais les transcrire, non ? Alors tu peux le faire.

— Oui, Monseigneur, je sais, mais comment voulez-vous que je puisse les écrire tout en jouant ?

Alexandre, avec un sourire amusé, répliqua :

— Je vais le faire pour toi et avec toi. Tu joueras et j'écrirai.

Les jours suivants, des feuilles de partition vierges à la main, Alexandre s'asseyait sur le banc près d'elle, et écrivait les notes au fur et à mesure qu'elle les laissait venir.

— Attends, Émilie, ralentis. Tu vas trop vite pour moi ! Recommence !

Coupée dans son élan, Émilie le regarda, consternée :

— Monseigneur, vous voulez que je recommence depuis le début ?

— Oui, Émilie, depuis le début.

— Mais je ne peux pas faire ça, Monseigneur, je ne crois pas arriver à rejouer la même chose, exactement.

Alexandre lui tendit la première feuille où étaient transcrites les premières notes jusqu'à ce qu'il l'interrompe.

— Essaie avec ceci.

Émilie s'exécuta, surprise elle-même de réécouter sa propre musique dont elle n'avait eu aucune conscience en l'improvisant. Elle recommença plusieurs fois et Alexandre, avec un sourire, la vit de nouveau se laisser emporter quand, oubliant la partition, elle enchaîna sur un rythme différent et prolongea longtemps ce plaisir si grand qu'elle avait de plonger dans un monde inconnu à chaque fois. Achevant sa symphonie sur une note langoureuse, elle ne put retenir un sanglot en laissant ses mains retomber sur ses jambes. Avec un trouble qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant, elle sentit alors la main d'Alexandre glisser doucement contre sa joue, essuyant ses larmes d'un geste tendre. Elle parvint à se ressaisir et, sans oser le regarder, murmura :

— Pardonnez-moi, Monseigneur.

Et avant qu'Alexandre n'ait pu dire quoique ce soit, elle s'était déjà levée et, d'un pas rapide, était sortie du salon.

Les jours suivants, Alexandre, contrairement à son habitude, ne la fit pas appeler pour l'entendre jouer. Émilie en ressentit un chagrin immense, se disant qu'elle n'avait pas été à la hauteur pour répondre à sa demande. Comme

le comte le lui avait mentionné plusieurs fois et depuis longtemps, le piano était à sa disposition et elle pouvait s'en servir aussi souvent qu'elle le souhaitait. Aussi, Émilie, armée de feuilles de partition vierges, essaya de composer sa musique tout en s'interrompant le temps d'en écrire les notes. Cet exercice était difficile pour elle car couper son élan à chaque fois la frustrait énormément. Mais elle voulait faire plaisir à Alexandre et s'attela à cette tâche avec ardeur. Au bout de quelques heures, elle finit par achever sa symphonie, transcrite intégralement. Elle s'amusa alors à la rejouer plusieurs fois, en suivant les notes sur les partitions. Emportée de nouveau par la mélodie, les yeux fermés, le visage tendu vers cette lumière intérieure qui réchauffait tout son être, elle ne vit pas Alexandre entrer dans le salon, s'approcher du piano et s'y pencher sans bruit, l'observant avec douceur. Ouvrant les yeux, Émilie, avec un sursaut, s'interrompit brusquement en le voyant. Elle sentit ses joues s'embraser et, se reprenant, s'inclina en une révérence. Elle se redressa et, avec un sourire, lui tendit ses partitions.

— Monseigneur, j'ai réussi à transcrire une symphonie. Si vous me le permettez, j'aimerais vous l'offrir.

Alexandre lui adressa un grand sourire heureux qui troubla Émilie au plus profond d'elle-même. Elle baissa les yeux vers son clavier, émue devant son regard ardent. Il s'adressa alors à elle d'une voix pleine de douceur :

— Merci, Émilie. J'en suis profondément honoré. Tu me la joueras ce soir, mais en attendant, viens avec moi, je veux te faire entendre la musique du vent.

— La musique du vent ?

— Oui. Viens.

Elle lui emboîta le pas, courant presque pour parvenir à suivre les longues enjambées que sa haute taille lui permettait de faire. Interdite, elle le vit se diriger vers les écuries et s'arrêter devant son immense cheval noir. Effrayée, elle espéra de tout cœur qu'il ne la ferait pas monter là-dessus. Mais lorsqu'il grimpa agilement sur son cheval, mit ses pieds à l'étrier et lui tendit la main, elle n'eut plus aucun espoir d'en réchapper. Alexandre, voyant sa frayeur évidente, dit doucement :

— Place ton pied sur le mien et tiens ma main.

Émilie s'exécuta et, la seconde suivante, se sentit soulevée dans les airs avant de se retrouver assise devant

lui, en amazone. Sa petite taille lui permettait d'être assise confortablement mais dès que le cheval commença à avancer, elle se sentit glisser avec une frayeur indicible. Alexandre la redressa d'une main ferme et accota son petit corps contre lui, ses bras maintenant les rênes, l'entourant et lui assurant une protection. Émilie, en agrippant ses mains au bord de la selle, se sentit enfin rassurée. Le cheval quitta le château au petit trot, mais dès qu'il en fut sorti, Alexandre le lança au galop et Émilie, poussant un cri de frayeur en se sentant glisser à nouveau, s'agrippa de ses deux bras autour du torse d'Alexandre qui riait de plaisir. Il prit les rênes d'une seule main, et de l'autre enlaça la taille d'Émilie pour la maintenir contre lui.

Ils chevauchèrent ainsi un long moment à travers la lande et Émilie, maintenant plus rassurée et tenant un meilleur équilibre, en éprouva un sentiment de liberté et de joie profonde. Ses yeux brillants de plaisir, ses cheveux ébouriffés par le vent, les joues roses, un grand sourire aux lèvres, elle leva son regard vers Alexandre et se sentit profondément bouleversée en croisant son regard brûlant fixé sur elle. Elle baissa les yeux aussitôt et n'osa plus le regarder jusqu'à ce qu'il fasse courir son cheval le long d'une falaise avant de tirer sur les rênes pour le faire

ralentir et s'arrêter. Une fois le cheval immobile, il en sauta prestement et tendit ses bras vers Émilie qu'elle agrippa tout en se laissant glisser. Une fois à terre, Alexandre tira son cheval vers un arbre après lequel il attacha les rênes, le laissant souffler et manger l'herbe tendre.

Il prit la main d'Émilie et l'entraîna vers le bord de la falaise. Émilie, émerveillée, vit, pour la première fois de sa vie, l'océan étendu à perte de vue dont les vagues venaient se fracasser à grand bruit contre les énormes rochers. Le son de ce fracas, le bruit puissant et fort du vent, le ressac régulier des vagues, composaient une mélodie intense et unique qu'elle écoutait avec le plus grand plaisir, lui inspirant une nouvelle symphonie inattendue que venait agrémenter le cri des mouettes de notes surprenantes. Elle se tourna vers Alexandre avec la plus grande joie et se troubla une nouvelle fois devant ce regard qui la dévisageait avec intensité. Il dit d'une voix douce et émue:

— Ferme tes yeux, Émilie, tu entendras mieux la musique.

Elle obéit et, effectivement, les sons divers lui parvinrent avec encore plus de profondeur. Elle se laissa bercer par cette sensation enivrante et se figea lorsqu'elle sentit la main d'Alexandre enlacer brusquement sa taille alors que son autre main, enfouie dans ses cheveux l'attirait contre lui. Elle n'eut pas le temps d'ouvrir les yeux qu'elle sentit ses lèvres douces se poser sur les siennes, sa langue en forcer l'ouverture et lui donner un baiser fougueux. Un instant interdite, le corps envahi de chaleur et de sensations qu'elle n'avait encore jamais connues, elle répondit à son baiser et à son étreinte avec un abandon total, envahie de ce bonheur si intense que seule la musique était parvenue, jusqu'à présent, à lui procurer. Alexandre l'embrassa longuement, incapable de retenir ce sentiment de désir et d'amour profond qui le secouait comme un ouragan. Il s'arrêta, effleura ses lèvres avec douceur, plongea son regard brûlant dans les grands yeux troublés levés vers lui et la serra contre lui, bouleversé, en murmurant:

— Émilie, ma douce Émilie...

Émilie serra ses bras autour de lui et ils demeurèrent enlacés un long moment, emportés par ce raz-de-marée

qui venait de les entraîner l'un et l'autre vers un sentiment d'une force et d'une intensité, inconnues d'eux jusqu'alors.

Vincent entendit le sanglot étouffé de Laurie au moment même où il sentit son corps tressaillir sous sa main. La voix enrouée d'émotion, il demanda:

— *Veux-tu arrêter, Laurie ?*

— *Non. Prends-moi dans tes bras, Vincent, supplia-t-elle dans un sanglot.*

C'est avec un bonheur et une sensation indicible qu'elle sentit alors les bras de Vincent envelopper son corps et la serrer fort contre lui. Elle poussa un long soupir de bien-être, envahie d'un sentiment d'amour profond. Elle pouvait sentir la même ferveur en Vincent mais assombrie d'un immense désespoir qu'il semblait avoir du mal à endiguer.

— *Vincent ?...*

— *Je n'aurais jamais dû t'emmener à cet endroit, Laurie, jamais, murmura-t-il avec un désarroi poignant.*

— *Veux-tu qu'on arrête ?*

— *Non, il faut que tu saches... Il faut que tu saches tout le mal que je t'ai fait.*

Sa voix désespérée toucha Laurie au plus profond de son être. Elle murmura avec douceur:

— *Alors, continuons. Si c'est de cette façon que je peux t'aider à te libérer, alors je suis prête à le faire et à tout savoir.*

Avec un soupir de tristesse, Vincent s'exécuta et posa sa main sur son front après y avoir déposé un baiser rempli de tendresse, son autre main maintenant son corps serré contre lui.

Ils passèrent un long moment au bord de la falaise, se tenant par la main, s'embrassant encore et encore. Alexandre, en proie à un désir de plus en plus fort, décida alors de retourner au château, ayant trop peur de ne plus avoir la force de le contenir. La chevauchée du retour se fit pour tous les deux dans une union heureuse et un sentiment de bonheur intense. Émilie, blottie contre lui se sentait envahie d'une vague de joie et de bien-être immense. De temps en temps, elle levait les yeux vers lui et se perdait dans la contemplation de ce visage tant aimé et dès qu'Alexandre croisait son regard, il souriait en la

voyant se troubler, rougir et baisser ses yeux aussitôt. Il prit un chemin détourné et ils parvinrent aux écuries sans croiser quiconque.

Le soir même, alors qu'Émilie jouait, pour Alexandre, sa première symphonie transcrite intégralement, elle fut émue de voir des larmes briller dans ses yeux. Quand elle eut terminé, il la remercia d'un grand sourire et sortit sans un mot.

Les jours suivants, Émilie s'appliqua à transcrire d'autres symphonies. Tandis qu'elle jouait, au lieu de se laisser emporter comme à son habitude, elle obligeait son esprit à retenir les notes qu'elle écrivait ensuite très vite avant de recommencer à jouer. Elle noircit ainsi plusieurs partitions et de très nombreuses mélodies virent le jour, désormais à jamais gravées sur le papier. À son grand désarroi, elle ne vit Alexandre que très peu durant ce temps. Elle ne sut jamais qu'il se tenait bien souvent derrière la porte fermée du salon de musique, l'écoutant avec émotion, prenant sur lui en permanence pour ne pas entrer, l'emporter avec lui et lui dévoiler l'intensité de son amour.

Quand il apprit qu'Émilie dormait toujours sur la même petite paillasse qui l'avait accueillie à ses six ans, il ordonna que lui fut donnée une chambre dotée d'un vrai lit, avec une fenêtre donnant sur le jardin. Il s'assura qu'elle puisse disposer de tout ce dont elle pouvait avoir besoin pour faire sa toilette en toute intimité, fit ajouter une table et une chaise, un encrier et de nombreuses feuilles et partitions vierges. Il choisit lui-même, dans la bibliothèque, les livres dont il était certain qu'ils plairaient à Émilie et les fit porter à sa chambre.

Quand Mariette l'entraîna à l'étage et, ouvrant la porte, lui montra l'endroit où elle serait enfin seule pour dormir, se laver, écrire et lire, Émilie éclata en sanglots tant elle était touchée de ces attentions. Et quand elle sut que c'était le jeune maître qui avait ordonné tout ça pour elle, ses sanglots redoublèrent tellement l'émotion qui la saisissait était puissante. Quand elle voulut le remercier, elle apprit avec une immense déception chagrinée qu'il s'était absenté pour plusieurs semaines. Sans avoir aucunement conscience de la torture qu'elle lui infligeait par ses mots, Mariette lui dit sur un ton de conspiration :

— Tu sais, Émilie, le jeune maître va bientôt être en âge de se marier. Aussi, les bals vont commencer très vite,

un peu partout, afin que lui soient présentées les plus jolies jeunes dames du comté, celles issues de la plus grande noblesse.

Voyant le regard désespéré de chagrin d'Émilie, Mariette se méprit et la rassura gentiment:

— Mon enfant, toi aussi, très bientôt, tu seras en âge de prendre mari. Et jolie comme tu l'es, il est certain que les jeunes garçons du village vont te faire une cour assidue. D'ailleurs, tu sais, j'ai remarqué plusieurs fois combien Pierre, le fils du palefrenier, ne te quittait pas des yeux lorsqu'il te voyait et combien il tournait souvent près des cuisines pour avoir une chance de te voir ou de te parler. Allons, Émilie, pourquoi pleures-tu autant ? C'est un bon garçon, tu sais, travaillant et solide. Je suis certaine qu'il sera un très bon mari pour toi.

À ces mots, les larmes d'Émilie redoublèrent et elle ne put retenir un sanglot de désespoir en murmurant:

— Mariette, je ne veux pas épouser Pierre, ni qui que ce soit. J'aime Alexandre plus que tout au monde. Il est le seul que j'aimerai jamais.

Consternée et horrifiée, Mariette l'entraîna à l'écart, s'assurant que personne n'avait pu l'entendre et la gronda à voix basse :

— Émilie ! Comment oses-tu dire de telles choses ? ! Tu dois sortir cette idée de ta tête très vite et à tout jamais ! Le jeune maître ne sera jamais un parti possible pour une domestique ! Même si cette domestique est la pianiste attitrée du château. Jamais, Émilie ! Et maintenant, tâche de ne plus jamais dire ou penser des sottises pareilles ! N'oublie jamais ton serment de servitude et de loyauté envers le maître !

— Oui, Mariette, je vous obéirai, murmura Émilie, au comble du chagrin.

Les jours suivants, le cœur déchiré, Émilie, errant comme une ombre, exécutait ses tâches domestiques à la façon d'un automate, et l'après-midi, s'installait au piano. Elle composa alors les mélodies les plus tristes et les plus émouvantes, les plus poignantes que personne n'ait jamais entendu dans le château. Son sourire avait disparu, son regard était teinté de la plus grande tristesse, elle ne parlait plus que pour répondre à une question. Si elle écrivit

nombre de partitions de ces nouvelles mélodies torturées, beaucoup ne furent jamais plus réentendues.

Elle essayait autant que possible de faire bonne figure devant le comte, lorsqu'il l'appelait pour jouer, mais il s'aperçut vite que ses notes mélancoliques prenaient le dessus et que les larmes d'émotion qui jaillissaient habituellement à la fin d'une mélodie, semblaient maintenant présentes tout le long de son jeu.

Le soir, dans sa chambre, elle écrivait des heures entières. Des poèmes, des lettres, pour Alexandre, qu'elle ne lui donnerait jamais mais qui exprimaient tout son amour pour lui, toute sa détresse immense que cet amour soit à jamais impossible. Elle cachait ses écrits parmi ses partitions pour que personne ne puisse les lire.

Son chagrin fut à son comble lorsque le comte lui annonça que son fils était parti à l'étranger, avec son cousin, pour un an ou deux.

Puis, Émilie se ressaisit, se disant que cette longue séparation lui permettrait de guérir, peut-être, de cette si grande mélancolie qui l'habitait en permanence. Même si elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer et qu'elle ne pourrait jamais aimer

quelqu'un d'autre que lui, Émilie essayait de se faire une raison pour ne plus vivre avec ce chagrin qui lui serrait le cœur avec tant de force. À nouveau, ce fut la musique qui la sauva et lui permit de donner un vrai sens à sa vie. Peu à peu, ses mélodies redevinrent joyeuses et pleines de vivacité. Elle noircit des partitions et des partitions, durant des heures et des jours entiers.

Mariette, qui connaissait la source et la profondeur de son chagrin, demanda l'autorisation au comte que Pierre apprenne à Émilie l'art de l'équitation. Permission qui fut accordée par le comte, attristé de la mélancolie qui semblait accabler sa jeune protégée, pour laquelle il éprouvait la plus grande affection et la plus profonde admiration. Surprise de cette nouvelle inattendue, Émilie voulut tout d'abord refuser mais, se rappelant sa chevauchée dans la lande et du plaisir qu'elle avait éprouvé alors, elle finit par accepter, ne serait-ce que pour pouvoir y retourner.

Pierre était un gentil garçon, du même âge qu'elle, apparemment très intimidé et subjugué par la douce beauté d'Émilie. Il lui dit à quel point sa musique l'envoûtait lorsqu'elle jouait, à quel point il aimait l'entendre. Émilie lui répondit et lui parla gentiment, gardant toutefois une

froide réserve qui le tenait à distance respectueuse. Il lui attribua une jument docile et paisible, assez petite de taille, qu'Émilie apprit vite à enfourcher sans crainte. La jument obéissait à ses ordres et à ses légers coups de talon. Émilie la traitait avec la plus grande douceur et la jument le lui rendait bien. Elle fit quelques courtes escapades avec Pierre qui montait, lui, un cheval aussi haut que celui d'Alexandre, pour apprendre à maîtriser sa monture et surmonter sa crainte. Peu à peu, de plus en plus assurée, elle finit par se laisser aller au plaisir de chevaucher, savourant le sentiment de liberté qu'elle trouvait dans ces escapades.

Un jour, profitant de l'absence de Pierre, Émilie sella sa jument et partit, seule, vers la lande qu'elle chevaucha longuement avec un plaisir sauvage, se sentant pour la première fois de sa vie, totalement libre. Elle reconnut la falaise où Alexandre l'avait emmenée et embrassée avec tant de douceur et de passion. Elle fit arrêter sa monture, l'attacha après un arbre et resta de longues heures, assise dans l'herbe, fascinée par la beauté du paysage, la force des sons qui l'entouraient et surtout chavirée par l'émotion de ces souvenirs si vivants et si brûlants qu'elle savait ne jamais pouvoir, ni surtout vouloir, effacer de sa mémoire.

Enivrée de sensations puissantes, elle retourna au château et, après avoir pris soin de sa jument comme Pierre le lui avait montré, elle se rendit directement au salon de musique et composa une symphonie contrastant d'une telle force et d'une telle tendresse à la fois, qu'elle la laissa tremblante d'émotion vive.

Retranscrite avec soin, elle la rejoua encore et encore. Si ces autres compositions n'avaient reçu aucun titre, elle écrivit, sur la première partition de celle-ci: "Musique du Vent". Et ce fut la seule œuvre qu'elle baptisa.

Les jours, les semaines, les mois se succédèrent et, plus le temps passait, plus Émilie sentait son cœur battre plus vite à l'idée du retour d'Alexandre. De ce dernier, elle n'avait de nouvelles que par le comte, savait seulement qu'il avait voyagé à travers l'Europe, avait été introduit dans les plus grandes cours. Mais, au grand soulagement d'Émilie, il n'avait fait aucune mention de fiançailles, ni de rencontres quelconques assez marquantes pour qu'il en fasse état dans ses lettres.

Comme l'avait prédit Mariette, la beauté d'Émilie, sa douceur et sa grâce attirèrent nombre de prétendants qui lui firent une cour assidue, lorsqu'elle eut atteint ses seize

ans. Les rares fois où elle sortait du château, elle était assaillie d'invitations qu'elle déclinait le plus gentiment du monde, en souriant avec bienveillance. Pierre était le plus ardent et le fait qu'il demeure dans l'une des dépendances du château, lui donnait le privilège de la voir et de lui parler plus souvent que les autres. Un jour, armé de tout son courage, son chapeau entre les mains, se dandinant d'un pied sur l'autre en rougissant, il lui fit une vibrante déclaration d'amour et osa lui demander sa main. Émilie, émue par sa passion évidente à laquelle elle ne pouvait pas répondre, lui dit, les larmes aux yeux :

— Pierre, tu es un homme de grande qualité et d'une extrême gentillesse. Je te souhaite de trouver un jour un amour aussi ardent qui réponde au tien avec la même vigueur. Je ne peux accepter car, vois-tu, si je devais me marier, je devrais me comporter en bonne épouse et en bonne mère, en restant à la maison et je devrais donc également renoncer à la musique et jamais, je ne pourrai m'y résoudre. Je suis profondément désolée de te peiner en te parlant ainsi, mais je ne puis agir autrement.

Elle tourna les talons et courut vers le piano qui la libéra, une fois de plus, d'une émotion trop vive pour être exprimée autrement que par des notes portées par le vent.

*
* *

Quelques jours plus tard, juste revenue d'une longue chevauchée dans la lande, elle brossait sa jument quand un bruit assourdissant de galops la fit sursauter. Aussitôt, le château sembla s'animer d'un branle-bas de combat alors qu'Alexandre et son cousin déboulèrent dans la cour, suivis de plusieurs serviteurs et de chevaux qui transportaient plusieurs malles et paquets.

Elle s'avança un peu, les regardant de loin, pétrifiée de bonheur, le cœur battant à tout rompre de le revoir enfin. Alexandre la cherchait du regard et, quand il la vit près des écuries, les joues roses, les yeux brillants, les cheveux emmêlés de sa course récente, il demeura un instant stupéfait devant sa beauté. Quand il était parti, elle n'était encore qu'une toute jeune fille, à peine formée. Et voilà qu'elle était devenue une femme, la plus belle et la plus adorable qu'il ait jamais vue. Comme six ans auparavant, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, il sourit devant son air extasié et comme jadis, elle lui adressa un grand sourire avant de se souvenir des bonnes manières et de s'incliner devant lui avec la plus exquise des grâces. Il fit avancer son cheval sans la quitter des yeux, mais lorsqu'il en descendit et qu'il croisa le regard

de Pierre fixé sur elle avec adoration, son regard se rembrunit et ses traits s'assombrirent. Il tendit les rênes à Pierre qui les prit avec empressement, embarrassé d'avoir été surpris en plein émoi. Alors qu'il s'éloignait avec le cheval écumant, Alexandre s'approcha d'Émilie et dit doucement:

— Relève-toi, Émilie.

Elle s'exécuta et reçut, avec une émotion visible, le regard ardent d'Alexandre et son sourire heureux. Émilie inspira et retint avec force l'envie qu'elle avait de se jeter dans ses bras. Elle parvint à articuler d'une voix enrouée d'émotion.

— Quelle joie de vous revoir enfin, Monseigneur !

— C'en est une très grande pour moi aussi, Émilie ! Je vais aller présenter mes respects à mon père et, plus tard, je te ferai venir dans le salon de musique. Je t'ai rapporté des cadeaux de mes voyages que, je pense, tu vas adorer.

— J'en suis profondément honorée et je vous en remercie infiniment, Monseigneur ! J'en ai un également pour vous et j'espère que vous l'aimerez ! répondit Émilie

en proie à une grande émotion, avant de s'incliner devant lui avec le plus grand respect.

Alors qu'il s'éloignait, il se retourna et ne put s'empêcher de rire en la voyant le regarder en souriant, tout comme elle l'avait fait quand elle était enfant.

Émilie se hâta vers sa chambre pour se changer et, dès qu'elle parut dans la cuisine où l'effervescence était à son comble, sa tante l'apostropha avec véhémence :

— Où étais-tu, toi ? ! Encore à faire la belle et te trémousser comme une traînée ? ! Tu es ici pour travailler ! Rien d'autre ! Je vais te renvoyer chez ton père, crois-moi ! J'ai été assez bonne pour te recueillir et c'est comme ça que je suis remerciée ? ! Prépare ces haricots ! Et dépêche-toi ! Pour ta punition, tu perds rien pour attendre !

— Oui, madame, murmura Émilie, tout en commençant à équeuter une montagne de haricots verts.

Dès qu'elle eut enfin terminé, sa tante l'accabla d'un nombre impressionnant de tâches, la houspillant et la harcelant, sans cesse.

Mariette arriva et annonça à Émilie que le jeune maître l'attendait dans le salon de musique.

— Non !! s'insurgea sa tante avec violence. Elle a pas fini son travail !

Mariette adressa un petit sourire contrit à Émilie et retourna informer Alexandre, lequel entra dans une colère noire.

— Qu'elle vienne immédiatement ! Depuis quand une domestique décide à la place de son maître ?

Affolée, Mariette répéta les mots d'Alexandre et Émilie se leva aussitôt, sous le regard noir de sa tante. Elle n'avait pas même eu le temps de laver ses mains tâchées par les betteraves qu'elle était en train d'éplucher, ni d'enlever son tablier et d'arranger sa tenue. Aussi se sentit-elle plus désemparée que jamais lorsqu'elle parut devant lui. Elle était certaine maintenant que sa tante mettrait sa menace à exécution et la renverrait chez son père. Elle s'inclina devant lui et essuya discrètement, du mieux qu'elle put, ses mains sales sur son tablier. Quand Alexandre s'en aperçut, il dit avec douceur devant son désarroi évident:

— Monte dans ta chambre, Émilie. Va te nettoyer, va te changer et reviens ici.

— Oui, Monseigneur. Merci, Monseigneur.

Elle s'enfuit vers sa chambre et lorsqu'elle parut de nouveau, propre et vêtue d'une des robes qu'elle mettait lorsqu'elle jouait pour le comte et ses invités, elle se sentit beaucoup plus à l'aise et plus sûre d'elle. Elle tenait à la main la partition de sa symphonie qu'elle voulait lui offrir. Elle s'inclina devant lui avec plus d'assurance et en se redressant lui dit d'un ton ému :

— Monseigneur, je n'ai pas eu le temps, avant votre départ, de vous remercier pour cette chambre que vous m'avez si généreusement accordée. Je vous en suis profondément reconnaissante et je vous en remercie humblement. Je n'ai jamais reçu de plus beau cadeau de toute ma vie.

— Ce n'est rien, Émilie. Je suis heureux que tu t'y sentes bien. Viens, approche.

Il s'avança vers le piano et elle le suivit. Il déposa des partitions et lui dit avec un grand sourire :

— Ce cadeau est pour toi, Émilie. J'ai rapporté ces partitions d'Autriche. Elles comportent cinq mouvements. Elles étaient oubliées et je ne crois pas que quiconque ne les aient jamais jouées à notre époque. Jamais sur un piano. Elles étaient écrites pour un clavecin. Veux-tu essayer de les jouer pour moi ? Tu peux te pratiquer aussi longtemps que tu voudras et, lorsque tu seras prête, je serai ravi de les entendre.

— Avec le plus grand plaisir et le plus grand honneur, Monseigneur ! Je vous suis éternellement redevable de ce geste si bon envers moi.

Émilie peinait à retenir les larmes qui lui venaient à l'idée qu'il ait pensé à elle pour lui faire un cadeau, et un si beau, qui plus est. Mais elle ne put les retenir plus avant lorsqu'il ouvrit un paquet et en déploya le plus chatoyant et le plus magnifique tissu qu'elle ait jamais vu, ni même espéré pouvoir toucher un jour. De couleur blanc crème, parsemé de filets d'or entrelacés, il étincelait comme un diamant dans la lumière du salon.

— J'ai mandé la couturière pour demain. Elle te fera une robe de ce tissu. Une robe comme ceci, ajouta-t-il en lui montrant un dessin.

— Oh ! Monseigneur ! murmura Émilie dans un sanglot étranglé, ayant toutes les peines du monde à maîtriser son émotion, tant la robe était magnifique et ce cadeau inespéré si merveilleux.

— Allons, Émilie, ne pleure pas, dit Alexandre en déposant le tissu sur le piano et en posant la main sur son bras avec affection. N'avais-tu pas un cadeau pour moi, Émilie ? demanda-t-il, luttant contre ce désir ardent qu'il avait de la prendre dans ses bras.

Cette question permit à Émilie de se reprendre et, avec un sourire ému, elle lui montra les feuilles qu'elle tenait à la main.

— Oui, Monseigneur ! Il s'agit d'une symphonie que j'ai composée pour vous.

Avec un sourire, Alexandre put s'éloigner d'elle et, s'installant dans un fauteuil, lui dit gentiment:

— Je serai très heureux de l'entendre, Émilie !

Émilie déposa ses feuilles et, fermant les yeux un instant, parvint à maîtriser l'émotion intense qui l'habitait toute entière.

Alors, elle joua sa symphonie avec tant de passion, d'amour et d'ardeur qu'Alexandre en demeurât saisi complètement. Quand elle plaqua les derniers accords, un silence complet régna dans le salon.

— Je l'ai appelée "Musique du Vent", murmura Émilie, tête baissée, sans oser le regarder.

Elle l'entendit inspirer bruyamment et comprit qu'il pleurait. Il murmura avec tendresse:

— Émilie... ma douce Émilie...

Puis, il se leva d'un coup et, sans un mot, sortit du salon. Émilie laissa alors libre cours à ses larmes et à cette émotion qui l'étreignait avec douleur tant elle était puissante. Il valait mieux, finalement, qu'elle soit renvoyée chez son père plutôt que de vivre tant de souffrance pour cet amour impossible. Même si cette idée la terrifiait, qu'elle savait qu'elle ne le reverrait plus jamais et qu'elle ne pourrait plus jamais approcher un piano, continuer à vivre avec cette douleur lui était insupportable.

Elle rassembla ses partitions, son tissu si beau, et sortit du salon pour regagner sa chambre et se changer à nouveau, avant de continuer son travail dans la cuisine. Sa

tante lui lança un regard mauvais et, sans un mot, d'un geste sec, lui montra un plat de légumes à couper. Émilie s'exécuta, le cœur gros.

Le soir même, enfin libérée de ses tâches, rassurée que le comte ne la fasse pas venir pour jouer, elle s'installa à sa table et écrivit une longue lettre à Alexandre, lui disant tout son amour pour lui et toute la reconnaissance qu'elle éprouvait pour tous les moments de bonheur qu'elle avait pu ressentir grâce à lui et auprès de lui, depuis qu'elle l'avait rencontré. Se libérant ainsi de tous ses sentiments non-dits et des émotions fortes qui étranglaient sa gorge, elle put enfin trouver un peu de sérénité et s'endormir.

*
* *

Le lendemain et les jours suivants, le château entier fut pris d'effervescence. Un grand bal se préparait pour fêter le retour d'Alexandre. Émilie, éprouvée par son travail incessant, harcelée sans cesse par sa tante, parvint quand-même à trouver le temps d'apprendre à jouer les partitions qu'Alexandre lui avait offertes. Elle y mit toute son ardeur et tout son rare temps libre car elle voulait, par-dessus tout, le moment venu, lui faire ce cadeau en

hommage à sa bonté et surtout à l'amour éternel et inconditionnel qu'elle ressentait pour lui.

La couturière avait réussi un prodige et Émilie, bouche bée, se vit dans le miroir sans tout d'abord se reconnaître tant cette robe était voluptueuse et lui donnait une allure des plus souveraines. Dénudant entièrement ses épaules, révélant la finesse de sa peau nacrée, de longues manches descendant jusqu'aux poignets, ornés de rubans de dentelle délicate, le bustier très ajusté faisant ressortir ses seins et soulignant sa taille fine, la robe s'évasait très doucement jusqu'au sol et miroitait de lumière à chacun de ses mouvements. La couturière applaudit avec un petit rire ravi quand elle vit combien cette jolie robe avait, sur Émilie, un effet plus que rayonnant. Celle-ci pivota et l'enlaça avec affection.

— Merci, madame, merci infiniment ! Elle est magnifique !

— Tu sais, ma petite Émilie, dit la couturière gentiment, ce n'est pas seulement le tissu qui fait qu'une robe soit belle, c'est surtout celle qui la porte. Et je peux te dire que, de toute ma vie, je n'ai vu une robe aussi joliment portée que celle-ci par toi. Et puis, regarde !

Elle tendit alors fièrement un magnifique et large peigne d'argent et, faisant asseoir Émilie, ramena ses longues boucles sur le haut de sa tête pour les fixer avec le peigne. Cette coiffure donnait à Émilie un port de tête des plus gracieux, dévoilant sa nuque fine. Ainsi vêtue et coiffée, elle aurait pu aisément se fondre dans la foule des invités du comte sans que quiconque ne puisse se douter de sa véritable condition de domestique. Profondément émue, elle enlaça une nouvelle fois la couturière, la remerciant et la félicitant pour cette ravissante création.

Le soir du bal arriva enfin et tout le monde était fin prêt. Les invités affluèrent en grand nombre et bientôt le château entier résonna de rires et de conversations bruyantes. Le somptueux repas s'éternisa longuement. Durant tout ce temps, Émilie, qui n'avait réussi qu'à avaler quelques bouchées tant elle se sentait nerveuse, revêtue de sa robe magnifique et coiffée avec la plus grande élégance, attendait dans sa chambre l'arrivée de Mariette qui lui annoncerait son entrée en scène. Debout devant sa fenêtre ouverte, elle respirait avec délice le parfum des fleurs qui montait jusqu'à elle, savourant la douceur de cette nuit d'été, parsemée de milliers d'étoiles. Le bruit du château lui venait par bribes, mais perdue dans son monde

de sérénité, elle l'entendait à peine et put ainsi se recentrer et se calmer.

Aussi, quand Mariette frappa à sa porte, elle la suivit sans aucune appréhension.

Se dirigeant vers le salon, soulevant légèrement sa robe, les yeux baissés, pour s'assurer de ne pas la salir, elle ne vit pas Alexandre qui se tenait devant la porte et l'attendait. Elle sursauta en le voyant, s'inclina respectueusement, mais il saisit sa main et la fit se redresser devant lui. Son regard rempli d'admiration et de tendresse lui amena un sourire heureux.

— Tu es magnifique, Émilie ! Je savais, en la voyant, que cette robe t'irait à ravir, mais j'avoue qu'elle dépasse mes plus grandes espérances !

— Merci, Monseigneur, merci infiniment !

Et alors, qu'elle allait s'incliner en une révérence, Alexandre la retint par sa main qu'il tenait toujours et la glissa sous son bras. Il ouvrit la porte et la conduisit ainsi jusqu'au piano où il la laissa, avec une inclinaison respectueuse de son buste, avant de prendre place aux côtés de son père.

Émilie, en proie à un émoi intense devant ces gestes inhabituels, s'inclina gracieusement vers la foule nombreuse venue l'écouter, s'inclina vers le comte et Alexandre et se plaça devant le piano.

Le public, muet et médusé, put alors entendre la plus belle et la plus envoûtante musique qu'il n'ait jamais entendue. Émilie enchaîna les cinq mouvements, les uns après les autres, sans répit, provoquant ainsi une foule d'émotions diverses parmi les invités, fascinés. En jetant un regard vers Alexandre, elle vit avec bonheur son expression consternée quand il comprit enfin qu'elle était en train de jouer les partitions qu'il lui avait offertes, seulement quelques jours auparavant. Elle égrena ses dernières notes et, avec une joie indicible, inclina sa tête en arrière, les yeux fermés, un sourire aux lèvres, extasiée, tandis que résonnait dans le salon la vibration de la dernière corde. Un silence ému de quelques secondes fut aussitôt suivi par un tonnerre d'applaudissements retentissants et des bravos lancés spontanément dans le plus grand enthousiasme. Émilie s'inclina profondément, au comble du bonheur, croisa le regard brûlant d'Alexandre qui applaudissait à tout rompre. Alors qu'elle

esquissait un pas pour sortir, Alexandre l'arrêta d'un geste de la main et se leva pour clamer d'une voix forte :

— Mesdames et Messieurs, vous venez d'avoir, à cet instant même, l'immense privilège d'être les premiers à entendre les cinq mouvements d'une symphonie créée il y a plus de 100 ans pour clavecin et interprétée ici, pour la première fois au piano, par l'inégalable, l'irremplaçable et la très talentueuse Émilie ! Je tiens à vous mentionner qu'elle n'a eu connaissance de ces partitions précieuses que depuis cinq jours seulement et qu'elle n'a eu, en conséquence, que très peu de temps pour apprendre à les jouer avec la maîtrise impressionnante avec laquelle elle vient de le faire et que vous venez de l'entendre !

À ces mots, des murmures impressionnés fusèrent de toutes parts, ainsi qu'un nouveau tonnerre d'applaudissements encore plus puissant que le précédent.

Émilie, les joues écarlates, profondément émue par les mots vibrants d'Alexandre à son égard, s'inclina une nouvelle fois avec la plus grande émotion. En se redressant, elle surprit le regard d'Alexandre sur elle et se sentit encore plus émue. Il se pencha vers elle et dit à voix basse:

— Reste ici, Émilie, je vais venir te rejoindre plus tard.

— Oui, Monseigneur, murmura Émilie, au comble du bonheur.

Une fois tout le monde parti, elle attendit un temps interminable. Elle entendait les musiciens jouer pour les divers menuets et autres danses du bal, elle entendait aussi les invités rire de plus en plus fort, comprit que le vin coulait à flots et que la soirée était loin d'être finie. Elle décida de se rendre à la bibliothèque contigüe, pour lire un livre en attendant le retour d'Alexandre. Elle entrouvrit la porte et se figea en entendant deux voix d'hommes parler entre eux. Elle reconnut l'une des voix comme étant celle du cousin d'Alexandre.

— Oui, oui, je t'assure, William ! Alexandre est désormais fiancé à la fille du marquis de Capella. Les fiançailles ont eu lieu le mois passé. Elle devrait d'ailleurs bientôt arriver ici, d'ici deux ou trois mois, je suppose, pour être présentée au comte.

— Mais, dans ce cas, pourquoi n'a-t-il rien dit ?

— Oh, je suppose qu'il veut faire la surprise à son père ! Il attend depuis si longtemps de marier enfin son fils ! Il va être comblé !

Émilie, effondrée, referma la porte mitoyenne sans bruit et se hâta pour quitter le salon de musique. Mais elle n'eut pas atteint la porte que celle-ci s'ouvrit brusquement sur Alexandre. À sa démarche chancelante, au trouble dans son regard et au son de sa voix, Émilie comprit qu'il était ivre.

— Émilie ! Émilie... tu es si jolie, Émilie...

Celle-ci, les larmes aux yeux, bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre, n'avait plus que l'envie de s'enfuir dans sa chambre.

— Pardonnez-moi, Monseigneur, je voudrais me retirer, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Non ! tonna Alexandre d'une voix forte, tout en faisant un pas en avant et en claquant la porte derrière lui.

Émilie sursauta, effrayée. Il avança à grands pas vers elle. Elle recula, mais il la saisit par le bras et l'attira contre lui. Il la maintint de son bras serré contre sa taille, et caressa son visage avec ravissement.

— Non, Émilie. Voilà... trois ans que j'attends cet instant. Tu hantes mes pensées... jour et nuit. Je ne te... laisserai... laisserai ... pas partir.

— Monseigneur, je vous en prie, parlez moins fort, il y a du monde à côté. Et, si je puis me permettre, il me semble que vous avez trop bu, Monseigneur. Vous devriez aller vous étendre et vous reposer, chuchota Émilie, affolée à l'idée que quelqu'un puisse les surprendre.

Le visage d'Alexandre s'éclaira alors d'un grand sourire.

— Ah oui ! Oui ! M'étendre avec toi... avec toi, à mes côtés, Émilie... oui ! Viens, allons-y !

— Monseigneur, non ! s'écria Émilie, écarlate et horrifiée.

— Chut ! ordonna Alexandre, en souriant toujours. Il prit son bras et l'entraîna vers l'une des grandes fenêtres du salon qui donnait sur le jardin. Il l'ouvrit, l'enjamba et tendit les bras à Émilie.

À cet instant, elle aurait dû faire volte-face et s'enfuir. Elle aurait dû mais ne le fit pas. Elle fut incapable de résister au regard brûlant d'Alexandre, à son sourire et à

ses bras tendus et à cet amour si fort qu'elle ressentait pour lui. Elle s'agrippa à ses bras et il la souleva à l'extérieur. Il l'entraîna vers un coin sombre du jardin, l'enlaça et l'embrassa avec passion. Émilie répondit à son baiser avec toute l'ardeur que cette longue attente avait exacerbée.

— Émilie... j'ai tout fait pour te fuir, pour t'oublier... je suis parti pour ne plus te voir... mais tes yeux m'ont suivi partout où j'allais... sans cesse. Tu étais toujours là, avec moi.

Il prit sa main et l'entraîna à l'arrière du château, vers les granges emplies de foin. Émilie, maintenant affolée, essaya de résister, mais la main d'Alexandre la serra plus fort et la fit avancer plus vite, sourd à ses suppliques. Il ouvrit la porte de la première grange, la tira à l'intérieur et referma la porte. Émilie, le cœur battant, effrayée, immobile dans la grange plongée dans l'obscurité, se rappela alors avec effroi les conseils avisés de Mariette:

— Mon enfant, ne laisse jamais aucun homme t'approcher tant que tu ne lui seras pas mariée. Car, si c'était le cas, tu deviendrais alors une fille de la pire espèce, une dévergondée, une traînée, dont plus personne ne voudrait jamais. Et tu enfanterais alors d'un bâtard qui

te relèguerait dans la misère la plus noire car plus personne ne voudrait t'engager ni te prendre à son service. Et surtout, par-dessus tout, tu déshonorerais à jamais le nom de ton père et de ta famille !

Une fenêtre de la grange laissait passer la douce clarté de la lune et Émilie put distinguer les traits d'Alexandre, debout devant elle. En un geste désespéré, elle tomba à genoux et le supplia, en larmes :

— Je vous en prie, Monseigneur, laissez-moi partir ! Si vous avez la moindre affection pour moi, même la plus infime, laissez-moi partir, je vous en supplie !

Alexandre se laissa tomber à genoux devant elle et prit son visage entre ses mains.

— Jamais, Émilie ! Tu es à moi ! Aucun autre homme que moi ne posera jamais les mains sur toi ! Je te veux ! Je te veux depuis si longtemps que j'en étouffe ! Émilie, ne vois-tu pas ma passion pour toi ?

— Monseigneur, je vous en prie ! supplia Émilie en sanglotant. Vous êtes fiancé, je l'ai entendu.

— Oui, et je vais me marier dans six mois, comme il sied à tout gentilhomme. Cela ne change rien à mes

sentiments pour toi, Émilie. Cela ne change rien au fait que je te veux tout à moi et que je te désire comme un fou !

— Non, je vous en supplie, Monseigneur, murmura Émilie en proie à la plus grande détresse.

Il étouffa ses gémissements désespérés en prenant ses lèvres avec ardeur, tout en la faisant basculer au sol. Son grand corps l'emprisonnant, Émilie tenta de le repousser avec toute l'énergie du désespoir. Mais déjà ses mains effleuraient son cou, ses épaules, descendant jusqu'à ses seins, cherchant à repousser la robe. Émilie, en se débattant pour échapper à son emprise, entendit alors, avec une tristesse infinie, le beau tissu se déchirer.

Tout comme son âme à l'instant même où Alexandre, relevant sa robe d'un geste sans douceur, se dévêtant rapidement, la pénétra au plus profond de sa chair. Son cri de souffrance et de désespoir ne sembla l'atteindre d'aucune façon et, au bout d'un temps qui ne sembla jamais finir, il s'effondra sur elle en murmurant plusieurs fois son prénom, sur un ton d'extase. Émilie, immobile, meurtrie et blessée au plus profond d'elle-même, sanglota sans bruit un long moment avant de se rendre compte qu'il

s'était endormi. Elle parvint à le repousser de ses deux mains et, sans se réveiller, il bascula sur le dos. Le cœur déchiré à tout jamais, elle regarda une dernière fois ce visage tant aimé, plongé avec candeur dans un profond sommeil et murmura d'une voix emplie de désespoir:

— Je t'ai aimé, Alexandre. Je t'ai aimé plus que tout. Pourquoi m'as-tu fait ça ? Pourquoi m'as-tu fait si mal ?

Émilie se redressa en gémissant de douleur et, serrant sa robe déchirée contre sa poitrine, sortit de la grange et s'enfuit vers les écuries. Sans même prendre le temps de seller la jument, elle parvint à grimper sur elle à califourchon. Elle se blottit contre son encolure et lui donna un léger coup de talon en murmurant:

— Emmène-moi loin d'ici.

Comme si elle avait senti sa détresse, la jument sortit de la cour du château et s'élança au grand galop à travers la lande, se dirigeant vers la falaise où Émilie l'avait si souvent conduite. Elle s'arrêta d'elle-même au pied de l'arbre où Émilie avait l'habitude de l'attacher. Celle-ci se laissa glisser au sol, entoura de ses bras le cou de l'animal avec une tristesse sans nom, pleurant sans pouvoir

s'arrêter. La jument frotta doucement son museau contre son dos, comme pour la consoler.

— Merci, murmura Émilie, au comble de la torture. Va, maintenant. Retourne au château.

Elle lui donna une légère tape sur le flanc et la jument repartit au galop. Émilie s'avança vers la falaise. La mer, de couleur noire, était parsemée des éclats de lumière de la lune claire et brillante. Émilie leva les yeux au ciel, admira les étoiles une dernière fois, ferma les yeux et écouta pour la dernière fois la musique du vent résonner à ses oreilles, les notes de sa symphonie lui parvenant en même temps, s'emmêlant avec le ressac des vagues et les tourbillons du vent. Elle s'éloigna de quelques pas et, gardant les yeux fermés, courut de toutes ses forces vers la falaise où elle se jeta dans le vide avec un long hurlement de détresse terrifiée qui résonna longtemps dans la lande. La dernière note qu'elle entendit fut le bruit sourd de sa tête cognant sur un rocher.

En proie à une frayeur indicible, Laurie avait hurlé en même temps qu'Émilie et, instinctivement, se blottit contre Vincent pour chercher une protection. Il l'entoura

de son bras, la serrant fort contre lui, en sanglotant, le cœur déchiré.

Pierre vit, avec surprise, arriver dans la cour la jument d'Émilie, hennissant, courant au grand galop. Il parvint à l'arrêter, et tenta de la calmer, lançant à grands cris une alerte parmi le personnel. Le bruit réveilla Alexandre. Surpris un instant de se trouver dans la grange, il fut, d'un coup, complètement dégrisé lorsque lui revint des bribes de cette soirée.

— Émilie... mon Dieu, non ! Qu'ai-je fait ? Il sortit comme un fou, courut vers les écuries d'où provenaient de grands éclats de voix. Quand il vit la jument d'Émilie que Pierre tentait de maîtriser, il fut saisi d'un désespoir immense. Il enfourcha son cheval et sortit du château au triple galop, l'éperonnant sans relâche pour l'emmener au plus vite vers la falaise, tout en hurlant le prénom d'Émilie avec une terreur croissante.

Il sauta de son cheval, s'approcha du bord de la falaise, scrutant partout désespérément et, lorsqu'un rayon de lune vint éclairer le tissu chatoyant et qu'il la vit, il tomba à genoux et hurla de désespoir comme un damné. Déboulant, roulant, s'accrochant où il pouvait, il parvint à

descendre et à la rejoindre. Il prit son corps menu contre lui, caressant son visage et ses cheveux ensanglantés, la berçant dans ses bras, en proie à une telle détresse que les larmes n'arrivaient plus à sortir de lui, l'étranglant comme une corde de douleur. Au bout de quelques heures, il réussit à la remonter en haut de la falaise, se hisser sur son cheval en la tenant contre lui, tout comme il l'avait fait le jour où il l'avait emmenée là pour la première fois, où il l'avait embrassée avec tant d'amour. Cet endroit où il n'aurait jamais dû l'emmener.

Son entrée au château se fit dans un silence de mort. Il porta Émilie jusqu'à sa chambre, l'étendit sur son lit, ne permettant à personne d'entrer. Avec douceur, il la déshabilla entièrement et la lava avec la plus grande délicatesse. Commenant par son visage, il nettoya longuement les boucles soyeuses, poisseuses de sang, la large blessure de son front, entaillé par le rocher, les nombreuses coupures sur son corps. Mais quand il vit le sang qui avait coulé et séché de son entrejambe sur sa cuisse, la corde de douleur se dénoua et il éclata en sanglots déchirants qui le secouèrent longuement. Une fois qu'elle fut entièrement lavée, il la revêtit de sa plus jolie robe, croisa ses mains sur sa poitrine, alluma une bougie,

et, agenouillé devant le lit, pria et pleura toute la nuit, implorant son pardon. Elle semblait endormie, paisible, si belle et si douce. Elle n'avait que seize ans et il venait de la tuer.

Lorsqu'il aperçut la quantité impressionnante de partitions qu'elle avait écrites et qu'il découvrit, cachées au travers de sa musique, les nombreuses lettres d'amour qui lui étaient adressées, la corde de douleur se resserra dans sa gorge avec violence et avec une telle force qu'Alexandre comprit qu'elle ne serait dénouée définitivement que lorsqu'il la rejoindrait, enfin, dans l'au-delà.

Il organisa des funérailles dignes des plus grandes dames et elle fut enterrée dans le cimetière du château, à côté de l'emplacement qui était déjà prévu pour Alexandre. Son père fit un discours des plus touchants sur cette petite fille merveilleuse que le hasard avait un jour amenée jusqu'à lui et qui avait apporté tant d'émotions et de bonheur dans sa demeure. De ses bras forts, il retint Alexandre lorsque le cercueil fut descendu en terre, alors qu'il n'avait que le désir de s'y jeter et se laisser enfouir avec elle.

Alexandre écrivit une lettre courtoise à sa fiancée, lui annonçant avec égards la rupture de leurs fiançailles. Il interdit à quiconque de s'approcher du piano et plus une seule note ne résonna dans le château. Alexandre s'engagea dans l'armée et fut de tous les combats possibles, n'acceptant que les missions les plus dangereuses, marchant sur les premières lignes, attaquant l'ennemi sans aucune protection, avec la plus grande témérité, attendant désespérément le coup d'épée qui arriva, enfin, un jour et transperça son cœur. Le soldat qui le reçut dans ses bras au moment où il tomba, informa le comte qu'Alexandre, avec un sourire heureux, avait murmuré un seul dernier mot : Émilie.

*
* *

Laurie n'arrivait plus à maîtriser sa vive émotion et sanglotait sans bruit contre Vincent qui la serrait contre lui, sentant de nouveau cette corde de douleur l'étreindre aussi fort qu'elle l'avait fait deux siècles et demi plus tôt. Ils restèrent un long moment silencieux, en proie à la même détresse. Avec douceur, Vincent essuya les larmes de Laurie, avant d'embrasser son front avec tendresse et serrer sa tête contre son torse, caressant ses cheveux, attendant que s'apaise en eux cette douleur si profonde.

— Que se serait-il passé, Vincent, si tu n'avais pas fait ça ? Tu te serais marié et je ne crois pas que j'aurais pu supporter de te voir avec une femme. Que serait-il advenu alors de moi ?

— Je t'aurais gardée au château. Je n'aurais jamais accepté de ne plus te voir. Cette longue absence n'était qu'un prétexte pour essayer de t'oublier, mais je me suis rendu à l'évidence: je n'y parviendrai jamais car je suis profondément amoureux de toi depuis ce temps-là et je le serai toujours. Malheureusement, je n'aurais jamais pu t'épouser, toi, alors que tu étais la seule que je voulais pour la vie entière. Comme mon père attendait de moi une prolongation de la lignée familiale et qu'il était de mon devoir de le faire, j'ai choisi, comme future épouse, une femme habitant loin, qui ferait de longs et nombreux séjours dans sa famille. Ce qui me permettrait de passer du temps auprès de toi et de t'avoir pour moi tout seul. Si je m'étais comporté comme le vrai gentilhomme que j'aurais dû être, je t'aurais protégée, aimée et choyée jusqu'à la fin de tes jours. Si tu savais le nombre de fois où j'ai imaginé avec quelle douceur, avec quelle tendresse, je te déflorerais et te ferais l'amour... Au lieu de ça, je me suis

comporté comme une brute avinée, comme une bête, et je t'ai tuée.

— Et si tu m'avais fait un enfant, que serais-je devenue ?

— Je t'aurais gardée près de moi et j'aurais pris soin de notre enfant. Je lui aurais donné la meilleure éducation et j'aurais veillé à son avenir.

— Et tu crois que ton épouse aurait été d'accord ?

— Elle n'aurait pas eu le choix. Tu sais, à cette époque, le seigneur d'un château était maître en tout et décidait de tout.

— Monseigneur... murmura Laurie.

— Ne dis pas ça, Laurie ! Ne dis plus ce mot, je t'en prie ! implora aussitôt Vincent d'une voix angoissée. Tu as la même voix qu'Émilie, la même douceur, tu comprends ? C'est insupportable de souffrance de l'entendre à nouveau, je t'en supplie !

Émue devant sa détresse évidente, Laurie le rassura avec douceur:

— Je ne le dirai plus, Vincent, plus jamais, je te promets. Mais, il y a plus de deux siècles et demi que tout ça a eu lieu, comment tu peux encore te souvenir de tout ça ? Et pourquoi, moi, je ne le peux pas ?

— Parce que j'ai demandé à ne jamais oublier tout le mal que je t'ai fait, au terme de notre cinquième rencontre, afin de ne plus jamais le refaire. Et, au même moment, toi, tu as demandé à tout oublier pour ne plus souffrir. Mais tu t'es souvenue du piano. Et tu sais, Laurie, ta musique a été préservée. Mon père a gardé tes partitions et les a léguées à un grand pianiste. Celui-ci a joué ta musique dans le monde entier et elle a été reprise au fil des siècles, jusqu'à aujourd'hui. Une partie du château a été préservée avec ton piano, tes robes et tes écrits, en un musée en ton honneur, relatant ta vie tragique et bien trop courte.

Impressionnée, Laurie demanda :

— Aujourd'hui ? Alors, je pourrais entendre la Musique du Vent ?

— Oui, tu pourrais, Laurie. Tu le pourras, ainsi que toutes les autres. Je les ai toutes enregistrées. Il a été très difficile de les retrouver puisque tu ne les avais pas nommées, mais j'ai réussi.

— Un musée en l'honneur d'Émilie et sa musique est encore écoutée... Alors, elle n'aura pas tout perdu, murmura Laurie infiniment heureuse à cette pensée.

— Non, mon amour, pas tout... murmura Vincent dans un sanglot étouffé.

— Je voudrais tant te toucher aussi, Vincent, poser mes mains sur ton visage.

— Tu le pourras, Laurie, tu le pourras si tu me permets de sortir des limbes, pas avant.

— Que dois-je faire pour ça ?

— Tu le sauras quand je t'aurai tout raconté. Mais pour ce soir, c'est bien assez. Endors-toi, maintenant. Je vais rester près de toi et veiller sur ton sommeil. Je partirai quand tu seras endormie et je reviendrai demain, si tu veux bien.

Sans un mot, Laurie déposa un baiser sur son torse, frotta tendrement son visage contre lui et, se laissant bercer par la caresse du visage de Vincent contre ses cheveux, elle sombra dans un sommeil agité où des notes de piano s'égrenaient sans fin dans le vent, sous le sourire enfin apaisé d'Émilie.

CHAPITRE 3

Lorsqu'elle s'éveilla, le lendemain, Laurie mit un temps à reprendre ses esprits, tant ce qu'elle avait vécu et ressenti la veille l'avait complètement bouleversée. Elle s'étira, se redressa sur son lit et aperçut alors son carnet à dessin posé sur l'oreiller à côté du sien. Elle le prit et se sentit profondément troublée en voyant le portrait qu'elle avait fait de Vincent endormi car, tout en bas de la feuille, il avait écrit:

"Je t'aime, Laurie. D'un amour intense, profond et passionné. Depuis le premier jour où je t'ai vue et pour l'éternité"

D'un doigt léger, elle caressa doucement et tendrement les traits de son dessin, comme elle aurait tant aimé pouvoir le faire sur ceux du visage de Vincent.

Elle fut heureuse de ne pas travailler ce jour-là, tellement ses pensées étaient embrouillées, tumultueuses, bousculées dans un flot incessant d'émotions contradictoires et puissantes. Sa vie venait de basculer

dans un monde étrange, incroyable, impossible et pourtant si vrai, si réel.

Ainsi, elle avait été cette jeune Émilie, au destin tragique, emportée trop tôt dans une détresse poignante. Elle avait été cette jeune pianiste si talentueuse, dont la musique avait réussi à transcender les siècles. Elle avait aimé Alexandre avec cette même passion qu'elle ressentait pour Vincent.

Car elle ne pouvait ni le nier, ni l'ignorer, ni l'éviter, ni le refouler, tout ce qu'elle avait éprouvé à partir du moment où Vincent avait posé sa main sur son bras, était si puissant et implacable qu'elle se sentait à jamais liée à lui par une force au-delà de ce qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir ressentir un jour. Même en essayant d'analyser cette situation invraisemblable avec toute la rationalité dont elle était capable, et aussi incongru que puisse être le fait de se savoir amoureuse d'un homme qu'elle ne connaissait pas deux jours avant et qu'elle n'avait même jamais vu en vrai, Laurie ne pouvait que constater la force indestructible qui semblait les lier l'un à l'autre.

Et ce sentiment si fort, elle l'avait ressenti aussi en redevenant Émilie, le temps d'une soirée inoubliable. Ses

émotions, ses chagrins, ses joies, sa candeur, ses peurs, ce magnifique, si puissant et si violent élan qui l'emportait grâce à la musique, tout, elle avait tout ressenti avec la même intensité qu'Émilie l'avait vécu en son temps. Et elle n'avait absolument aucun doute qu'elle avait été Émilie.

Si, en revivant cette vie antérieure grâce à la main de Vincent posée sur elle, elle avait pu en revivre aussi intensément à nouveau toutes les émotions qui l'avaient bouleversée dans le temps, elle s'en sentait plus détachée que ne l'était Vincent. Un peu comme si elle avait vu un film ou lu un livre qui l'aurait profondément marquée et lui laisserait un souvenir impérissable, elle savait que cela ne l'empêcherait pas de continuer sa vie comme avant. Et ce, même si ces révélations extraordinaires lui apportaient une connaissance inespérée et inestimable du sens de sa vie, et la laissait rêveuse comme jamais, elle qui avait toujours rêvé de voyager dans le temps. Par contre, elle se rendait bien compte que Vincent, lui, ne pouvait s'en détacher et en était encore profondément marqué, y était encore entièrement plongé, comme si cette vie antérieure n'était jamais sortie de son esprit, de son âme et de son cœur. Elle comprenait alors combien il pouvait vivre de

douleur avec ce souvenir omniprésent et à jamais ineffaçable de sa mémoire.

Sachant qu'elle n'arriverait pas à replonger dans l'écriture de son roman dans l'immédiat, tant était présente en elle l'histoire d'Émilie et d'Alexandre, elle commença par marcher longuement dans le bois et, de retour, dessina le portrait d'Émilie et celui d'Alexandre, lui permettant ainsi de leur faire ses adieux tout en les gardant avec elle. Lorsqu'elle eut terminé, elle fut surprise de voir à quel point Alexandre et Vincent se ressemblaient. Ils avaient le même corps, grand, puissant et musclé, les mêmes traits qui trahissaient leur commune force de caractère, adoucis par les mêmes grandes lèvres qui s'ouvraient, elle en était certaine, sur le même troublant et magnifique sourire, les mêmes cheveux, longs et foncés. Elle fut certaine alors que Vincent devait avoir exactement le même regard sombre et ardent, pénétrant et troublant, qu'Alexandre avait lorsqu'il le posait sur Émilie.

Laurie se demandait avec curiosité ce qu'il en était des autres vies où elle l'avait connu également et, en même temps, appréhendait de les connaître.

Elle réussit enfin à se replonger dans son roman avec plaisir et avança rapidement, s'arrêtant seulement pour manger et se doucher. Les heures passèrent très vite et la nuit était tombée. Mais Vincent n'était pas encore revenu. Elle en ressentit une grande tristesse et se dit alors que si elle ne devait plus jamais le revoir, elle en serait déchirée à jamais. C'est avec un immense chagrin, le cœur rempli de déception, qu'elle se coucha, ne pouvant retenir ses larmes.

— Ne pleure pas, Laurie, je suis là, dit Vincent avec douceur.

Elle sursauta et, la seconde suivante, sentit la même chaleur sur son corps alors qu'il s'étendait auprès d'elle. Il caressa son front avec douceur et elle se blottit contre lui, tenant ses mains jointes pour ne pas le toucher. Il l'enlaça avec tendresse et elle se sentit de nouveau apaisée comme elle ne l'avait jamais été.

— Je n'ai pas pu venir plus tôt. Mon corps physique a eu un problème mais, heureusement, tout est réglé.

— Que s'est-il passé ? demanda Laurie avec anxiété.

— C'est mon cœur qui était en train de défaillir. Sûrement à cause du retour d'Alexandre et de la façon dont il est mort.

— Oh, non ! Vincent ! s'affola Laurie, effrayée à cette pensée, tu ne vas pas mourir, n'est-ce pas ?

— Non, Laurie, non. C'est la dernière chose que je pourrais souhaiter tant que tu es là. Veux-tu continuer ?

— Plus que jamais, oui, allons-y.

Il embrassa son front avec tendresse avant d'y déposer sa grande main en douceur. Laurie ferma ses yeux et il commença à parler doucement, avant que ne jaillissent, une fois de plus, les images qui la transportèrent dans une autre époque:

— Nous sommes en 1804, en Italie. Ta mère vient de t'abandonner devant un couvent. C'était une toute jeune fille et elle a eu le malheur de croiser un garçon qui l'a agressée et violée, avant de s'enfuir. Elle a vécu sa grossesse dans le plus grand secret et le plus profond désarroi. Elle t'a mise au monde, seule, dans une forêt, et t'a ensuite déposée devant ce couvent qui allait devenir ta nouvelle demeure. Les sœurs, qui ont entendu tes pleurs et

t'ont recueillie, ont pris bien soin de toi. Même s'il existait un orphelinat devant lequel étaient, malheureusement, déposés de trop nombreux bébés abandonnés à cette époque, le couvent en recevait aussi quelquefois. Des petites filles, surtout, dont les mères espéraient qu'elles y seraient mieux traitées qu'à l'orphelinat. Tu as donc vécu toute ton enfance et ta jeunesse dans ce couvent où tu as reçu une très bonne éducation et surtout, un solide endoctrinement religieux. C'est donc, naturellement, qu'à ton adolescence tu es devenue l'une des leurs en donnant ta vie à Dieu. Tu avais, depuis l'enfance, un talent et un goût prononcé pour le dessin et la peinture et les sœurs t'ont encouragée dans ce sens. Le couvent s'est doté d'une école et tu enseignais ton art à des petites filles, abandonnées comme toi, ou orphelines. Tu avais vingt ans lorsque je t'ai enfin retrouvée, lorsque l'on s'est rencontrés de nouveau.

CHAPITRE 4

ADELINÉ ET DONATELLO

Encore une fois, Laurie se sentit brutalement projetée dans le passé, comme dans un film. Devant ses yeux jaillit, tout à coup, un immense couvent de pierres ocres, isolé, environné de champs de tournesols et de lavande, de vignes qui s'étendaient à perte de vue, de cyprès, d'oliviers et de chênes gigantesques, parfumé d'odeurs de thym et de laurier et de diverses fleurs sauvages, dont le silence paisible et serein n'était troublé que par le chant des cigales, des grillons et celui des oiseaux. Un monde apaisant et enveloppé d'amour.

Laurie vit alors une jeune religieuse sortir du couvent et se diriger vers la garrigue. Elle tenait à la main une grande toile vierge et portait un panier rempli de tubes de peintures, de pinceaux de diverses tailles, de chiffons, de bocaux et d'une bouteille remplis d'eau. Plus grande qu'Émilie, mince et élancée, elle possédait la même grâce et la même délicatesse dans ses traits et dans ses gestes. Elle avait de grands yeux bleus, clairs, innocents et remplis de douce bienveillance, des lèvres renflées qui

s'ouvraient sur un sourire rayonnant. Alors qu'elle marchait d'un pas léger vers le sentier, elle se tourna à la voix d'une petite fille qui courrait derrière elle, une feuille à la main :

— Sœur Adeline ! Sœur Adeline ! Attendez, s'il vous plaît !

Adeline s'arrêta et l'enfant lui montra un dessin qu'elle venait de faire :

— Sœur Adeline, je n'arrive pas à dessiner ce château. Vous voyez la tour, ici, elle ne semble pas assez grande et je n'ai plus de place sur la feuille.

Adeline s'accroupit devant l'enfant, regarda le dessin avec attention et dit avec douceur :

— C'est vrai, Marie, tu as raison. Pour corriger ça, tu peux, soit supprimer cette tour en la redessinant comme si elle s'était effondrée, soit diminuer la hauteur de ton château. Mais, dans les deux cas, ton dessin serait perdu car il serait barbouillé, plein de gribouillis, de tâches et de ratures qui le rendraient beaucoup moins joli. Aussi, je te conseille de le recommencer en traçant tes traits de façon plus légère que tu accentueras quand tu auras fini. Mais

avant ça, je te conseille de le redessiner plus petit pour te donner une idée des dimensions à respecter. Tu commenceras, alors par la tour, qui est la plus haute et tu pourras ainsi ajuster la hauteur des murs du château.

— Je dois tout recommencer ? se rembrunit la fillette, déçue.

— Si tu veux que ton château soit aussi beau que tu l'imagines, oui, Marie, tu dois tout recommencer. Tu sais, mon enfant, ce n'est que de cette façon que l'on apprend vraiment à dessiner. Quand tu auras recommencé dix fois, tu sauras exactement comment faire un beau château. Alors, c'est à toi de choisir si tu as vraiment envie de faire un beau château, comme tu l'imagines, ou non. Et moi, je sais que tu peux le faire, Marie, car tu as beaucoup de talent. Alors, va, et fais-moi un beau château.

La petite fille lui adressa un sourire heureux.

— Oui, Sœur Adeline, je vais le faire ! Merci !

La fillette repartit en courant et Adeline, avec un sourire, reprit le chemin vers la garrigue. Elle marcha longuement sur un étroit chemin escarpé, à flanc de collines, et s'arrêta devant un magnifique plant de genêts

odorants, dont la couleur vive éclatait sous le ciel bleu azur et les couleurs atténuées par des brumes de chaleur des paysages environnants. Se reculant de quelques pas, jusqu'à l'ombre d'un grand chêne au pied duquel elle s'assit, elle s'installa pour peindre cet étonnant et magnifique mélange de couleurs.

Plongée avec ravissement dans sa peinture, faisant aller et venir ses pinceaux sur la toile, elle ne vit pas un homme avancer avec difficulté sur le sentier.

Peinant à marcher tant ses pieds le faisaient souffrir et peinant à rester debout tant la faim et la soif le tenaillaient, l'homme, en haillons, trébucha sur une roche et, ne pouvant trouver la force de se retenir, dévala le long de la colline, en criant de douleur. Adeline se leva aussitôt et courut vers l'endroit d'où provenait le cri. Elle vit alors, en contrebas, un homme étendu au sol, apparemment inanimé. Elle descendit jusqu'à lui avec précaution. Il était grand, amaigri, pauvrement vêtu, avait de longs cheveux sombres et poussiéreux, une barbe sale sous laquelle se dessinaient de grandes lèvres. Voyant du sang sur sa tempe, Adeline se hâta de remonter pour redescendre aussitôt avec sa bouteille d'eau et un chiffon propre. Elle nettoya la plaie avec douceur et trempa d'eau un bout

propre du chiffon pour l'appliquer sur les lèvres asséchées de l'homme. Il entrouvrit un peu sa bouche et elle fit couler un filet d'eau dessus. L'homme fit un mouvement pour humecter ses lèvres et entrouvrit la bouche de nouveau. Adeline glissa la main sous sa tête et la souleva légèrement avant de le faire boire par petites gorgées. L'homme poussa un soupir et laissa retomber sa tête en arrière. Il ouvrit les yeux, les plissa, les referma et les ouvrit à nouveau. Lorsqu'il vit le visage d'Adeline penché sur lui, il esquissa un sourire et tout son visage s'illumina. Il referma les yeux et entrouvrit la bouche de nouveau. Adeline en le soutenant le fit boire. Il semblait ne plus pouvoir s'arrêter. De nouveau, il laissa retomber sa tête, épuisé.

— Monsieur, m'entendez-vous ?

Au son de la douce voix d'Adeline, l'homme esquissa un sourire et à nouveau tout son visage s'illumina. Il gardait les yeux fermés.

— Je ne crois pas que vous ayez la force de remonter tout seul. Et je ne crois pas non plus avoir assez de force pour vous tirer jusqu'en haut. Je vais aller chercher de

l'aide au couvent et, là-bas, nous pourrons vous soigner et vous nourrir. Ne bougez pas, monsieur, je reviens aussitôt.

Adeline imbiba le chiffon d'eau et le lui appliqua sur le front afin de lui éviter une insolation. Puis, elle grimpa la colline à toute vitesse et courut jusqu'au couvent. Quatre sœurs, parmi les plus robustes, la suivirent jusqu'à l'homme, de nouveau inconscient. Elles parvinrent à le hisser en haut de la colline et le déposèrent avec précaution dans une brouette qu'elles tirèrent jusqu'au couvent.

Dans une remise de pierre accotée à la cuisine, elles installèrent un lit et y allongèrent l'homme, toujours inconscient. Aidée d'une des sœurs, Adeline lui ôta sa chemise déchirée mais lui laissa son pantalon, n'osant pas y toucher. Avec une grimace, la sœur emporta la chemise pour la laver et tenter de la raccommoder. En le déchaussant, Adeline eut un pincement au cœur en voyant ses pieds entaillés et ensanglantés. Cet homme-là avait dû marcher très longtemps pour être dans cet état.

Elle fit bouillir de l'eau et entreprit de le nettoyer. Commenant par son visage, elle s'assura que sa blessure à la tempe n'était que mineure et le lava avec douceur. Il

avait d'autres entailles, légères sur ses bras, mais Adeline remarqua de profondes cicatrices sur son torse. Elle nettoya ses pieds et les soigna en les enduisant de la pommade à base de lavande et d'huile que les sœurs préparaient pour cicatriser, prévenir les infections et atténuer la douleur. Elle les enveloppa de bandages propres. Elle le recouvrit ensuite d'un drap et d'une couverture, souleva sa tête pour y glisser un petit oreiller et s'assit près de lui, l'observant longuement avec curiosité. Elle n'avait encore jamais vu un homme aussi jeune. Les deux seuls hommes qu'elle ait jamais vus de toute sa vie était le curé du village qui venait, de temps en temps, au couvent pour parler avec la supérieure et le vieux marchand, Giuseppe, qui approvisionnait le couvent toutes les semaines, en nourritures et fournitures diverses. Elle ne put résister et osa caresser ses longs cheveux d'une main hésitante, qu'elle retira aussitôt.

Quelques minutes plus tard, la supérieure arriva et questionna Adeline sur l'incident. Elle observa l'homme avec un froncement de sourcils.

— Est-il blessé ?

— Non, ma Mère, je ne crois pas. Il s'est heurté la tête en tombant mais la blessure semble mineure et je n'en ai pas vu d'autres sur lui. Il ne semble pas avoir de fractures non plus. Par contre, ses pieds sont dans un état pitoyable.

— Le pauvre homme doit être affamé tant il n'a que la peau sur les os et, à voir l'état de ses lèvres, il semble également déshydraté. Adeline, veille à maintenir sa bouche humectée. Quand il sera revenu à lui, nous essaierons de lui faire avaler du bouillon, dit-elle avant de sortir.

Adeline se leva aussitôt et revint avec un bol d'eau fraîche dans lequel elle fit tremper un linge propre avant de le presser doucement contre les lèvres de l'homme. Au bout d'un moment, l'eau sembla le ramener à lui et, de nouveau il entrouvrit ses lèvres. Adeline pressa le linge plus fort et l'homme put avaler l'eau qui en sortit. Elle sortit chercher une louche et entendit l'homme gémir. Maintenant sa tête légèrement soulevée, elle parvint à le faire boire avec l'ustensile. Il renversa sa tête sur l'oreiller avec un soupir. Adeline caressa son front avec douceur et vit de nouveau un sourire se dessiner sur son visage. Il ouvrit les yeux, les cligna plusieurs fois, les referma et les

ouvrit pour de bon. En voyant Adeline, il essaya de parler, sans y parvenir.

— Restez calme, monsieur. Tout va bien, maintenant. Vous êtes ici dans un couvent et nous prenons soin de vous. Quand vous vous sentirez assez fort pour vous asseoir, je vous donnerai du bouillon. Voulez-vous encore de l'eau ?

L'homme eut un imperceptible mouvement de tête et Adeline souleva sa tête pour le faire boire. L'homme ne la quittait pas des yeux.

Laurie, avec un léger sursaut, reconnût le regard d'Alexandre et, si ce n'était sa barbe et son corps amaigri, il était en tout point semblable à lui.

— *Tu as les mêmes yeux, n'est-ce-pas, Vincent ?*

— *Oui. Je n'ai pas changé depuis ces époques. Toi, non plus, d'ailleurs, si ce n'est la couleur de tes yeux, de tes cheveux ou ta taille. Tu as la même douceur dans les traits et dans la voix, le même sourire inoubliable, le même joli visage, le même corps adorable.*

En disant ce dernier mot, Vincent resserra son étreinte contre elle et Laurie frémit, sentant son cœur battre plus vite.

Tout comme Adeline lorsqu'elle croisa le regard de l'homme. Elle baissa aussitôt les yeux vers la louche que l'homme vida, avant de laisser retomber sa tête sur l'oreiller. Adeline se redressa.

— Reposez-vous maintenant, monsieur. Je reviendrai plus tard.

Au moment où elle allait sortir, elle entendit l'homme murmurer faiblement:

— Merci.

Elle se tourna vers lui, lui adressa un sourire et le vit sourire aussi. Elle se hâta pour aller chercher son tableau et son matériel, abandonnés au pied du grand chêne, et retourna au couvent. L'homme s'était endormi et Adeline s'aperçut avec plaisir que sa respiration était paisible et ses traits détendus. L'après-midi tirait à sa fin. Elle entendit les fillettes courir et jouer dans la cour avant l'heure de la prière et du souper. La remise, éclairée seulement d'une petite fenêtre, était plongée dans la pénombre. Adeline

alluma un chandelier et le déposa sur une table pour que l'homme ne soit pas effrayé à son réveil. Elle déposa, sur la chaise à côté du lit, un bol d'eau fraîche et la louche. Elle ajouta une couverture plus chaude qu'elle étendit sur lui. Au son de la cloche de la petite chapelle, elle sortit et rejoignit les sœurs pour la prière du soir. Dans sa prière, elle demanda à Dieu de prendre soin de cet inconnu et de lui redonner des forces. Le couvent s'activa ensuite des activités de la soirée. Pendant que l'une des sœurs supervisait les devoirs des fillettes, d'autres s'affairaient dans la cuisine pour la préparation du souper qui consisterait, comme presque chaque soir, en une épaisse soupe de légumes, parfumée d'un os à moelle et agrémentée d'une tranche de pain.

Adeline était en train de couper du chou quand la sœur qui avait emporté la chemise s'approcha d'elle et lui dit en lui montrant le vêtement en lambeaux :

— Regarde, Adeline. On ne peut pas la raccommoder, elle est tellement déchirée qu'elle ne tiendra guère plus d'une semaine.

— Oui, effectivement. Je vais la garder pour les mesures, je lui en coudrai une autre dans l'un de nos draps. Je m'y mettrai dès que j'aurai fini.

Et, pendant que la soupe cuisait, elle installa un drap à plat sur le sol dans la remise et le tailla aux dimensions de la chemise. Installée sur une chaise près du chandelier, elle commença à la coudre, s'interrompit pour le souper et, après avoir mis de côté un bol de soupe pour l'inconnu, elle se remit à son ouvrage. Elle surprit un mouvement venant du lit et leva les yeux vers lui. Il avait tourné la tête et la regardait. De nouveau, Adeline sentit un émoi inconnu la saisir devant ce regard sombre et pénétrant.

— Vous voilà réveillé. Vous sentez-vous assez fort pour vous asseoir et manger un peu ?

L'homme lui adressa alors un sourire si doux qu'Adeline sentit à nouveau ce même émoi étrange vibrer dans tout son corps.

— Oui, répondit-il.

Adeline déposa son ouvrage sur la table et se leva pour l'aider. En lui tenant le bras, elle l'aida à s'asseoir sur le lit. Il se redressa à demi mais, pris d'un vertige, il

agrippa sa taille pour se maintenir. Adeline inspira d'un coup sous l'effet qu'elle ressentit de cette main posée sur elle. Aussitôt, elle le retint et l'aida à s'asseoir en le maintenant de ses deux mains.

— Vous sentez-vous bien, monsieur ?

— Oui, merci, ma sœur, ça va mieux.

Adeline prit le bol de soupe et lui fit avaler le bouillon avec une cuillère. Les premières bouchées semblèrent douloureuses pour lui mais très vite, il les avala et bientôt, en lui prenant le bol des mains, il se mit à engloutir de grandes cuillerées à toute allure.

— N'allez pas trop vite, monsieur, vous risquez de vous rendre malade.

Mais il ne l'écouta pas et continua à manger avec un appétit vorace et un plaisir évident. Peu après, il lui tendit son bol vide avec un grand sourire de reconnaissance, s'essuyant la bouche de sa main.

— En voulez-vous d'autre ?

L'homme eut à nouveau un grand sourire et hocha la tête. Adeline revint avec un autre bol de soupe et une large tranche de pain.

— Je vous le donne si vous me promettez de manger moins vite. Sinon votre estomac risque de ne pas l'accepter. Je comprends que vous ayez faim, mais je vous assure qu'il vous faut y aller plus lentement.

L'homme hocha la tête sans rien dire, avec toujours ce même grand sourire heureux.

Il mangea cette fois plus calmement, ferma les yeux au moment où il mordit dans le pain avec une telle extase sur son visage qu'Adeline se sentit bouleversée. Torturé par la faim depuis trop longtemps, il ne put finir le bol de soupe et en laissa la moitié ainsi que la moitié de la tranche de pain. Alors qu'Adeline allait les reporter à la cuisine, il eut un petit cri suppliant et déchirant:

— Non !

Adeline déposa le bol et la tranche de pain entamée sur la chaise à côté du lit et le rassura doucement:

— Ne craignez plus rien, monsieur. Vous ne manquerez plus de nourriture, ni d'eau ici. Plus jamais, je saurai m'en assurer, croyez-moi.

— Merci, ma sœur, merci infiniment, murmura l'homme d'une voix émue.

— Allongez-vous maintenant et reposez-vous. Je vais rester avec vous jusqu'à ce que vous soyez endormi.

Elle l'aida à s'étendre, remonta les couvertures sur lui et effleura doucement son front. Elle vit alors, avec une profonde émotion, une larme couler sur sa joue. Elle essuya cette larme avec douceur, d'une main légère, et lui adressa un sourire bienveillant. Elle se rassit et reprit son ouvrage. La tête tournée vers elle, il l'observa un long moment et finit par fermer les yeux et s'endormir.

*
* *

Le lendemain et les jours suivants, Adeline s'occupa de lui avec la même douceur et la même bienveillance et l'homme reprit vite des forces. Seuls ses pieds, qu'elle soignait chaque jour avec application, les enduisant de pommade matin et soir, étaient encore trop endoloris pour lui permettre de marcher et, à chaque fois, qu'il voulait le faire, Adeline le grondait gentiment:

— Non, monsieur, vous ne marcherez que lorsque vos pieds seront guéris. Sinon les plaies risquent de se rouvrir et ne finiront jamais de vous faire souffrir. Ce n'est pas ce que vous souhaitez, n'est-ce pas ?

— Non, ma sœur, mais j'ai déjà bien trop abusé de votre si généreuse hospitalité et je ne peux me permettre de rester ici plus longtemps.

— Soit. Si c'est cela qui vous torture, sachez que nous avons grandement besoin d'aide pour certains travaux ici, vous pourrez donc profiter de notre hospitalité sans vous en sentir coupable. Mais pour cela, il faut que vous soyez complètement guéri et pleinement en état de le faire. Nous n'aurions que faire d'un éclopé, comprenez-vous ?

L'homme éclata d'un grand rire qui fit sourire Adeline et la remua complètement, tant il avait l'air heureux. Il la regarda avec tendresse.

— Bien, ma sœur, je vois que je n'ai guère d'autre choix que de vous obéir.

— Effectivement. Et maintenant, je vais enseigner. Alors, restez bien tranquille, lui dit-elle avec un sourire avant de sortir.

Les chaussures de l'homme avait été données à Giuseppe pour qu'il les remette au cordonnier afin de les réparer. Avant ça, en en prenant la mesure, Adeline avait confectionné des chaussures de fortune avec deux épaisses semelles de ouate recouvertes d'un bout de drap cousu autour et sur lequel elle avait fixé des cordelettes pour les attacher sur le devant du pied et sur le coup de pied, s'enroulant sur la cheville pour les maintenir. L'homme avait semblé terriblement ému lorsqu'elle les lui avait montrées avant de les fixer après ses pieds, désormais guéris. Tout comme il avait été profondément touché lorsqu'elle lui avait donné la chemise qu'elle avait confectionnée. Il avait serré ses mains dans les siennes et avait dit d'une voix enrouée d'émotion:

— Merci infiniment, ma sœur. Je garderai cette chemise avec moi jusqu'à mon dernier souffle, en souvenir de votre si grande bonté.

Adeline, troublée par son regard ardent, l'avait aidé à se redresser pour lui enfiler la chemise. Elle avait alors remarqué d'autres cicatrices profondes sur son dos mais aussi une marque, ronde, sur laquelle semblait inscrit quelque chose qu'elle ne parvint pas à déchiffrer car, l'homme, semblant soudain paniqué, avait saisi la chemise

afin de s'en vêtir très vite, comme pour cacher cette étrange cicatrice.

Le regard qu'il lui adressa ensuite était empreint d'une supplication silencieuse, mêlée de frayeur et Adeline comprit qu'il lui fallait taire ce qu'elle avait vu, au risque de mettre cet homme en danger. Inquiète, elle se dit que cet homme était peut-être un prisonnier évadé et qu'il pourrait être dangereux pour les sœurs, vivant seules dans cette communauté éloignée. Comme s'il avait deviné ses pensées, l'homme la rassura d'une voix douce :

— Rassurez-vous, ma sœur, je ne suis en rien un criminel et je n'ai jamais rien fait de mal, à part voler, un jour, une miche de pain, tant la faim me torturait.

Il put marcher sur ses chaussures de fortune et découvrir l'environnement du couvent. Dès qu'il fut en état de se déplacer, il demanda aussitôt à la supérieure de lui donner du travail pour la remercier de l'avoir accueilli avec tant de bonté. Le couvent possédait un poulailler jouxtant un grand jardin potager. Le poulailler et les clôtures qui le protégeaient, avaient un urgent besoin de réparations et l'homme se mit au travail avec entrain.

Parmi ses tâches, Adeline avait celle, avec trois autres sœurs, d'entretenir le potager, bêcher, planter, arracher les mauvaises herbes autour des plants. Elle s'y attelait, dès le matin, après la prière et le frugal déjeuner qui réunissait toute la communauté dans la vaste cuisine. Une partie de l'après-midi était consacré à l'enseignement de l'art aux petites élèves et elle disposait ensuite de quelques heures de libres pour s'adonner à sa passion. L'homme prenait tous ses repas dans la remise afin de ne pas déranger leur tranquillité. Il faisait sa toilette dans une bassine à l'arrière de la remise, à l'abri des regards. Un jour, Adeline fut surprise de le trouver sans sa barbe, qu'il avait réussie à raser avec la lame aiguisée d'un couteau. Saisie d'un trouble subit qui envahit son corps entier de chaleur tant il était beau ainsi, ses cheveux propres et brillants soigneusement coiffés, elle resta un instant interdite et se détourna rapidement, essayant de prendre le dessus sur ce trouble étrange qu'elle ressentait et qu'elle ne pouvait identifier, ne l'ayant jamais connu auparavant. Et ce trouble était d'autant plus grand que l'homme l'avait alors regardée avec des yeux brûlants, lui adressant un grand sourire.

*
* *

Un matin, alors qu'agenouillée, elle déterrait des pommes de terre qu'elle plaçait dans un panier, un bruit de sabot, accompagné du grincement de la carriole de Giuseppe, interrompit la quiétude du couvent. Chacune de ses visites étaient sources de bonheur et d'excitation pour les sœurs car il apportait, en plus des aliments indispensables, toutes sortes d'outils, d'ustensiles et surtout de tissus et de fils à broder colorés, avec lesquels les sœurs confectionnaient des nappes, des oreillers, des draps joliment décorés, qu'elles revendaient au marché du village, une fois par mois. Ce revenu permettait d'obtenir les fournitures nécessaires pour l'éducation des petites filles à leur charge. Cette arrivée interrompait aussitôt toute activité et les sœurs se regroupaient autour de la carriole.

Adeline s'aperçut que l'homme s'était accroupi et semblait terrorisé. Elle se leva, s'approcha de lui et lui dit à voix basse:

— Venez, monsieur.

Elle l'entraîna à l'arrière du poulailler pour le mettre à l'abri du regard de Giuseppe. Sa frayeur était si évidente et si grande qu'Adeline posa la main sur son bras pour le

rassurer, le sentant trembler sous ses doigts. D'une façon inattendue, l'homme la serra alors fortement dans ses bras, avant de la relâcher, confus. Adeline, saisie par ce que cette brève étreinte avait provoqué en elle, reprit son souffle et parvint à murmurer:

— Restez ici, je vais voir si vos chaussures ont pu être réparées.

Les chaussures étaient revenues, ressemelées et recousues et Adeline dénicha également un rasoir à manche d'ivoire. Devant le regard surpris de Giuseppe, elle lui dit innocemment que cet ustensile était un outil intéressant pour étaler la peinture en lui donnant un effet particulier de reliefs. Quant aux chaussures, elle lui avait dit, en les lui donnant quelques jours auparavant, qu'elle les avait trouvées sur le bord du chemin et, persuadée qu'elles appartenaient à un vagabond, elle voulait les remettre, intactes, à l'endroit même où elles étaient pour que le vagabond, s'il revenait, puisse les chausser à nouveau. Demandant le pardon de Dieu devant ses mensonges éhontés, elle parvint à remercier Giuseppe pour ses bons services, d'un air naturel.

Une fois Giuseppe reparti, la petite communauté reprit ses activités. Adeline se dirigea vers l'arrière du poulailler et trouva l'homme accroupi, terré comme un animal à l'affût du danger. Avec un sourire rassurant, Adeline l'informa qu'il ne risquait plus rien et lui tendit ses chaussures. Il se leva, les prit avec une émotion visible et ne put retenir ses larmes lorsqu'Adeline lui remit le rasoir en disant:

— Bien sûr, je ne suis pas certaine, mais il me semble que cet outil sera plus pratique et moins douloureux que la lame d'un couteau.

L'homme essuya ses larmes et la remercia avec une voix tremblante.

— Êtes-vous recherché, monsieur ? demanda Adeline avec douceur.

L'homme la regarda un instant, avant de dire:

— Oui, ma sœur et je vais vous dire pourquoi. Mon nom est Donatello. Je suis orphelin depuis l'âge de cinq ans et, à cet âge-là, j'ai été pris dans la rue où j'errais et j'ai été vendu comme esclave à un seigneur qui a des terres tout au sud d'ici. Avec plusieurs autres enfants, orphelins

également, j'ai travaillé des années entières sous les ordres de son régent. Le seigneur nous appelait ses petits orphelins et laissait croire qu'il nous avait recueillis par pure charité mais, en réalité, ils nous marquaient au fer dès notre arrivée, tel du bétail, et nous faisaient travailler sans répit, nous assenant des coups de fouet à chaque fois que nous désobéissions ou que nous étions pris en faute de manquer d'ardeur à l'ouvrage. J'ai tenté plusieurs fois de m'enfuir, mais j'ai toujours été rattrapé et alors fouetté et enfermé dans un cachot, sans eau ni nourriture, pendant de longues journées. Il y a un an, un jeune enfant a été fouetté si violemment qu'il était en train d'en mourir. Incapable de supporter plus longtemps cette horreur, j'ai alors sauté sur le régent pour lui arracher le fouet des mains et j'ai réussi à le neutraliser. J'ai pris le jeune enfant et j'ai réussi à m'enfuir, mais je n'ai pas réussi à le sauver et il est mort dans mes bras.

— Mon Dieu ! murmura Adeline, ne pouvant retenir des larmes d'une profonde compassion.

— J'ai marché aussi loin que je le pouvais, sans m'arrêter, me cachant, évitant les villages, m'abreuvant aux rares ruisseaux que je trouvais, mangeant des racines pour tenter d'apaiser ma faim. Jusqu'à ce que je parvienne

jusqu'ici et que je vous voie. J'ai alors cru que je venais de rendre l'âme et qu'un ange était venu m'accueillir au paradis, je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie.

Adeline lui sourit avec douceur et le rassura d'une voix enrouée d'émotion:

— Ici, vous ne risquez plus rien, monsieur Donatello. Cet homme finira par arrêter de vous rechercher et, en attendant, nous vous garderons à l'abri de tout danger. Je vais confier vos révélations à la mère supérieure et elle saura être informée des agissements de ce monstre et de ses intentions.

Donatello effleura sa joue d'une douce caresse, essuyant ses larmes et Adeline, tout en rougissant, se sentit de nouveau envahie par cette vague de chaleur troublante qui la laissa tremblante. Elle se recula légèrement, le cœur battant.

— Vous connaissez mon nom, maintenant. Quel est le vôtre ?

— Adeline.

— Adeline... un nom plein de douceur comme celle qui le porte. Merci, douce Adeline. Je vous serai

éternellement reconnaissant pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Adeline lui adressa un sourire avant de tourner les talons rapidement, peinant à maîtriser cette si forte émotion qui l'habitait toute entière.

La mère supérieure fut profondément choquée des révélations de Donatello et, très discrètement, enquêta, interrogea le curé innocemment, glanant des informations sur cet homme si monstrueux, dans le but de dévoiler au grand jour ses actions impardonnables et, à défaut d'être puni, puisque bien des gens issus de la noblesse échappaient à toute sentence, à tout le moins pouvoir sauver ces pauvres innocents de ses griffes.

*
* *

Les semaines s'écoulèrent dans le même calme et la même sérénité qui régnaient au couvent depuis toujours. Donatello sembla y trouver enfin un apaisement dont il avait le plus grand besoin et une affection qu'il n'avait jamais connue depuis la mort de ses parents. Les sœurs, informées de son triste sort, le traitaient avec la plus grande gentillesse. Les petites filles lui vouèrent une admiration et une reconnaissance éternelle, lorsqu'elles

découvrirent, un jour, qu'il leur avait construit deux balançoires, sur lesquelles elles grimpaient et se poussaient à tour de rôle, en riant de bonheur.

Il surprit un jour Adeline en train de peindre le champ de lavande qui s'étendait au loin devant elle. Sans qu'elle le voit, il l'observa avec ravissement tant elle était belle et rayonnante, ainsi abandonnée dans cette passion. Il voulut se déplacer sans bruit mais une pierre roula sous son pied et Adeline, en sursautant, leva vivement les yeux, rougissant d'un coup, sous le regard ardent posé sur elle.

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous effrayer, ni vous déranger.

Il s'assit près d'elle et se plongea dans la contemplation de son tableau, la félicitant de son talent et lui témoignant de sa profonde admiration pour cet art qu'elle maniait avec la plus grande maîtrise et une immense sensibilité. Adeline le remercia d'un sourire, lui promit de lui montrer ses nombreuses œuvres et lui demanda:

— Aimeriez-vous apprendre, monsieur Donatello ?

Ce dernier éclata d'un grand rire spontané et Adeline, comme à chaque fois qu'il riait ou souriait, fut, une fois de plus, émerveillée et troublée de le voir si beau. Elle aurait pu le contempler des heures durant sans jamais s'en lasser.

— Non, sœur Adeline. Je ne crois pas arriver à pouvoir faire ça.

— Détrompez-vous, monsieur Donatello. Vous seriez surpris vous-même de ce que vous pourriez accomplir sans vous en douter. Voudriez-vous au moins essayer ?

Donatello se dit alors que ça serait sûrement une occasion inespérée de passer plus de temps auprès d'elle et finit par accepter en souriant.

Ainsi, sous les rires amusés des petites filles, il prit place un jour au fond de la salle et suivit les cours d'Adeline avec le plus grand sérieux, tant il voulait lui faire plaisir.

Adeline, attendrie, l'observait en souriant, son grand corps penché sur le petit pupitre, traçant avec application les lignes d'une maison. Elle marcha entre les pupitres, se penchant sur les dessins de ses élèves, donnant un conseil, faisant une remarque, toujours encourageant chacune avec

douceur et bienveillance. Quand elle s'approcha de Donatello et qu'il leva ses yeux vers elle, elle fut de nouveau violemment saisie par cette brusque chaleur qui envahissait son corps, montait à ses joues, la laissant tremblante d'un émoi qu'elle arrivait de moins en moins à endiguer.

Personne au couvent n'avait jamais cru bon de l'informer de tout ce qui pouvait se passer entre un homme et une femme, la sachant à l'abri de toute rencontre malencontreuse, entre les murs sécurisants de la bâtisse qu'elle n'avait jamais quittée, à part pour aller peindre dans la garrigue alentour. Si elle avait été rassurée et brièvement informée le jour où elle avait, avec frayeur, découvert le sang de ses premières menstruations, elle ne savait rien de plus et avait ainsi grandi dans une innocence totale et une ignorance complète. Dans l'éducation qu'elle avait reçue, tout ce qui touchait à la sexualité était totalement omis.

Donatello, en souriant, lui montra son dessin avec fierté et Adeline fut agréablement surprise par les progrès qu'il faisait rapidement. Ravie, elle le félicita, lui donna un conseil pour réajuster la perspective d'une fenêtre qu'il avait commencé à esquisser et lui répéta encore combien

elle était fière de son travail et du sérieux avec lequel il s'y appliquait. Le sourire rayonnant de Donatello et ses yeux brillants de bonheur fut pour Adeline la plus belle et la plus émouvante des récompenses.

Donatello continua à faire des progrès rapides et semblait pris d'une véritable passion pour cette activité, ce qui émut et ravit Adeline. D'autant plus que, sur ses conseils, il avait également suivi les cours dispensés par les autres sœurs et avait appris à lire et à écrire.

*
* *

En prévision de l'automne à venir, Donatello passa de longs moments dans les bois alentours, armé d'une hache et d'une scie, abattant des arbres et coupant du bois pour la saison froide. Il plaçait les bûches dans la brouette pour les ramener au couvent, dans d'incessants allers-retours.

Un jour qu'il travaillait ainsi avec ardeur, il fut surpris de voir Adeline s'avancer vers lui avec un petit panier. Elle lui avait apporté une large tranche de pain badigeonnée d'huile d'olive, un morceau de fromage et une pomme, ainsi qu'une bouteille de vin.

— Il est temps de faire une pause, monsieur Donatello. Vous travaillez bien assez. Je vous ai apporté de quoi reprendre des forces.

Avec un sourire ravi, Donatello s'assit sur l'arbre abattu qu'il était en train de scier et accepta avec plaisir ce festin inattendu. Adeline s'assit près de lui. Elle était émue de voir, à chaque fois, avec quelle joie évidente il mangeait en savourant chaque bouchée et elle se sentait bouleversée, à chaque fois, à l'idée du petit garçon qui avait tant souffert de la faim en plus d'avoir enduré les pires douleurs physiques et morales. Il acheva son repas, la remercia chaleureusement et bût plusieurs gorgées de vin avant de lui tendre la bouteille.

Donatello la surprit alors en lui demandant:

— Sœur Adeline, n'y voyez aucune offense, mais me feriez-vous l'immense plaisir de retirer votre voile et me montrer vos cheveux ?

Adeline devint écarlate et baissa la tête. Donatello, confus, reprit très vite:

— Je suis désolé, sœur Adeline, c'était très inconvenant de ma part, pardonnez-moi. Oublions ça, voulez-vous ?

Adeline, sans rien dire, porta la main à son voile et le retira, libérant de magnifiques et longs cheveux châtain clair, qui laissèrent Donatello muet de stupeur, bouleversé d'une émotion profonde et d'un désir violent. Il respira difficilement et Adeline, saisie de la même émotion, le cœur palpitant, n'osa pas le regarder. Donatello, avec la plus grande douceur, porta la main sur sa chevelure libérée et l'effleura, la caressant avec dévotion. Adeline tourna légèrement la tête vers lui et, dans un geste d'abandon très doux, elle inclina sa tête, s'offrant à cette caresse qui la remuait au plus profond d'elle-même. Honteuse, elle se ressaisit soudain et se releva, les joues rouges, les yeux baissés, tremblante de tout son corps. Elle replaça vivement son voile, s'assurant qu'aucune mèche n'en sortait et, lorsqu'elle osa regarder Donatello, elle se sentit complètement perdue tant son regard était brûlant, intense et rempli d'amour. Ne pouvant articuler le moindre mot, elle inclina légèrement sa tête pour le saluer et s'enfuit en courant vers le couvent. Elle se dirigea directement dans la chapelle et pria longuement, demandant à Dieu de lui

pardonne ce geste inconcevable et le supplie de la libérer de toutes ces émotions si fortes. Donatello continua son travail dans un état second. De retour au couvent, il s'installa à la table dans la remise et continua le portrait qu'il avait commencé d'Adeline et cette fois, put, avec ravissement, dessiner sa si belle chevelure. Le portrait achevé, il le cacha soigneusement.

Il accompagnait souvent Adeline dans ses escapades artistiques, s'asseyant près d'elle, se perdant dans la contemplation de son visage extasié et de ses yeux lumineux lorsqu'elle peignait et se laissait aller à la rêverie, abandonnée dans sa passion. Quelquefois, il apportait des feuilles et crayonnait à ses côtés, unis tous les deux dans un même plaisir, sans cesse renouvelé.

*
* *

Un jour, alors qu'ils étaient installés près d'un bois qu'Adeline peignait, sous le tendre regard de Donatello, un grondement les surprit et ils virent le ciel soudain obscurci par de gros nuages noirs roulant très vite. Une pluie diluvienne se déversa alors sur eux avec tant de rapidité qu'ils n'eurent même pas le temps de finir de ramasser le matériel à toute vitesse, qu'ils se trouvèrent trempés tous les deux. Donatello entraîna Adeline à l'abri, sous le

couvert des arbres, alors que l'orage grondait, parsemé d'éclairs. Avançant plus avant dans le bois, il aperçut alors une petite cabane camouflée par la végétation et ils purent s'y abriter, le temps que l'orage perde de sa virulence. La cabane, qui comportait une cheminée et un ameublement sommaire, recouvert d'une épaisse couche de poussière, devait servir d'abri aux bergers dans les temps plus anciens. Adeline frissonna violemment, saisie par le froid de sa robe mouillée. Donatello, tout aussi trempé qu'elle, aperçut avec soulagement quelques bûches de bois sec près de la cheminée et réussit à y allumer un feu. Adeline s'agenouilla devant l'âtre et Donatello, fouillant la cabane, finit par dénicher une couverture abandonnée dans un coffre en bois. Il ouvrit la porte de la cabane et la secoua rapidement à l'extérieur, pour la débarrasser de la poussière. S'agenouillant derrière Adeline, il l'en recouvrit tout en la frictionnant pour la réchauffer. Adeline, le souffle court, n'osait pas faire un geste tant les mains de Donatello sur elle la bouleversait de cet émoi si profond, qui jaillissait, en ce moment même, avec encore plus de force qu'elle ne l'avait jamais ressentie. Elle réussit à dire d'une voix troublée :

— Couvrez-vous également, monsieur Donatello, sinon vous risquez de tomber malade.

Donatello se leva, approcha une chaise de l'âtre, ôta sa chemise trempée qu'il suspendit au dossier de la chaise pour la faire sécher. Il s'assit ensuite en arrière d'Adeline, l'entourant de ses grandes jambes et retirant la couverture de son dos les en enveloppa tous les deux, l'attirant contre lui. Adeline inspira brusquement en sentant son corps collé contre elle et eut le plus grand mal à calmer les battements affolés de son cœur. Avec douceur, Donatello la débarrassa de son voile trempé qu'il déposa sur la chaise. Adeline, bouleversée par ce geste, se sentait de plus en plus désespérée, sachant qu'elle ferait mieux de retourner au couvent au plus vite, malgré l'orage, mais se sentant incapable du moindre mouvement. Elle sentait contre ses cheveux le souffle de Donatello qui semblait, lui aussi, complètement remué. Il frotta doucement sa joue contre ses cheveux et y déposa un baiser de la plus grande tendresse. Il murmura d'une voix rauque.

— Adeline, je vais devoir quitter le couvent très vite.

— Mais pourquoi ? demanda Adeline d'une petite voix affolée.

— Pour vous permettre de continuer à vivre tranquillement, comme vous l'étiez avant que j'arrive. Parce que mes sentiments et ma passion pour vous sont trop forts pour que je puisse encore les retenir plus avant. Et jamais je ne me pardonnerai, si je vous faisais le moindre mal.

Adeline, suffoquant de bonheur et de terreur à la fois, effrayée et renversée à l'idée de ne plus le voir, se tourna légèrement sur le côté, appuya sa tête contre lui et murmura :

— Ne partez pas, je vous en prie, Donatello. Restez près de moi.

Donatello respira bruyamment et Adeline sentit son corps frémir contre sa joue. Il resserra son étreinte contre elle et ils demeurèrent un long moment silencieux, envahis tous les deux par le même trouble puissant et le même sentiment d'amour incontrôlable. Donatello caressa alors avec une infinie douceur le visage blotti contre son torse. Adeline leva les yeux vers lui et, lorsque leurs regards se croisèrent, ils ne purent plus lutter davantage contre cette passion qui les emportait d'un même élan vers un bonheur comme aucun des deux n'en avait jamais connu.

Donatello, avec une émotion difficile à contenir, releva son visage vers lui et embrassa ses lèvres avec tendresse. Son baiser se fit plus ardent et Adeline y répondit avec un trouble et une ardeur grandissants. Désarçonnée par la multitude de sensations qui la secouaient toute entière, ne pouvant ni ne souhaitant les réfréner tant elles étaient agréables, elle s'abandonna totalement à la passion que les baisers et les caresses de Donatello lui procuraient dans tout le corps.

Vincent, en proie à la même intense émotion, sentait le corps de Laurie frémir contre lui, l'entendait haleter et il resserra son étreinte lorsqu'elle gémit au moment même où Donatello, avec une infinie douceur, pénétrait la chair tendre d'Adeline, lui arrachant un petit cri lorsqu'il perça son hymen.

Allongés sur le sol poussiéreux de la cabane, enlacés étroitement sous la couverture, Adeline et Donatello ne disaient pas un mot, profondément bouleversés par toutes ces émotions et toutes ces sensations, nouvelles autant pour l'un que pour l'autre. Dehors, l'orage grondait encore plus fort et la pluie résonnait sur le toit de la cabane. Blottie contre lui, Adeline se laissait aller à l'intense bonheur que lui donnaient la grande main de Donatello

caressant son dos avec douceur et ses lèvres courant sur ses cheveux et sur son front. Avec la même douceur, elle caressa son dos à son tour, effleurant ses cicatrices, le cœur empli de compassion et de chagrin pour ses souffrances endurées alors qu'il était si jeune et si vulnérable. Leurs caresses mutuelles les amena de nouveau à un désir ardent et ils s'aimèrent encore et avec encore plus de passion et de tendresse.

— Adeline... mon amour... murmura Donatello en s'épandant en elle une nouvelle fois, dans un état d'extase qu'Adeline ressentit avec la même intensité. Si la première fois avait été douloureuse, quoique d'une douleur tolérable, cette deuxième fois la laissait pantelante et complètement désarmée devant cette sensation inattendue qu'elle venait de ressentir à l'intérieur de son corps, qui l'avait secouée de légers tremblements convulsifs et amener à un état de bien-être incroyablement doux.

Épuisés, apaisés et bienheureux, ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre tandis que la pluie tambourinait avec force sur le toit de la cabane abandonnée.

Ils s'éveillèrent au chant d'un oiseau et s'aperçurent que l'orage était passé, laissant entrer une faible clarté à travers les vitres sales de la cabane. Avec un sentiment de frayeur, Adeline réalisa alors que l'heure de la prière approcherait bien vite et qu'elle devait se hâter de rentrer au couvent. Donatello, sentant son désarroi, lui-même désemparé de ce qu'il avait osé faire, essaya de la rassurer d'un sourire et dit d'une voix douce:

— Rentrez seule, je vous rejoindrai plus tard.

Adeline se redressa sans un mot et reprit son voile, maintenant sec, qu'elle coiffa d'une main tremblante. Elle sentit un écoulement entre ses jambes et s'affola de ce que ça pouvait être. Donatello se leva, la prit dans ses bras et la dévisagea avec un amour ardent, caressant son visage adoré avec tendresse. Il murmura d'une voix bouleversée:

— Quoiqu'il arrive, Adeline, n'oublie jamais que je t'aime. Que je t'aime profondément et pour l'éternité.

Vincent caressa doucement le dos de Laurie, remontant sa main vers sa tête qu'il serra contre lui avec force alors qu'elle sanglotait, comme si elle avait deviné et ressenti la suite, ayant peine lui-même à se retenir tant

cette familière corde de douleur venait l'étouffer et le faisait suffoquer à nouveau.

Adeline leva la main vers lui, caressa son visage avec douceur, se plongeant dans son regard empli d'amour, avec un bonheur mêlé de frayeur. Elle prit sa toile et son panier, jeta un dernier regard à Donatello en lui adressant un doux sourire, avant de sortir de la cabane et de se hâter vers le couvent.

À peine fut-elle sortie que Donatello se laissa tomber devant l'âtre éteint et éclata en sanglots, déchiré de souffrance.

Quand Adeline arriva au couvent, elle fut assaillie de questions par les sœurs, inquiètes de son sort durant le violent orage qui avait éclaté alors qu'elle était dehors. Adeline parvint à dire qu'elle avait réussi à s'abriter mais était frigorifiée, n'avait que l'envie d'aller se coucher pour se réchauffer et qu'elle ferait la prière du soir dans sa chambre. Elle les remercia et les rassura du mieux qu'elle put, avant de s'enfuir vers sa chambre, complètement désemparée. Elle se déshabilla, se nettoya surprise de découvrir cet étrange liquide séché sur ses jambes, mêlé à un peu de sang et tomba à genoux devant son lit,

implorant son Dieu de lui pardonner cet acte dont elle se doutait qu'il devait être monstrueux et impardonnable, pour les mensonges qu'elle avait faits à ses sœurs et pour ce si grand amour qu'elle ressentait pour Donatello. Elle se coucha ensuite et, enfouie sous les couvertures, pensa longuement à lui, revoyant ses yeux et son visage à l'infini, ressentant encore le bien-être de ses mains et de ses lèvres sur sa peau.

Les mots, comme luxure, péché de la chair, prononcés par la supérieure, entendus autrefois sans qu'elle en comprenne le sens, revenaient maintenant à son esprit et elle eut la certitude qu'ils exprimaient ce qui s'était passé entre elle et Donatello. Elle comprit alors qu'elle avait commis un péché impardonnable et qu'elle ne méritait plus de porter le voile. Effrayée à l'idée de parler de tout ça à quiconque et encore moins à la supérieure pour qui elle éprouvait une profonde affection et un amour filial et qui serait, à coup sûr, effarée et profondément déçue, effrayée à l'idée de devoir quitter ce couvent où elle avait toujours vécu, Adeline décida de se taire, mortifiée dans son âme de tromper ainsi celles qui avaient la plus grande confiance en elle et par dessus tout de trahir son propre Dieu.

*
* *

Le lendemain, l'absence de Donatello lui laissa un sentiment déchirant d'abandon qui ne la quitterait plus jamais. Entrant dans la remise, elle trouva sur la table le portrait qu'il avait fait d'elle et le mot qu'il y avait écrit:

"Ma douce Adeline,

Jamais je n'aurais dû agir envers toi comme je l'ai fait. Il est préférable que je m'en aille et que je te laisse à la paix qui était la tienne avant que je ne vienne la troubler. Malgré tout, mon amour pour toi sera toujours aussi fort, puissant, présent, indestructible et à jamais éternel. Pardonne-moi, mon amour, pardonne-moi si tu le peux car moi, je ne pourrai jamais me pardonner d'avoir ainsi trahi ta confiance."

Effondrée de chagrin, meurtrie au plus profond de son être, Adeline erra, les jours suivants, comme une âme en peine. Alors que les sœurs et la supérieure s'inquiétaient de son état nostalgique, elles l'attribuèrent au départ et à l'absence soudaine de Donatello et la consolèrent gentiment, sachant combien son protégé, à qui elle avait apporté les plus grandes attentions, était pour elle un ami précieux. Adeline, touchée par leur gentillesse et encore

plus mortifiée de cet honteux mensonge, faisait des efforts surhumains pour se maîtriser et tenter de retrouver la paix dans son cœur brisé.

Le premier mois où elle n'eut pas ses règles, elle ne s'en aperçut presque pas, tourmentée qu'elle l'était par cette détresse poignante qui l'habitait en permanence. Mais le deuxième et le troisième mois, elle commença à s'en affoler sérieusement, d'autant qu'elle sentait ses seins grossir et devenir douloureux et son ventre plus gonflé qu'à l'habitude. Pressentant, sans le savoir, que cette situation avait sûrement un lien avec ce qui s'était passé dans la cabane, elle tenta tant bien que mal de passer outre et de faire bonne figure, implorant son Dieu, dans ses prières pour qu'il la fasse redevenir comme elle l'était avant. Mais lorsque le quatrième mois s'acheva dans le même état, qu'elle vit son ventre s'arrondir et qu'elle en sentit des coups à l'intérieur même, elle fut saisie d'une peur panique. Elle commença alors à ramasser des provisions en cachette qu'elle camoufla dans son grand panier, se sentant de plus en plus désespérée, alors que l'automne, fraîchissant rapidement, faisait tomber les feuilles des arbres, laissant souffler un vent froid à travers les collines, annonçant un hiver glacial.

Un soir, alors que le couvent était profondément endormi, recouverte de sa couverture de laine, s'éclairant d'une lanterne, son panier chargé de provisions et du seul dessin de Donatello, Adeline, le cœur chaviré, sortit de la cour de cette bâtisse qui l'avait si bien accueillie et protégée depuis sa naissance et s'éloigna dans la nuit, essayant de retrouver son chemin vers la petite cabane abandonnée où elle avait connu tant de bonheur et tant d'amour. Lorsqu'elle y parvint enfin, frigorifiée, elle se sentit rassurée. S'éclairant de sa lanterne, elle s'approcha de la cheminée et aperçut avec surprise une pile de bûche de bois sec, rangée à côté. Le cœur battant d'un espoir nouveau, elle se dit que Donatello devait peut-être venir ici de temps en temps. Elle remplit l'âtre de bois, alluma une brindille après sa lanterne et vit avec un soulagement immense le feu prendre dans la cheminée. La cabane fut aussitôt allumée par la lueur des flammes et elle se sentit rassurée. La couverture qui avait accueillie leurs ébats amoureux gisait à terre et lui amena un sanglot de souffrance.

— Donatello, reviens-moi, je t'en supplie ! J'ai tant besoin de toi ! murmura-t-elle, effrayée et bouleversée de chagrin.

Elle s'enroula dans la couverture, rabattit la sienne par dessus et, pleurant longuement, finit par s'endormir.

Les sœurs, affolées, la cherchèrent partout sans jamais trouver la cabane où elle se terrait.

*
* *

Les semaines et les mois suivants, Adeline tenta tant bien que mal de rationner les provisions qui s'amenuisaient alors que la faim la tenaillait de plus en plus violemment, tandis que son ventre s'arrondissait tout autant. Si, au début, elle parvenait à sortir dans le bois pour soulager ses besoins, à la fin, le froid glacial l'empêcha de s'éloigner de l'entrée de la cabane. Ses provisions étaient désormais réduites à presque rien et, ce qui l'effrayait le plus, était de voir la quantité de bûches diminuer tout autant. Un jour, elle s'arma de courage et parcourut la forêt, ramassant de nombreux morceaux de bois qu'elle ramena à grand-peine à la cabane. Épuisée par cet effort et transie, elle souhaitait par-dessus tout arriver à ressentir à nouveau la chaleur dans son corps. Mais le bois trop humide, au lieu du feu espéré ne lui apporta qu'une faible flamme et une fumée qui la fit suffoquer sans la réchauffer. Ce soir-là, allongée, inerte, affamée et tremblante de froid, elle sentit une douleur déchirer son

bas-ventre et, la douleur, loin de s'atténuer, augmenta de plus en plus la faisant hurler de souffrance, durant un temps qui sembla interminable. Écartant ses jambes sous les couvertures qui n'arrivaient pas à la réchauffer, elle sentit avec une horreur désespérée quelque chose sortir de son corps en même temps, qu'enfin, la douleur intense s'arrêtait. Elle vit alors avec un étonnement consterné un petit bébé gisant sur la couverture. Elle parvint à le prendre dans ses bras et l'enfant émit un faible cri. Elle le serra contre elle, le réchauffant autant qu'elle le pouvait. Elle retira son voile et l'en enveloppa. Blotti contre son sein le bébé parvint à téter mais très vite, le froid glacial eut raison de son petit corps et de celui d'Adeline, grelottante, qui hurla dans un dernier cri de désespoir déchirant:

— Donatello !!

— Arrête Vincent !! hurla Laurie, au même moment, sanglotant sans pouvoir s'arrêter, s'éloignant de lui d'un mouvement brusque en roulant sur le côté, se collant contre le mur, recroquevillée et tremblante.

Vincent, désespéré, meurtri de chagrin, l'enveloppa sans un mot d'une chaude couverture de laine et attendit

que se calme son désespoir, n'osant pas faire le moindre geste tant il avait peur qu'elle lui demande de partir.

Au bout d'un long moment, les sanglots de Laurie finirent par diminuer et, avec de grands soupirs de chagrin, elle parvint à se ressaisir et à revenir à l'instant présent.

— Vincent ? murmura-t-elle, effrayée.

— Je suis là, mon amour, chuchota-t-il d'une voix altérée par ses larmes.

Elle roula sous la couverture et se blottit contre lui, rassurée par la chaleur qui l'envahit de nouveau alors que ses bras l'enveloppaient avec force, la serrant contre lui.

— Je n'étais pas loin, tu sais. J'étais parti sur les chemins, errant et malheureux, ne sachant plus où aller. Le froid et la faim me torturaient comme jamais mais j'y voyais une punition pour expier le mal que je t'avais fait en te touchant, toi qui étais la pureté incarnée. Mais je voulais te revoir, même caché, juste t'apercevoir, m'assurer que tu allais bien. Cette nuit-là, le froid était mordant et j'avançais à grand-peine. Seul le souvenir de ton visage, de tes yeux, de ton sourire m'a permis

d'avancer. Seul le désir de te voir une dernière fois m'a donné le courage de ne pas m'effondrer. Le soir tombait et je savais que je ne pourrais pas te voir au couvent, alors je me suis traîné jusqu'à la cabane, à bout de force, mais quand je t'ai vue... quand je vous ai vus, toi et notre fils, morts, à cause de moi, alors je me suis allongé près de toi. Je t'ai prise dans mes bras et j'ai attendu que la mort vienne me chercher, moi aussi, pour pouvoir te rejoindre, vous rejoindre tous les deux.

— C'était un garçon ? murmura Laurie avec un chagrin indicible.

— Oui, c'était un petit garçon. Tu sais, moi non plus je ne savais pas que ça pouvait arriver comme ça. À moi non plus, personne n'avait dit ce qu'il pouvait se passer entre un homme et une femme. Je savais seulement que te faire l'amour, à toi qui avais embrassé la foi, était un péché mais je ne l'avais jamais fait avant et je ne savais pas qu'on pouvait avoir un enfant de cette façon. Je ne savais tout simplement pas comment naissaient les enfants, vu que personne ne me l'avait jamais dit. J'ai cru bien faire en te laissant retourner à ta vie paisible au couvent, mais si j'avais su... si seulement j'avais pu savoir ta souffrance...

Je serais revenu aussitôt, je t'aurais sauvée, toi et notre enfant... Pardonne-moi, mon amour, pardonne-moi...

Les sanglots de Vincent étaient si intenses et déchirants que Laurie, dans un geste tendre et rassurant l'enveloppa de la couverture, le serrant dans ses bras, sans que ses mains ne le touchent. Et elle s'endormit ainsi, bouleversée. Elle s'éveilla en sursaut au milieu de la nuit, effrayée et transie. Avant de partir, Vincent l'avait couchée entre les draps et, malgré l'épaisse couette et la chaude couverture de laine posée par-dessus, elle grelottait de froid. Elle appela plusieurs fois Vincent, criant son nom d'une voix angoissée, revivant avec intensité la terreur et le sentiment déchirant d'abandon d'Adeline au moment de sa mort. Aussitôt, la voix de Vincent la rassura et la chaleur de son corps la réchauffa instantanément, alors qu'il la prenait contre lui.

— Je suis là, Laurie, n'aie pas peur, je suis là.

— Je t'en prie, reste avec moi. Je ne veux pas mourir, implora Laurie, désespérée.

— Tu ne mourras pas, Laurie. C'est fini. C'est Adeline qui est morte, pas toi.

— Je veux te voir, Vincent, je veux te voir.

Il posa la main sur son front et elle se trouva de nouveau dans la chambre d'hôpital, près de lui. Elle fut rassurée de voir ses traits paisibles et détendus. Et, enfin, la douleur d'Adeline s'éloigna d'elle. Elle approcha son visage du sien et frotta tendrement sa joue contre la sienne. Elle embrassa son front d'un long baiser et sentit la main de Vincent appuyer plus fort sur son front, comme si la sensation transmise à son corps physique lui parvenait directement. Alors qu'elle dévisageait avec émotion ce beau visage qu'elle brûlait de caresser, elle demanda :

— Où est cet hôpital où tu te trouves ?

— En Thaïlande.

— En Thaïlande ? Mais que fais-tu si loin ? Tu vis là-bas ? demanda Laurie, surprise et déçue car elle aurait aimé aller à son chevet et le voir vraiment plutôt qu'en pensée.

— Non, je ne vis pas là-bas. Je te cherchais.

— Tu me cherchais en Thaïlande ? !

— Oui, mon amour. Mais c'était une erreur, tu n'y étais pas. C'est là-bas que j'ai appris où tu étais, que tu étais ici. Alors, j'ai pris un billet pour le plus prochain vol et comme il était prévu pour dans quelques heures à peine, je me suis hâté vers l'aéroport. Je roulais à moto. Mais je roulais trop vite et j'ai raté un virage au moment où un camion arrivait. Par la plus grande des chances, j'ai été éjecté et j'ai atterri dans un champ où j'ai roulé sur moi-même. L'herbe a amorti ma chute et je n'ai eu que quelques blessures légères et une fracture du poignet, qui est maintenant guérie, mais ma tête a heuré le sol avec violence et depuis, je suis dans le coma. Par chance aussi, le conducteur du camion a réussi à garder la maîtrise de son véhicule en essayant de m'éviter et n'a rien eu.

— Tu as appris où j'habitais en étant en Thaïlande ? Mais comment ? demanda Laurie, sans plus rien comprendre, de plus en plus consternée.

— Oui. Je te raconterai tout ça plus tard. Dors, maintenant, répondit Vincent en embrassant tendrement son front.

— Mais avant, dis-moi. Est-ce que dans l'une ou l'autre de nos vies passées, nous vécûmes heureux pour

toujours et eûmes beaucoup d'enfants, comme dans les contes ?

Vincent se mit à rire, resserra ses bras autour d'elle et murmura à son oreille, d'une voix douce et chaude, troublante de sensuelles promesses:

— Sois sûre que je m'y emploierai de mon mieux et avec le plus grand plaisir, dès que je serai sur pied. Dors, maintenant, mon amour. Je veille sur toi.

CHAPITRE 5

Laurie passa la journée suivante en proie à un malaise grandissant. Alors qu'elle travaillait, elle aurait souhaité arrêter le temps, prendre un moment pour se remettre de ses émotions, permettre à son esprit de se calmer et d'arrêter de l'assaillir, sans cesse, avec les images d'Émilie, de Donatello, d'Adeline et d'Alexandre qui tournaient indéfiniment devant ses yeux et se mélangeaient dans un tourbillon. En si peu de temps, son univers et sa vie entière venaient de basculer dans un monde fou et elle essayait de s'agripper à n'importe quoi qui lui permettrait de reprendre pied sur la terre ferme et rester lucide, malgré tout. Seul le visage de Vincent y parvenait et elle s'y accrochait avec désespoir.

Qu'en serait-il de ses autres vies ? La souffrance qu'elle en ressentait à chaque révélation était si difficile à endiguer, à supporter ! Serait-elle capable d'en endurer encore plus et surtout à cette vitesse ? Pour sauver Vincent, elle comprenait qu'elle n'aurait pas le choix et elle réalisa à quel point il était important, pour elle comme pour lui, qu'elle y parvienne. Car, depuis ce soir étrange

où elle avait entendu sa voix pour la première fois, elle comprenait que sa vie était liée à la sienne depuis longtemps et le serait toujours. Si elle devait renoncer ou faiblir, elle s'y perdrait à jamais. Et elle savait que la souffrance qu'elle endurerait alors serait bien pire que toutes celles endurées dans ses vies antérieures.

De retour chez elle, incapable de se remettre à son roman, elle dessina les visages d'Adeline et de Donatello, lui permettant ainsi, encore une fois, de tourner la page de cette vie lointaine, tout en les gardant avec elle, comme on garde les images de ceux que l'on a aimés. Elle se sentit désespérée en se rendant compte que leurs chemins croisés étaient à jamais source d'une profonde souffrance qui l'atteignait en plein cœur. Encore plus puissamment que ceux d'Émilie et d'Alexandre. Était-ce à cause de ce pauvre petit enfant qu'elle avait mis au monde et qui n'avait pas pu survivre ? Elle n'en savait rien. Pour tenter de prendre le dessus sur ce chagrin qui la saisissait toute entière, elle reprit son crayon et dessina de nouveau le visage de Vincent, mais cette fois, les yeux ouverts, avec le même regard sombre, ardent et profond, pénétrant et si troublant qu'elle avait vue en ceux d'Alexandre et de Donatello. Quand elle eut terminé, elle se plongea

longuement dans ces yeux qui semblaient la regarder avec tant d'amour et de passion qu'enfin elle se sentit apaisée et rassurée.

Elle se coucha tôt, attendant l'arrivée de Vincent avec un mélange d'impatience heureuse et de frayeur sur les prochaines révélations de ce passé si lointain et pourtant si proche à la fois.

Comme s'il se tenait prêt et n'attendait que son signal, elle le sentit peu après, s'allonger près d'elle:

— Laurie, je sais que tout ça n'est pas facile à vivre pour toi et surtout difficile à gérer et je sais aussi que, malgré tout, tu es prête à continuer et tu ne peux pas savoir à quel point je t'en suis reconnaissant et combien j'en suis soulagé. Je veux seulement te rassurer. Si, dans nos vies antérieures, je t'ai blessée et fait vivre des enfers de douleurs, il ne pourra plus jamais en être ainsi dans notre vie future, si toutefois tu veux encore de moi, une fois que tu sauras tout.

— Je suis prête, Vincent. Je n'ai qu'une hâte, tu sais, c'est celle de te sentir contre moi et te voir enfin en vrai, aussi doux et aussi tendre que tu l'es en ce moment.

— J'espère que tu pourras le faire, Laurie, je l'espère de tout mon être. Viens, dit-il en l'attirant contre lui.

Une fois de plus, Vincent replongea Laurie dans un autre monde.

— Nous sommes en 1897, en Californie, au moment où nos vies se croisent à nouveau. Tu as 21 ans, j'en ai 28. Cette fois, au moins, tu as eu la chance de grandir dans une famille unie. Tu as deux sœurs plus jeunes que toi et un grand frère. Tes parents, bien qu'aimants, vous élèvent avec une rigueur extrême. Il n'y a aucune place à la fantaisie dans ta famille. Comme tu ne connais rien d'autre, tu n'en souffres pas, du moins pas jusqu'à ce que tu me rencontres. Tu reçois une éducation rigoureuse et sévère où prime la morale et la bienséance. Tu es une enfant et une jeune fille discrète, solitaire, droite, romantique et magnifique. Tes parents sont tous les deux de grands amateurs de musique. Tous leurs enfants sont donc contraints à apprendre à jouer d'un instrument. Ils t'imposent le piano, sans parvenir à comprendre que cet instrument est pour toi synonyme de torture. Toi-même, tu n'arrives pas à expliquer en quoi tu ne peux pas approcher cet instrument. D'autant plus que tu adores l'entendre. Mais, dès que tes doigts se posent sur les touches, il te

semble qu'ils se raidissent et refusent de t'obéir. Malgré tes larmes et tes supplications, tes parents ne veulent rien écouter et te forcent à poursuivre tes cours, pensant qu'un jour tu finiras par apprendre.

"Un jour que ton professeur de musique arrive en retard, il te surprend, en entrant, à fredonner une chanson. Quand tu le vois, tu t'arrêtes aussitôt, mais il te demande de continuer. Il t'écoute chanter un long moment, te demande de faire des gammes avec ta voix, montant le plus que tu peux et descendant pareillement. Il te dit alors que, si tu n'as guère de talent pour le piano, tu en as un incontestable pour le chant, que tu as une voix magnifique et que tu dois l'exploiter en la travaillant. À ton grand soulagement, il parvient à convaincre tes parents de te laisser abandonner les cours de musique pour prendre des cours de chant et développer ce talent. Il te réfère à l'une de ses amies et, durant de longues années, tu vas pouvoir te révéler avec cette passion qui t'habite toute entière. Car, comme le piano pour Émilie ou la peinture pour Adeline, le chant est, pour toi, une source de bonheur immense, qui te permet de partir très loin dans l'extase. Il te donne la seule joie véritable que tu éprouves dans ta vie et tu t'y adonnes avec la plus grande passion, la plus vive ardeur et

le plus grand plaisir. Alors que tu donnes un récital dans une famille riche, amie de tes parents, un metteur en scène te remarque et t'approche, à la fin de la soirée, avec une proposition qui va changer ta vie."

"Il est en train de monter une pièce de théâtre dramatique et, si tous ses acteurs ont été choisis à sa pleine satisfaction, il lui manque, pour une des scènes clés de la pièce, une soprano de talent. Il l'a trouvée en toi et il te demande donc de faire partie de la troupe, pour cette pièce qui sera jouée à travers tous les États-Unis, pour une période d'un an et peut-être deux. Comme tu es indécise et effrayée à l'idée de quitter ta famille et tout ce que tu connais pour partir ainsi à l'aventure, il te propose d'y réfléchir pendant deux semaines, de venir au théâtre pour rencontrer les acteurs et te rendre compte qu'il n'y a aucun danger pour toi. Il te promet qu'il assurera ta sécurité, que cette tournée pourra te rapporter un bon revenu et surtout qu'il te permettra de te faire connaître et, éventuellement, de trouver ainsi d'autres propositions ou contrats intéressants."

"Tu y penses à chaque instant, indécise, oscillant entre le désir de te lancer et la peur de l'inconnu. À ta grande surprise, tes parents t'encouragent à accepter. C'est

ainsi qu'un beau jour, tu arrives au théâtre pour faire part de ta décision à John Blackburn, le metteur en scène."

CHAPITRE 6

KATE ET CHRISTIAN

Avec toujours ce même effet saisissant que cela lui procurait à chaque fois, Laurie se trouva projetée à l'intérieur de l'entrée d'un grand théâtre. Elle vit une jeune femme marcher, hésitante, cherchant le bureau où Blackburn lui avait dit de se rendre. Elle était très grande, élancée, vêtue, chapeautée et gantée avec élégance. Elle avait de longs cheveux ondulés, bruns foncés, ramenés en un chignon sur sa nuque, la peau fine et claire, les lèvres renflées comme celles d'Émilie et d'Adeline, qui s'ouvraient sur le même sourire magnifique. Comme elles, elle avait de grands yeux et, si les siens étaient de couleur noisette pailletée d'or, ils avaient le même regard doux et rêveur. Elle vit s'avancer rapidement vers elle un homme de petite taille, énergique, grassouillet, au crâne dégarni et tenant un gros cigare entre ses doigts boudinés. Elle ôta ses gants et serra la main qu'il lui tendait. Il lui adressa un large sourire, ses yeux pétillants d'affection et l'accueillit gentiment:

— Bonjour chère Kate ! Comme je suis heureux de vous voir ici ! J'ai espéré ce moment à chaque instant. J'ose croire que, si vous êtes ici, c'est que vous avez pris ma demande en considération ? Avez-vous bien reçu la partition du chant ?

— Bonjour, Mr Blackburn. Oui, je l'ai reçue et j'ai eu le temps de m'y exercer. Je crois bien être prête pour cette audition.

— Parfait ! J'en suis ravi ! Mon assistante va vous emmener à la salle de spectacle. Christian devrait arriver sous peu. J'ai deux ou trois choses à régler et je vous y rejoins aussitôt que j'ai fini. Vous pourrez vous pratiquer en m'attendant.

Une petite femme, marchant aussi vite que son patron, s'approcha de Kate et, avec un sourire, l'invita à la suivre dans un couloir au bout duquel, elle ouvrit une large porte de bois. Kate arriva alors sur une grande scène, faisant face à de nombreux sièges de velours. D'immenses rideaux chatoyants de couleur rouge pendaient de chaque côté de la scène et, dans un coin de celle-ci, elle vit un grand piano à queue, noir. Kate était impressionnée et sentait son cœur battre plus vite. Si elle avait déjà assisté

de nombreuses fois à des pièces de théâtre, elle ne s'était encore jamais retrouvée sur une scène, devant un si grand nombre de fauteuils. Elle entendit quelques notes provenant du piano, puis un bout de symphonie. Elle s'avança vers l'avant de la scène et marqua un temps d'arrêt en voyant l'homme assis devant l'instrument. Il avait la tête penchée vers le clavier, ses longs cheveux noirs retombant sur son visage. Il portait une chemise ouverte jusqu'à la poitrine, dévoilant son torse, les manches repliées jusqu'au coude.

"Ce doit être un technicien de la troupe, peut-être l'accordeur de piano", se dit Kate devant sa tenue négligée.

Comme s'il s'était enfin rendu compte de sa présence, l'homme releva sa tête et Kate reçut avec un choc l'intensité de son regard noir et profond. Il la dévisagea un moment et eut un sourire narquois devant ses joues rougissantes. Il leva ses sourcils en un signe éloquent d'admiration et son sourire s'élargit. Il dit d'un ton moqueur:

— Je ne savais pas que c'était le soir de la première. J'ai bien peur d'avoir égaré mon costume.

Kate sentit ses joues s'embraser, le regarda avec le plus grand mépris et détourna sa tête en levant son menton.

L'homme éclata de rire et rajouta :

— Allons, ma jolie, je plaisantais.

Kate se tourna vers lui, fâchée, les yeux étincelants :

— Je vous interdis de vous adresser à moi de cette façon, monsieur !

L'homme rit de plus belle, ce qui la mit hors d'elle.

— Jolie et fougueuse, en plus ! La tournée promet d'être une vraie partie de plaisir !

— Croyez-bien que, si j'accepte ce contrat, je me tiendrai le plus loin possible de vous, monsieur !

De nouveau, le rire de l'homme résonna dans la salle.

— À vrai dire, ce sera difficile pour vous, car voyez-vous, j'en suis l'acteur principal.

Interloquée, Kate ouvrit de grands yeux catastrophés. Elle murmura :

— Ne me dites pas que c'est vous qui...

L'homme se leva, s'approcha d'elle et Kate s'aperçut, avec consternation, qu'il était pieds-nus. Son sourire était gentiment moqueur. Il inclina son buste en avant:

— Oui, c'est moi qui... Mon nom est Christian. À votre service, madame. Puis-je connaître le vôtre ?

Devant son regard pénétrant, exempt de moquerie, Kate sentit de nouveau le rouge monter à ses joues et un trouble soudain envahir son corps. Elle inclina sa tête poliment en murmurant:

— Kate.

L'homme lui tendit la main, qu'elle prit après une hésitation et elle retint son souffle en sentant ses lèvres chaudes se poser sur ses doigts. Elle retira sa main aussitôt et l'homme, avec un sourire, demanda gentiment:

— On s'y met, Kate ?

Elle hocha la tête sans répondre et il retourna au piano. Il entama les premières notes de la mélodie. Le chant débutait peu après et Kate respira profondément pour se concentrer. Elle ferma les yeux et lorsqu'elle

commença à chanter, Christian leva les yeux de son clavier tant sa voix était pure, cristalline et envoûtante. Tout en jouant, il ne pouvait détacher les yeux de son visage inondé de lumière, de sa longue silhouette fine. Elle se tenait droite, les bras immobiles le long de son corps, ses deux mains sagement jointes devant elle. Elle lui évoqua alors une de ces images pieuses où le sujet exprime une telle adoration qu'il semble entouré d'une aura de lumière. Tout à sa contemplation, il manqua quelques notes, faussant le tempo. Kate s'arrêta aussitôt, tourna vers lui des yeux furibonds et se troubla soudain en apercevant son regard sombre fixé sur elle. Elle détourna les yeux aussitôt.

— Je suis désolé, Kate. Reprenons, voulez-vous ?

Il ne put réprimer un sourire lorsqu'elle lui adressa de nouveau un regard fâché, les sourcils froncés, avant de se détourner et de se recentrer. Cette fois, Christian joua plus longtemps sans faute, envoûté par cette voix qui le bouleversait au plus profond de son être. Blackburn entra sans bruit, les écoutant avec un sourire ravi. Mais, quand Christian leva de nouveau les yeux vers elle, il manqua de nouveau quelques notes et, de nouveau, faussa le tempo.

Kate se tourna vers lui et dit avec véhémence:

— Le faites-vous exprès à la fin ? !

— Non, je suis désolé, Kate. Vous avez une telle voix et vous êtes si magnifique que je ne parviens plus à jouer lorsque je vous regarde et que je vous écoute.

— Alors, contentez-vous de jouer sans me regarder, monsieur ! répliqua Kate, outrée de ses manières familières.

Christian n'eut pas le temps de répondre que Blackburn s'avança rapidement vers eux en disant:

— Allons, allons, mes enfants ! Il faudra apprendre à vous entendre tous les deux ! Il reste peu de temps avant la première ! Reprenez !

Il descendit, s'assit dans l'un des fauteuils à l'avant et leur fit signe de commencer. Cette fois, Christian, gardant ses yeux sur le clavier, put jouer la mélodie en entier et Kate fut ravie de pouvoir la chanter sans être interrompue par ce grossier personnage. Blackburn applaudit et s'écria, enthousiaste :

— C'était magnifique ! Kate, je ne puis vous dire à quel point votre voix est émouvante ! Et, avec ce chant, en plus, elle en ressort divinement plus puissante, plus tragiquement bouleversante !

Il se leva, remonta sur scène et prit ses mains avec ferveur.

— Kate, je savais avant d'auditionner que je vous engagerai tant je n'avais pas le moindre doute que sauriez interpréter cette œuvre de façon aussi vibrante. Puis-je espérer que vous acceptez ce contrat ?

Kate resta silencieuse un instant. Si, en arrivant, telle était son intention, savoir qu'elle devrait chanter presque tous les soirs, accompagnée de Christian, pendant près de deux ans, elle n'était plus aussi sûre de le vouloir.

— Je vous en prie, Kate ! supplia Blackburn en souriant gentiment.

Kate jeta un bref regard à Christian et, à son grand désarroi, s'aperçut qu'il avait encore ce regard si intensément troublant posé sur elle. Il inclina sa tête de côté avec un sourire, comme pour se faire pardonner et Kate tourna les yeux vers Blackburn.

— Très bien, monsieur Blackburn, j'accepte.

Celui-ci poussa un cri de joie qui la fit sursauter.

— Merveilleux ! Appelez-moi John ! Vous faites maintenant partie de la grande troupe du Blackburn Theater ! Bienvenue parmi nous, Kate !

Il lui serra la main vigoureusement et leur dit, avant de sortir:

— Vous pouvez recommencer afin d'être prêts pour demain. Demain, c'est la première répétition générale. Tout le monde devra être ici dès 10h00.

Christian se leva, s'approcha de Kate et dit d'une voix douce:

— Je suis très heureux que vous restiez avec nous. Et je vous promets de ne plus faire de bêtises.

Kate lui adressa un sourire et Christian se sentit remué. Il se rendit compte alors que c'était la première fois depuis qu'elle était arrivée qu'elle souriait et il se dit que ce devait être une chose rare chez elle.

— Re commençons, dit-elle pour couper court à cet émoi qu'elle ressentait alors qu'il était si proche d'elle.

Avec un sourire, Christian retourna au piano. Ils recommencèrent trois autres fois et la mélodie fut interprétée de manière parfaite. À la fin de la troisième fois, Christian fit jouer quelques notes amusantes d'une chanson enfantine et il vit avec plaisir Kate sourire, sans le regarder.

— C'était parfait, Kate !

Il s'approcha d'elle de nouveau, l'observant d'un air amusé alors que, visiblement intimidée, elle gardait la tête baissée, n'osant le regarder :

— Vous n'avez jamais fait de théâtre, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— Je vous apprendrai. À avoir l'air moins guindé en interprétant ce chant.

— Guindé ? dit-elle, blessée, en lui jetant un regard chargé de colère et de tristesse.

— Kate, je n'ai pas voulu vous blesser, pardonnez-moi. Mais vous interprétez un chant magnifique, tragique, émouvant, avec une voix comme je n'en ai jamais entendu de plus belle avant, tout en restant immobile. Ne sentez-

vous pas le besoin de bouger vos bras, vos mains, en chantant ?

Kate, qui, effectivement, sentait souvent ce besoin, ce désir, de s'ouvrir plus, sans jamais oser le faire, ni savoir comment, se sentit encore plus triste de se le faire remarquer ainsi et, qui plus est, par lui.

— Non, monsieur, mentit-elle en tournant les talons et se hâtant vers la porte.

*
* *

Le lendemain, Kate fut fascinée par toute l'agitation qui régnait sur la scène. Blackburn lui présenta les acteurs qui la félicitèrent avec chaleur de faire désormais partie de la troupe. L'actrice qui donnait la réplique à Christian et jouait le rôle de sa fiancée dans la pièce, fut tout de suite sympathique à Kate. Petite et vive, elle possédait une douce beauté émouvante qui convenait parfaitement à son rôle. Elle avait un petit visage enfantin, éclairée de grands yeux bleus, d'une jolie bouche souriante, encadré de boucles rousses. Un corps menu et d'apparence fragile qui cachait en réalité une grande énergie. Elle mit Kate à l'aise tout de suite, en se présentant avec un grand sourire:

— Bonjour Kate, mon nom est Mary. J'espère que vous vous trouverez bien parmi nous. Si vous avez besoin de quoique ce soit, n'hésitez pas à m'en faire part, d'accord ?

— Oui, d'accord. Merci beaucoup Mary.

Kate put voir, pour la première fois de sa vie, comment se déroulait une pièce de théâtre, du début à la fin. Comme son chant n'avait lieu qu'à la toute fin de la pièce, elle ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre et regarder le jeu de chacun. Elle écouta les conseils, les remarques, les ordres que Blackburn assénait aux acteurs, quelquefois gentiment, d'autres fois en les grondant, s'emportant même, s'ils ne jouaient pas comme il le leur demandait. Kate se recroquevillait alors dans son fauteuil, espérant qu'il ne lui parlerait jamais de cette façon. Elle sentait quelquefois le regard de Christian sur elle, mais évitait de le regarder. Elle ne le faisait que lorsque c'était lui qui jouait et elle pouvait alors l'observer à loisir et avec le plus grand plaisir. Malgré sa tenue débraillée, ses pieds encore nus, elle était bien obligé de reconnaître qu'il était absolument charmant et terriblement attirant. Grand, souple, avec un corps musclé, il semblait prendre toute la

scène tant il mettait d'ardeur dans son rôle, se déplaçant avec aisance, parlant d'une voix forte et imposante.

À un moment, donnant la réplique à un autre acteur, il s'emmêla dans ses mots et éclata spontanément d'un grand rire de son erreur. Tous les acteurs rirent avec lui et Kate ne put s'en empêcher, elle aussi, tout en se sentant bouleversée de voir combien son visage illuminé à ce moment était beau. Christian lui jeta un regard et lui adressa un grand sourire, heureux de la voir rire, avant de reprendre son sérieux et de reprendre sa réplique. Il redevint aussitôt sérieux et Kate fut impressionnée par cette maîtrise qu'il possédait de passer du rire au tragique avec tant de facilité.

La pièce était une tragédie, très émouvante et Kate comprenait maintenant le sens que le chant lui donnait à la fin. Elle relatait l'histoire d'un homme parti à la guerre et qui en revenait pour épouser celle qu'il aimait depuis toujours et à qui il était fiancé. Ne la trouvant pas, il apprit par son frère qu'elle avait été enlevée par un homme. Il partit à sa recherche, la retrouva enfin, la libéra, la ramena chez elle. Mais elle lui avoua alors qu'elle portait l'enfant de cet homme. Qu'elle ne pourrait donc plus l'épouser malgré tout l'amour qu'elle ressentait pour lui. La pièce se

terminait par le rejet de la fiancée et le chant témoignait de cette détresse de ne pouvoir être avec celui qu'elle aimait.

Kate fut bouleversée lorsque Christian retrouva Mary et la prit dans ses bras. Elle retint son souffle tant l'émotion qui la secouait était violente. Elle s'imaginait qu'il la tenait, elle, de cette façon et sentait son cœur battre à un rythme affolé. Et quand Christian embrassa Mary, elle baissa les yeux tellement ce trouble devenait insupportable.

Complètement prise et fascinée par le jeu des acteurs, elle suivait avec attention et une émotion grandissante le discours de Mary et la détresse évidente de Christian. Elle ne put empêcher ses larmes de couler tant l'histoire était triste et déchirante. Aussi, quand Blackburn appela:

— À toi, Kate.

Elle sursauta sans comprendre ce qu'il lui voulait. Elle rougit en voyant tous les regards tournés vers elle, essuya ses larmes discrètement et monta rapidement sur la scène. Elle croisa le regard attendri de Christian qui lui sourit gentiment, avant de se mettre au piano.

Encore imprégnée de toute cette émotion qui l'avait saisie, Kate interpréta alors le chant d'une façon tellement émouvante que tout le monde en fut bouleversé. Les acteurs ne l'avaient pas encore entendue et en demeurèrent ébahis et complètement remués. Aussi, quand elle eut fini, ils l'applaudirent tous spontanément, avec enthousiasme. Kate se sentit devenir écarlate, n'ayant jamais reçu autant d'attention et les remercia en souriant. Blackburn, ravi, tapa dans ses mains et annonça :

— Maintenant, le salut et le baisser du rideau.

Christian s'approcha sur la gauche de Kate, prit sa main et prit celle de Mary dans l'autre, les autres acteurs se plaçant à la suite de Mary. Kate, à qui le souffle avait manqué à ce contact inattendu, les vit tous s'incliner et fit la même chose, tremblante, sentant la main de Christian lui donner une douce pression.

— C'est parfait ! s'écria Blackburn. Demain, repos pour tout le monde. Après-demain, on reprend avec les costumes. Kate, viens avec moi, je vais t'emmener à la couturière pour qu'elle prenne tes mesures et réajuste ton costume en conséquence.

"*Mon costume ?*" se demanda Kate. Elle n'avait pas imaginé un instant qu'elle aussi devrait se costumer.

Avant qu'elle s'en aille, Christian, qui tenait toujours sa main, la porta à ses lèvres et dit à voix basse:

— C'était splendide, Kate ! Je suis ravi que vous soyez là.

Elle le remercia d'un petit sourire et se hâta vers la sortie à la suite de Blackburn. La couturière l'accueillit avec gentillesse, lui désigna un paravent pour se dévêtir et lui remit une robe. Lorsque Kate l'enfila, elle se sentit blêmir tant la robe lui semblait indécente. Longue et blanche, d'une soie douce et brillante, elle dénudait ses épaules et ses bras, ajustait ses seins et sa taille sur son corset et descendait souplement jusqu'à ses pieds. Comme elle n'osait pas sortir de derrière le paravent, la couturière finit par demander:

— Kate ? Tout va bien ?

— Oui, madame, balbutia Kate. Y a-t-il un châle pour couvrir mes bras, s'il vous plait ?

Kate entendit la couturière partir d'un rire joyeux.

— Oui, bien sûr, venez donc que je vous voie.

Kate avança timidement, se sentant presque nue dans cette robe, affolée à l'idée de se montrer comme ça. La couturière lui lança un regard approbateur et commença à tourner autour d'elle, pinçant le tissu et le maintenant avec des aiguilles. Quand elle eut fini, elle se recula d'un pas, jugeant la tenue d'un œil aguerri, demandant à Kate de tourner lentement sur elle-même. Se faisant, Kate se vit dans le miroir et manqua de s'évanouir. Si la robe lui allait à ravir, elle était bien trop découverte. Jamais, elle n'oserait monter sur scène et s'offrir ainsi à la vue de tout le monde ! Elle décida sur le champ de demander à Blackburn de faire une exception pour elle, vu son peu de rôle dans la pièce, et de lui choisir quelque chose de plus habillé. Comme si elle avait deviné ses pensées, la couturière, avec un sourire, plaça un long châle de soie sur ses épaules, le faisant repasser sous ses bras et venir retomber dans son dos.

— C'est parfait ! s'écria-t-elle, ravie. La coiffure, maintenant ! Asseyez-vous ici.

Kate s'exécuta. La couturière dénoua son chignon, laissant ses longs cheveux onduler dans son dos et plaça

habilement un diadème argenté sur sa tête, ajustant ses mèches pour les faire retomber de part et d'autre de son visage.

— C'est parfait ! répéta-t-elle. Vous êtes très belle, Kate ! Et grande comme vous l'êtes, cette robe vous va parfaitement. Bien. Je vais vous aider à la retirer et vous pourrez vous rhabiller.

À cette idée, Kate se sentit devenir écarlate.

— Je vous remercie, madame, mais je peux le faire moi-même.

— Soit, mais prenez garde de ne pas déplacer les épingles. Vous savez, Kate, il ne faut pas être aussi pudique si vous voulez continuer dans ce métier. Le théâtre est un monde à part et il n'y a aucune indécence à être ainsi vêtue.

En se levant pour retourner derrière le paravent, Kate demeurât muette de surprise de se voir dans le miroir avec sa nouvelle coiffure, elle qui veillait à toujours bien nouer ses cheveux en chignon, ne les dénouant qu'au moment de se mettre au lit. Elle se consola en se disant, qu'au moins, ses cheveux longs cacheraient son dos et ses épaules.

Le surlendemain, elle arriva plus tôt pour récupérer sa robe et s'en vêtir. La couturière, pleinement satisfaite, la coiffa avec soin, jaugea une dernière fois son allure d'un air heureux et lui souhaita bon courage, souriant de voir que Kate avait revêtu une longue cape pour se cacher jusqu'à son entrée en scène.

Dans la salle, l'activité s'intensifiait au fur et à mesure de l'arrivée des acteurs, tous costumés. Elle aperçut Mary, vêtue et coiffée exactement comme elle, qui déambulait entre les uns et les autres, sans aucune gêne apparente. Quand Christian entra, Kate resta bouche bée, tant il avait de l'allure et de la prestance dans son costume. Vêtu d'une chemise de soie blanche, recouvert d'une longue cape, au col remonté, qu'il faisait bouger doucement avec grâce, de pantalons noirs étroits, chaussés de longues bottes de cuir noir et coiffé d'un chapeau, noir également, orné d'une plume, il avait tout d'un gentilhomme du siècle passé. Un fourreau noir, ballotant à ses hanches, laissait paraître le manche d'une épée argentée. Lorsqu'il la vit, cachée dans un coin, il lui adressa un sourire gentiment moqueur et, ôtant son chapeau, le fit rouler devant lui, en s'inclinant dans une révérence. Kate ne put retenir un sourire amusé

et, en croisant son regard, fit une révérence également pour le saluer. Il s'approcha d'elle.

— C'est votre costume ? demanda-t-il d'un air narquois, en désignant la cape.

— Oui, rétorqua Kate avec un aplomb qu'elle était loin de ressentir.

Christian se mit à rire et lui adressa un regard entendu en levant les sourcils, auquel elle répondit par un regard courroucé.

Blackburn arriva et, tapant des mains, ordonna le silence.

— Bien. Tout le monde est prêt ?

Il fit des yeux le tour de chacun, s'arrêta sur Kate et demanda gentiment:

— Tu n'as pas pu avoir ton costume à temps, Kate ?

Celle-ci, écarlate, balbutia:

— Oui, monsieur, mais j'ai froid et j'aimerais garder ma cape, si ça ne vous dérange pas.

Elle lança un regard noir à Christian en entendant son rire étouffé, à côté d'elle.

La représentation commença. Kate, assise encore une fois, fut éblouie par la prestation des acteurs. Les costumes donnaient une réalité encore plus vivante aux actes qui se déroulaient devant ses yeux. Une nouvelle fois, quand Christian saisit Mary dans ses bras et l'embrassa avec passion, elle se sentit liquéfiée par le trouble brûlant qui la prenait entièrement. Cette fois, elle avait anticipé le moment où se serait son tour et s'apprêtait à se lever quand, Blackburn en posant une main sur son bras, chuchota :

— Sans ta cape.

Kate, en rougissant, l'enleva aussitôt et se rendit sur la scène au moment où Christian se dirigeait vers le piano. Quand il s'y assit et qu'il la vit, il fut, un instant, incapable de faire le moindre mouvement. Attendant que commence la mélodie, Kate lui jeta un regard et détourna ses yeux devant son regard profond fixé sur elle. Christian se ressaisit et commença à jouer. Quand sa voix s'éleva dans le théâtre, subjuguant une nouvelle fois son auditoire, il se força à garder les yeux sur le clavier, sachant qu'il ne

pourrait plus jouer s'il la regardait encore tant elle était désirable ainsi vêtue. Quand elle eut fini de chanter, Kate baissa la tête, les larmes aux yeux. Ce chant était, après le jeu émouvant des acteurs, si poignant qu'elle eut du mal à se ressaisir. La main de Christian prenant la sienne en même temps que celle de Mary, lui permit de se reprendre et de saluer la foule invisible, s'inclinant en même temps que les acteurs.

— Bravo ! s'écria Blackburn, ravi. Bravo ! Voilà du grand théâtre ! Vous avez tous été parfaits ! Je veux vous voir comme ça, exactement comme ça, à la première !

*
* *

Le soir de la première représentation arriva rapidement, trop rapidement au goût de Kate qui tremblait de frayeur et d'anxiété. Tous les acteurs étaient arrivés très tôt et se tenaient dans les coulisses, bavardant entre eux, sans souci, même s'ils étaient plus nerveux qu'à l'habitude, comme ils l'étaient à chaque première représentation. Kate s'était faufilée sur la scène. Les grands rideaux rouges étaient tirés et elle se plaça à l'extrémité de l'un des deux, à l'arrière du piano. Elle le repoussa discrètement et put voir la foule arriver et prendre place, dans un brouhaha grandissant de conversations feutrées et de rires légers.

Impressionnée par le nombre de personnes, elle sentait tout son corps trembler, en proie à une panique soudaine. Elle n'aurait jamais dû accepter ce contrat et venir ici. Jamais elle ne pourrait chanter et se montrer à tant de monde réuni. Elle laissa retomber le rideau, pivota pour prendre la fuite mais se heurta à Christian qui était tout près d'elle. Quand il vit son désarroi, il prit sa main en chuchotant:

— Venez.

Il l'entraîna hors de la scène, dans une pièce à l'abri du bruit et dit d'une voix douce:

— Nous connaissons tous ça, Kate. Ne vous en faites pas, ça va passer et quand ce sera votre tour, cette anxiété disparaîtra à partir du moment où vous commencerez à chanter.

— Vous aussi, vous avez peur ? chuchota Kate, à voix basse comme si elle craignait d'être entendue.

— Oui, Kate, moi aussi. Et je peux vous assurer qu'à partir du moment où vous chanterez, vous n'aurez plus peur. Je vous le promets.

— Je pourrais chanter en me cachant près des rideaux, suggéra Kate, d'une voix pleine d'espoir.

Christian eut un rire attendri et glissa doucement un doigt sur sa joue.

— Non, il n'en est pas question. Regardez-moi si vous avez peur, mais je vous assure que cette anxiété ne durera pas.

Kate, infiniment troublée par son geste tendre, le fut encore plus lorsqu'il dénoua sa cape et l'en dévêtit avec douceur. Elle retint son souffle en sentant ses mains effleurer ses épaules lorsqu'il retira le lourd vêtement.

— Voilà qui est mieux. Ainsi, vous êtes prête à jouer votre rôle, dit-il gentiment. Vous êtes magnifique, Kate ! ajouta-t-il d'une voix plus grave.

Il embrassa sa main avec douceur et dit :

— Allons, il est temps que le spectacle commence !

Un peu plus rassurée, Kate le suivit jusqu'à la scène où les acteurs avaient tous pris place. Il l'accompagna jusqu'au bout du lourd rideau derrière le piano qui la

camouflerait jusqu'à son entrée en scène. Alors qu'il allait prendre place, elle murmura :

— Merci, Christian.

Il la regarda avec tendresse et lui adressa un sourire avant de s'éloigner.

Le silence se fit dans la salle et les rideaux se soulevèrent lentement. Si les répétitions avaient été émouvantes pour Kate, elles ne le furent jamais autant que la représentation de ce soir-là. Tout comme l'auditoire, subjugué, haletant, ému et fasciné, Kate depuis sa cachette suivait le spectacle avec une attention et une émotion si poignante qu'elle entra sur scène et chanta comme elle ne l'avait jamais fait. Christian, les yeux sur son clavier, sentit des larmes lui monter aux yeux tant son interprétation était puissante et empreinte de la plus grande tristesse.

Lorsque les dernières notes s'égrenèrent et que, Kate, en larmes, baissa la tête, un tonnerre d'applaudissements retentit dans la salle, résonnant longtemps et bruyamment. Ce soir-là, elle prit la main de Christian avec ferveur et la serra fort tandis qu'ils saluaient un public comblé et ému aux larmes. Les lourds rideaux retombèrent et les

applaudissements continuaient, assortis d'exclamations ravies et de bravos tonitruants.

Christian, avec un sourire, essuya les larmes de Kate d'un geste tendre de sa main.

— Venez, dit-il, en l'entraînant et en suivant les autres acteurs vers les coulisses.

Ils furent rappelés pour encore deux autres saluts par le public enthousiaste, applaudissant à tout rompre.

Blackburn, au comble du bonheur, les attendait dans les coulisses et les félicita, tous et chacun longuement, avant de les entraîner dans un petit salon où il leur servit à boire pour fêter ce premier succès, lequel serait suivi de nombreux autres au cours de leur long voyage qui commencerait le surlendemain. Kate, qui n'avait jamais bu d'alcool, grimaça en plongeant ses lèvres dans le liquide ambré. Voyant que tout le monde vidait son verre rapidement, elle essaya d'en boire à nouveau et grimaça encore plus, ne sachant quoi faire de ce verre entre ses mains. Christian, qui ne la quittait pas des yeux, ne put réfréner un petit rire. Sachant qu'il se moquait d'elle, Kate fit un effort supplémentaire et parvint à avaler une nouvelle gorgée sans grimacer. Finalement, elle réussit à

vider son verre qui fut rempli de nouveau sans qu'elle sache comment. Elle écoutait les conversations bruyantes autour d'elle et se sentait partir dans un état étrange qui lui était inconnu. Elle s'éloigna, trouva une place dans un fauteuil à l'écart et s'y affala, en proie à un drôle de vertige. Elle trempa une nouvelle fois ses lèvres dans le verre et le sentit se soulever tout seul. En basculant sa tête contre le dossier et en levant les yeux, elle vit Christian en arrière d'elle qui lui retira le verre des mains pour le poser sur la table. Il se pencha vers elle et chuchota à son oreille :

— C'est assez pour une première fois. Venez, je vous raccompagne chez vous.

— Et comment savez-vous que c'est la première fois, monsieur ? parvint à dire Kate, d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas.

— Parce que je le sais.

Il contourna le fauteuil, se plaça devant elle et lui tendit la main. La tête toujours appuyée contre le dossier, elle le regarda et se sentit saisie d'une irrépressible envie de rire en le voyant avec son costume et son air moqueur.

— Ravi de vous faire rire, Kate, mais il est temps pour vous d'aller dormir. Venez, ordonna-t-il en prenant ses mains pour la mettre debout.

Elle y parvint mais se sentit prise d'un vertige. Il la retint avec son bras et elle se retrouva collée contre lui. Elle tenta de se dégager, mais il maintint la pression de son bras et la guida vers la porte du salon. Il prit sa cape sur une chaise et l'en enveloppa. Kate fut émue de voir qu'il avait pensé à la lui apporter.

— Merci, monsieur, c'est gentil, bafouilla-t-elle d'une voix pâteuse.

Il l'entraîna vers la sortie du théâtre et l'air frais lui fit le plus grand bien, la dégrisant instantanément. Elle réussit à reprendre ses esprits et, affolée à l'idée que son père la voit dans cet état, elle tenta tant bien que mal de marcher et de parler normalement. À son grand soulagement, la sensation étrange due à l'alcool se dissipa et elle se promit de faire attention à l'avenir, sachant maintenant quel effet il produisait sur elle.

— Vos parents n'étaient pas à la représentation ?

— Fort heureusement, non ! Ils avaient, ce soir, une réception à laquelle ils étaient conviés depuis longtemps.

— Pourquoi fort heureusement ? N'auriez-vous pas aimé qu'ils vous voient sur scène ?

— Certainement pas comment j'étais vêtue ! Je crois que mon père m'aurait aussitôt ramenée à la maison en me tirant par l'oreille.

Christian éclata de rire avant de dire :

— Cette robe est loin d'être indécente, vous savez ? Et elle vous va à ravir ! Vous sentez-vous prête pour ce long voyage ?

— Mes malles sont prêtes, oui, mais moi, j'avoue que je suis un peu anxieuse. Je ne suis jamais montée dans un train.

— Je vous assure que vous allez beaucoup vous y plaire. On dort rarement aussi bien dans un train, bercé comme on l'est, que dans son propre lit. Et cela permet de voir des paysages inattendus et magnifiques.

— Tant mieux, alors. Je veux bien vous croire. À ce propos, vous aviez raison pour l'anxiété qui a disparu une

fois sur scène. Mais, comment vous, qui avez une si longue expérience et tant de facilité à jouer, vous pouvez encore avoir peur avant de commencer ?

— C'est le cas de la plupart des artistes de scène, voyez-vous. Pour certains, cette anxiété disparaît après quelques années, certains encore ont la chance de ne jamais la connaître mais pour d'autres, et j'en fais partie, elle me saisit toujours un peu. Ceci dit, j'apprends à la gérer et la contrôler.

— Comment faites-vous ? Voudriez-vous me l'apprendre ?

— Avec plaisir, Kate et je veux vous apprendre aussi à vous sentir plus à l'aise sur scène.

— Pour être moins guindée ?

— Exactement. Et je vous assure que je vous dis ça sans aucune moquerie. L'art de la scène n'est pas inné pour tout le monde, mais tout le monde peut apprendre à mieux bouger et à être plus à l'aise.

Ils marchèrent encore en silence, pendant quelques minutes, et Christian ajouta :

— Vous voilà arrivée chez vous.

Kate sursauta, surprise:

— Comment le savez-vous ?

— Parce que je le sais, se contenta-t-il de répondre avec un petit sourire mystérieux. Je vous souhaite une très belle nuit, Kate. Vous avez été éblouissante, ce soir. Nous nous reverrons à la gare, après-demain.

Il prit sa main, y déposa un baiser plein de douceur et fit une révérence avec son chapeau. Kate sourit devant ce geste et pâlit d'un coup:

— Oh, mon Dieu !

— Qu'y a-t-il ?

— Mon costume ! J'ai oublié de me changer au théâtre et mes vêtements sont restés là-bas !

Elle avait l'air visiblement effrayée de se montrer devant ses parents avec ce costume et Christian comprit alors qu'ils devaient être sévères et intransigeants et que sa vie avec eux manquait certainement de liberté. Il prit sa main et l'entraîna en faisant demi-tour.

— Venez, nous y retournons. Mais nous irons plus vite ainsi. En disant ces derniers mots, il héla un fiacre.

Elle put se changer et se sentit soulagée de rentrer chez elle, habillée plus convenablement. Avant de sortir du fiacre, elle se tourna vers Christian, reconnaissante:

— Merci beaucoup, Christian.

— C'est un honneur de vous faire plaisir, Kate. À bientôt, pour le début d'une belle aventure.

*
* *

Le surlendemain, Kate arriva à la gare en compagnie de son grand-frère. Il régnait sur le quai un grand brouhaha, à travers les interpellations, les éclats de rires, les bousculades et les embrassades. Plusieurs familles étaient venues saluer les acteurs qui partiraient pour un long périple.

Blackburn s'approcha de son petit pas rapide, plus énervé que jamais, et indiqua à Kate le wagon où elle logerait. Celui-ci était divisé en compartiments et elle fut rassurée de voir qu'elle aurait une couchette seule. Malgré l'exiguïté des lieux, elle trouva son nouveau logement charmant et réussit à y caser ses deux malles, ses boîtes à

chapeaux et son nécessaire de toilette. Le compartiment voisin du sien était prévu pour Mary, et les deux autres pour la couturière et l'assistante de Blackburn. Elles étaient les seules femmes du convoi. Près de la locomotive, un compartiment était réservé pour le cuisinier et son assistant, logés près de la cuisine et tout de suite après, se trouvait le wagon aménagé en salle à manger. Les autres acteurs étaient logés dans les wagons suivants, chacun avec un compartiment isolé, un wagon était prévu pour entreposer les costumes et le piano et Blackburn occupait le dernier wagon.

Le départ imminent provoquait une excitation et une agitation bruyantes. Kate entraîna son frère sur le quai. Christian arriva à ce moment et eut un temps d'arrêt en la voyant au bras d'un homme. Kate lui fit un signe et il parut soulagé d'apprendre qu'il était son frère. Ils devisèrent un moment et le sifflet strident annonça le proche départ. Kate serra son frère contre elle. Il lui fit promettre d'écrire souvent et de tout leur raconter. Il lui répéta encore une fois combien il était heureux pour elle et se promit qu'un jour, il la suivrait. Avec un dernier baiser, il repartit et Kate, en regardant sa silhouette s'éloigner, sentit ses yeux

s'emplir de larmes. Elle les essuya rapidement quand Christian demanda d'une voix douce :

— Êtes-vous bien installée, Kate ?

— Oui, merci Christian et vous ?

— Je n'ai pas encore trouvé ma loge. Venez, allons-y.

En montant dans le train, Kate se rendit compte que personne n'avait semblé accompagner Christian pour lui faire ses adieux. Christian trouva son compartiment. Ses affaires avaient été apportées par Jacques, l'acteur qui jouait le rôle de l'homme qui avait enlevé Mary.

— Si vous avez besoin de quoique ce soit, vous me trouverez ici.

Elle ne put retenir un petit cri lorsqu'elle se sentit partir en avant alors que le train se mettait en route. Christian la retint en riant et elle retrouva son équilibre. Son compartiment à elle était plus loin en avant et elle ne pouvait plus sortir du train pour retourner dans le bon wagon. Cette idée l'effraya et Christian dit avec un sourire moqueur :

— Vous allez devoir rester avec moi jusqu'au prochain arrêt, c'est-à-dire dans un jour et demi, si j'ai bien calculé.

Il éclata de rire devant les yeux écarquillés et l'air soudain paniqué de Kate.

— Mais, non, je plaisante, Kate. Venez, je vais vous montrer comment faire.

Il la devança le long de l'étroit couloir. En arrivant au bout du wagon, il ouvrit la porte, posa son pied sur la passerelle et tendit sa main à Kate, tout en ouvrant l'autre porte de son autre main. Le train ne roulait pas vite mais Kate ne se sentit rassurée que lorsqu'elle fut à l'intérieur de l'autre wagon. Ils progressèrent ainsi jusqu'au compartiment de Kate qu'elle retrouva avec soulagement.

— La salle à manger est dans le wagon suivant. John va nous y convoquer d'ici une heure. C'est là que nous prenons tous nos repas, mais nous pouvons aussi les prendre dans nos compartiments, il n'y a aucune formalité, ni obligation.

— En avez-vous fait souvent des voyages comme cela ?

— Oui. Assez souvent. Mais aucun qui ne me promette d'être aussi agréable que celui-ci.

L'intensité de son regard en disant ces mots, fit baisser les yeux de Kate et rosir ses joues.

— À plus tard, Kate, ajouta-t-il en s'éloignant.

Blackburn les convoqua tous, leur remit à chacun une feuille détaillant l'itinéraire qu'ils suivraient et le nom des villes où ils s'arrêteraient pour faire leurs représentations. Surprise, Kate se rendit compte qu'ils joueraient deux fois la pièce, dans certaines villes plus importantes, avec seulement une heure d'intervalle entre chaque représentation. Si la distance d'un arrêt à l'autre était quelque fois assez courte, elle était, à d'autres moments, beaucoup plus longue. Ils voyageraient, quelquefois, de une à trois journées, avant de s'arrêter. L'itinéraire était accompagné d'une carte et Kate mesura, avec consternation, la distance entière qu'ils allaient ainsi parcourir. Christian l'observait, amusé de son air étonné et rêveur, alors qu'elle suivait du doigt le chemin à venir.

Une fois que Blackburn eut fini son discours, répondant à leurs questions, ils se restaurèrent tous dans la joie de cette aventure qui débutait. Puis, chacun retourna à

son compartiment et ses occupations. Plusieurs se réunissaient pour discuter, jouer aux cartes. Ils avaient tous déjà l'expérience de ce genre de voyage et se remémoraient les bons moments passés en riant entre eux. Kate se leva pour regagner son compartiment et Christian, en la suivant vers le sien, lui demanda :

— Aimeriez-vous que je vous montre comment être plus à l'aise sur scène ?

— Tout de suite ? demanda Kate, surprise.

— Quand vous voudrez. Nous serons en route toute la journée et toute la soirée. Nous ne nous arrêterons que demain après-midi pour la première représentation demain soir.

— Très bien, mais accordez-moi une heure. Je voudrais défaire mes malles et accrocher certains vêtements qui, sinon, ne seraient plus présentables.

Christian se retint de rire en disant :

— Vous êtes adorable, Kate ! Vous savez, ici dans le train, vous n'êtes pas obligée de vous habiller comme si vous alliez à l'église.

Kate se froissa de sa remarque, lui jeta un regard fâché et entra dans son compartiment. Elle fut encore plus fâchée lorsqu'elle l'entendit rire en s'éloignant. Il est vrai qu'avec ses tenues soignées et très sages, elle détonnait parmi tous les autres, qui étaient habillés de façon beaucoup plus décontractée. Encore fâchée mais surtout blessée de sa remarque, elle déplia ses robes avec soin et les suspendit dans le petit cagibi prévu à cet effet. En en faisant l'inventaire, elle se rendit compte, qu'à part deux ou trois robes plus légères, elle avait effectivement des tenues trop habillées pour se fondre parmi eux. En haussant les épaules, elle sortit ensuite tous ses livres et les rangea soigneusement dans un coin de la petite table. Enfin, elle sortit tous ses cahiers, la grosse boîte contenant ses encriers et plumes. Car, avec le chant, une autre de ses grandes passions, était d'écrire des poèmes. Ses cahiers en étaient remplis. Une fois qu'elle eut terminé, elle vérifia sa tenue dans le miroir, retira sa petite veste mais la remit aussitôt car il lui semblait que la chemise était bien trop ajustée pour la porter seule. Elle recoiffa son chignon et partit rejoindre Christian. La traversée entre les wagons lui causa une légère crainte, mais elle en prit vite le dessus. Christian, debout dans le couloir, le regard perdu à travers

le paysage qui défilait, semblait l'attendre et lui adressa un sourire en la voyant.

Il l'entraîna dans le wagon où se trouvait le piano. Comme ce wagon était exempt de meubles, hormis un canapé dans un coin, il laissait la place pour des répétitions éventuelles. Les costumes étaient suspendus à une extrémité et le piano était placé à une autre.

— Voici ce que je vous propose. Nous commençons par le chant et je vous accompagne au piano. Ensuite, vous chanterez sans la musique et je vous guiderai dans vos mouvements. Êtes-vous d'accord ?

Kate hocha la tête sans répondre.

— Bien. Voulez-vous essayer, vous-même, de faire certains gestes s'ils vous viennent spontanément ?

— Je vais essayer.

Christian se mit au piano et Kate commença à chanter. Elle se tenait comme sur la scène, les bras le long de son corps, ses mains jointes en avant. Au cours du chant, elle les dénoua mais les laissa tomber de part et d'autre de son corps. Christian l'observait à la dérobée et voyait les efforts qu'elle semblait faire pour se détendre.

Seul son visage était complètement détendu. Elle chantait toujours avec les yeux fermés et semblait en extase à chaque fois. Et à chaque fois, il s'en sentait bouleversé. Il acheva la mélodie, se plaça face à elle et prit ses mains dans les siennes, les laissant reposer sans les serrer pour sentir les mouvements spontanés qu'elle retenait. Il lui demanda de recommencer. D'abord gênée de chanter si près de lui, elle se laissa de nouveau emporter et Christian put sentir des impulsions dans ses doigts à certains moments. À la fin du chant, dans le moment le plus émouvant, elle tourna les mains dans les siennes, les paumes offertes et Christian, avec douceur, les fit se lever, se reculant légèrement, l'obligeant à tendre et lever les bras en même temps. Elle ouvrit les yeux et les baissa aussitôt en croisant ceux, brûlants, de Christian. Il joignit ses deux paumes l'une contre l'autre, emprisonnant ses deux mains jointes entre les siennes. Les relâchant avec douceur, il se plaça à côté d'elle et lui demanda de répéter les mouvements qu'il faisait avec son bras droit, ouvrant sa main, doigts écartés, la refermant en un poing, la réouvrant, paume vers le ciel, tendant le bras, le ramenant vers sa poitrine, le poing serré.

Kate suivait et refaisait chacun de ses mouvements, mais elle se sentait tendue et raide, mal à l'aise. Christian se plaça en arrière d'elle et, prenant sa main dans la sienne, fit bouger son bras avec souplesse et douceur. Kate essayait de se concentrer et d'oublier sa présence, si proche qu'elle pouvait sentir son souffle dans son cou et qui la mettait dans un état de trouble grandissant. Il prit son autre main et fit faire les mêmes mouvements aux deux bras ensemble. La sentant se détendre un peu plus, il l'encouragea en murmurant :

— C'est bien, Kate, laissez-vous aller.

Elle finit par faire les mouvements avec moins de raideur et Christian, sans arrêter, lui demanda de chanter. Elle eut un temps d'arrêt, raidissant ses bras pour les faire retomber mais Christian maintint sa pression sur ses mains. Elle commença à chanter et bientôt, emportée par le chant, elle détendit ses bras et ses mains dans celles de Christian. Les mouvements lui virent alors naturellement et Christian relâcha sa pression et finit par lâcher ses bras, la laissant bouger toute seule. Avec un sourire, il vit qu'elle suivait maintenant ses propres impulsions et ses gestes, doux et subtils, étaient en parfaite harmonie avec sa voix. Sans bouger d'où il était, il inclina la tête et put la

contempler tout à loisir tandis qu'elle était de nouveau abandonnée, les yeux fermés. Il résistait avec force à l'envie qu'il avait de la prendre dans ses bras, de l'embrasser partout sur son visage, sa nuque fine qui s'offrait à ses yeux. Il inspira sous l'effet de ce désir très fort et Kate s'arrêta aussitôt, laissant retomber ses bras. Si elle avait eu une conscience aigüe de sa présence derrière elle et qu'elle avait fini par l'oublier en chantant, elle était maintenant pleinement envahie par la sensation qui la submergeait de cette présence si proche. Elle aurait voulu se laisser aller contre lui, sentir ses bras autour d'elle. Se ressaisissant, elle avança d'un pas et se tourna vers lui.

— C'était parfait, Kate. Je suis désolé de vous avoir interrompue. Voulez-vous reprendre, exactement comme vous le faisiez et je vous accompagne avec le piano ?

— Oui, répondit Kate soulagée et déçue tout à la fois.

Cette fois, accompagnée par la musique, hésitante au début, mais finissant par se laisser aller, elle put accompagner son chant de mouvements légers de ses bras et de ses mains. Quand elle eut fini, Christian l'applaudit avec enthousiasme, un grand sourire aux lèvres.

— Bravo, Kate ! C'était magnifique ! Vous bougez avec une telle grâce et vous chantez avec tant de douceur qu'on aurait dit un ange. Laissez-vous aller de cette façon sur scène et se sera parfait.

— Merci, murmura Kate en souriant, ravie de ce compliment.

Christian se leva.

— Ça vous dirait d'aller prendre un peu l'air dehors ?

Kate, éberluée, se mit à rire.

— Dehors ? Mais comment ? On saute du train et on remonte en vitesse ?

— Nous pourrions essayer, ce serait amusant ! répondit Christian en riant. Mais je connais une autre solution. Venez.

Il l'emmena jusqu'au tout dernier wagon. Dans celui-ci deux compartiments avaient été réunis en un seul pour Blackburn qui en avait fait sa chambre et son bureau. Le reste du wagon était ouvert et servait de salon-bar. La porte s'ouvrait sur un petit balcon, entouré de barres de métal, qui permettait d'être à l'air libre en regardant les

paysages et la ligne de chemin de fer qui s'étendait à l'infini derrière le train. Kate eut un petit cri de surprise ravie et Christian vit avec plaisir ses yeux briller de joie.

— Vous pouvez venir ici à chaque fois que vous en avez envie. Ce salon, comme la salle à manger, sont ouverts à nous tous.

— J'en suis ravie ! J'aime beaucoup être dehors. J'occupe souvent le jardin de mes parents.

— Pour chanter ?

— Oui. Et aussi pour lire et écr... Elle s'interrompt, pas très sûre de vouloir lui en parler. Et s'il se moquait d'elle encore une fois ?

— Écrire ? Vous écrivez ?

Elle l'observa, hésitant à répondre.

— Oui, j'écris des poèmes.

— Des poèmes, vraiment ? J'adore la poésie ! Me les liriez-vous ?

Kate fut agréablement surprise de le voir sincère et répondit en souriant :

— Avec plaisir, mais si vous vous moquez de moi...

— Kate, je ne me moque pas de vous. Je plaisante quelquefois, mais il n'y a aucune malice dans ce que je dis, aucune méchanceté, je vous assure.

Il l'observait avec douceur et tendresse et Kate, troublée, détourna les yeux, se perdant dans le paysage environnant.

— Très bien, alors. Je vous les ferai lire.

Accotés à la balustrade, ils restèrent un long moment silencieux, unis dans un même bien-être. Kate était heureuse de se rendre compte que, contrairement à ce qu'elle croyait, il semblait aimer lui aussi, contempler, rêver, rester silencieux, sans avoir besoin de parler sans cesse. Même si elle n'avait jamais fréquenté aucun homme, les rares fois où elle avait dû les laisser l'aborder, elle en ressortait souvent étourdie par leurs paroles et leurs compliments qui la mettaient plus mal à l'aise qu'autre chose. Comme ces rares fois se déroulaient toujours à la fin d'un de ses récitals, les endroits étaient souvent bruyants et elle n'avait qu'une hâte, c'était de pouvoir retourner chez elle, dans le silence.

— Kate, me feriez-vous le plaisir, un jour, quand vous voudrez, de me chanter l'un des chants de votre répertoire ?

Le visage de Kate s'illumina à ces mots.

— Avec plaisir !

Et, sans prévenir, les doigts enserrant la barre de métal, elle se redressa, ferma les yeux et entonna un chant qu'elle aimait particulièrement, montant très haut dans les octaves. Un chant plein de douceur, tout comme sa voix si pure et si envoûtante. Christian l'observait avec ravissement et, quand elle eut terminé et qu'elle le regarda, les yeux encore brillants de ce bonheur qu'elle avait en chantant, il fut encore plus bouleversé. Il ne pouvait détacher son regard de ses yeux pailletés d'or et Kate détourna son regard. Arriverait-elle, un jour, à regarder cet homme sans se sentir à ce point remuée de cette si troublante émotion qui la saisissait à chaque fois ? Voyant son trouble aussi grand que le sien, Christian murmura doucement:

— Merci, Kate ! C'était magique ! Vous êtes magique !

Kate sentit ses joues s'embraser et elle osa lui jeter un regard.

— Vous aussi, quand vous êtes sur scène, vous l'êtes. Et au piano, aussi.

Il lui adressa un sourire charmeur et dit d'un ton moqueur, les yeux pétillants, levant ses sourcils:

— Merci, Kate, j'en suis honoré. Mais vous savez, je ne le suis pas seulement dans ces moments-là.

Kate, troublée et rougissante, tourna la tête vers la porte et dit d'une voix enrouée:

— J'ai très peu dormi cette nuit à cause du souci de ce voyage. Je vais aller m'étendre un peu. Voulez-vous m'accompagner ? Je vous...

Elle ne put finir sa phrase que Christian l'interrompit:

— Avec le plus grand plaisir et la plus impatiente des ardeurs, Kate !

Écarlate, elle le regarda, les yeux écarquillés et, devant ses yeux moqueurs, s'écria, outrée:

— Comment osez-vous ? ! ! Je voulais vous proposer de vous laisser mes poèmes, mais vous, vous...

Incapable de finir sa phrase, elle ouvrit la porte et avança d'un pas rapide dans le salon. Christian l'immobilisa en prenant son bras et en la faisant pivoter devant lui. Cette fois, son regard était empreint de tendresse et sa voix douce:

— Kate, pardonnez-moi. Je ne suis qu'un gougeât ! Croyez-moi, je n'ai aucunement l'intention de porter atteinte à votre vertu ou à votre réputation. Disons qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, ou j'en mourrai !

Kate dégagea son bras d'un mouvement brusque et le défia du regard un instant. Elle tourna les talons et dit:

— D'accord pour cette fois. Mais ne vous avisez pas de recommencer !

En se retenant de rire, Christian la suivit.

— Promis, Kate. Je ne recommencerai pas. Pas aujourd'hui, en tous les cas.

Elle marqua un temps d'arrêt et poursuivit sa marche beaucoup plus vite. Arrivée devant son compartiment, elle ouvrit la porte, se dirigea vers ses cahiers, en sortit un et le lui tendit.

— C'est mon préféré. Vous pouvez le lire pendant que je vais m'étendre. Seule ! ajouta-t-elle en fermant sa porte. Elle sourit malgré elle lorsqu'elle l'entendit rire en s'éloignant.

Au moment du souper, Kate se rendit dans la salle à manger, s'assit près de Mary, qu'elle écouta, amusée, alors qu'elle lui racontait des anecdotes de sa précédente tournée. Christian n'était pas là et quelqu'un lança;

— Où est passé Christian ?

— Il est à son piano, répondit un autre.

Le repas s'acheva sans qu'il se montre et Kate, indécise tout d'abord, finit par demander au cuisinier de lui donner une assiette pour Christian. Arrivée devant le wagon où se trouvait le piano, elle entendit clairement des notes, entrecoupées de moments de silence. Elle frappa doucement à la porte et entra, son assiette à la main. Il leva les yeux vers elle et elle distingua dans son regard

cette même passion qui l'animait pour le chant. Il eut un grand sourire heureux en la voyant et elle s'en sentit émue.

— Je vous ai apporté de quoi vous restaurer.

— Kate, c'est tellement beau ! Tellement émouvant !
Tellement beau ! Vraiment !

Il se leva d'un coup et Kate, interdite, l'entendit proclamer l'un de ses poèmes avec tant de vigueur et de passion qu'elle manqua de renverser l'assiette.

*Vincent eut un petit rire en sentant Laurie tressaillir.
Elle s'écria:*

— *Vincent ! Le poème ! Ce poème-là ! Je l'ai...*

— *Je sais, mon amour, je sais. C'est grâce à eux que
je t'ai retrouvée.*

— *Quoi ? ! Mais comment...*

— *Chut, Laurie, je te le dirai plus tard.*

Quand Christian termina, sur un ton d'emphase, Kate le regardait bouche bée. Il rit de la voir ainsi et s'exclama, enthousiaste:

— Kate, c'est tellement beau ! Il faut absolument mettre vos poèmes en musique et que vous les chantiez ! Je les imagine chantés par votre voix et j'en suis... tellement... complètement...

— Affamé, si vous continuez ainsi et votre plat va refroidir, le coupa Kate, ravie de le faire taire, pour une fois.

Il sembla s'apercevoir alors qu'elle tenait une assiette entre ses mains et s'approcha vivement pour la lui prendre. Il semblait ému de ce geste et la remercia avec un grand sourire.

— Merci, Kate. Merci infiniment ! Vous êtes si adorable !

Il déposa l'assiette sur le piano et, tout en mangeant, lui dit d'une voix vibrante:

— Kate, il faut mettre vos poèmes en musique ! Ils ont une telle vigueur ! Une telle sensibilité ! Je les imagine chantés par vous... C'est... Ça va être merveilleux, Kate !

Kate s'était approchée du piano pendant qu'il mangeait, à toute vitesse, impatient de se remettre à sa

composition. Elle sourit de son enthousiasme et lui dit doucement:

— Christian, commencez par manger tranquillement, vous me direz tout ça après. Et puis, on ne parle pas en mangeant. Personne ne vous a donc appris les bonnes manières ?

— Personne n'a réussi en tout cas, répliqua-t-il, les yeux rieurs.

Il engloutit le reste de son assiette rapidement et se remit aussitôt au piano pour finir la composition du premier poème qu'il voulait mettre en musique. Il acheva avec un cri de victoire. Il commença à jouer sa mélodie tout en suivant les notes des yeux et en chantant le poème à voix basse. Kate fut subjuguée d'entendre sa poésie chantée ainsi et le regarda, les yeux agrandis, ébahie. Il sourit en croisant son regard et lui tendit le poème, en s'interrompant.

— À vous, Kate !

Il recommença au début et Kate chanta, pour la première fois, les rimes de ses propres vers. Jamais elle n'aurait cru possible de voir ce rêve se réaliser un jour. En

écrivait sa poésie, elle se surprenait quelquefois à la chanter, mais aucune musique n'était jamais venue l'agrémenter et la soutenir et Christian venait de le faire. Elle termina avec un sanglot et Christian se leva, aussi ému qu'elle. Il posa les mains sur ses bras et déclara, au comble du bonheur :

— Kate, je vais tous les mettre en musique et, une fois cette tournée finie, nous en ferons une autre, tous les deux, et vous chanterez vos si belles poésies, pendant que j'en jouerai la musique. Vous le voulez, n'est-ce pas ? Dites-moi que vous le voulez autant que moi ? Je vous en prie !

Kate, complètement bouleversée, ne put retenir ses larmes et murmura :

— Christian...

Sans un mot, il l'attira contre lui et la serra dans ses bras pendant qu'elle pleurait. Personne avant lui ne s'était jamais vraiment intéressé à ce qu'elle écrivait, jamais au point de vouloir en faire ce qu'il venait de lui annoncer avec tant d'espoir. Elle se laissa aller au plaisir qu'elle avait de se sentir ainsi appréciée, en proie à une émotion très forte de bonheur, de tendresse et d'amour. Elle finit

par se ressaisir, leva les yeux vers lui et murmura, avant de se dégager doucement de son étreinte et de se diriger rapidement vers la porte:

— Merci, Christian, merci infiniment !

*
* *

Le lendemain, l'entrée en gare du train transportant la troupe sema un certain attroupement et ils furent tous accueillis avec enthousiasme. Et cet accueil allait devenir grandissant, en foule et en acclamations, au fur et à mesure que la pièce de leur longue tournée serait jouée et connaîtrait un franc succès. Christian et Mary étaient adulés et aussitôt entourés, dès qu'ils descendaient du train. Kate remarqua très souvent des groupes de jeunes femmes, entourant Christian, le regardant avec adoration, gloussant et riant, rougissantes devant son sourire charmeur. À leur demande, il écrivait un mot à chacune et signait des autographes qu'elles emportaient, pâmées, se retournant souvent pour l'admirer encore. Mais Christian ne semblait pas s'en émouvoir, se tournait vers Kate, lui prenait le bras pour se rendre jusqu'au théâtre.

Kate se sentait maintenant beaucoup plus à l'aise avec toute la troupe, qu'elle apprit à mieux connaître et qui la

traitait avec la plus grande gentillesse. Jamais, même au sein de sa propre famille, elle n'avait connu de liens aussi forts. Sur scène aussi, elle se laissait aller avec de plus en plus de facilité. Même si l'anxiété avant chaque représentation la saisissait encore, Christian lui avait appris, en lui montrant à respirer calmement et profondément, à la dompter et à, plus ou moins, la maîtriser. Camouflée par les longs rideaux, elle les écoutait jouer avec le même plaisir à chaque fois et pouvait anticiper les répliques de chacun tant elle les avait entendues si souvent. Son chant provoquait toujours un raz-de-marée d'émotions fortes parmi le public et, parmi le vacarme des applaudissements qui le suivaient, on pouvait souvent entendre des reniflements, tandis que plusieurs essayaient leurs larmes.

Dans le train, une certaine routine s'était installée. Christian avait mis en musique un grand nombre de ses poèmes et elle les chantait souvent, seule, sur le petit balcon à l'extérieur, ravie de voir à quel point sa musique donnait le ton parfait à ses rimes. Un jour où elle rejoignit Christian près du piano, elle eut la surprise d'y découvrir John qui voulait l'entendre. Assis dans le canapé, il l'écoutait avec ravissement et convoqua ensuite toute la

troupe pour qu'elle l'écoute à son tour. À la fin du récital, surprise par les acclamations et les applaudissements de tous, rougissante, elle se tourna vers Christian en lui tendant la main. Il la saisit avec ferveur et ils s'inclinèrent tous deux devant ce premier public à entendre ses vers, ainsi chantés.

De nouveau, Vincent eut un petit rire en sentant Laurie tressaillir.

— Vincent... les poèmes... tous! Tous sans exception...

Il l'interrompt doucement une nouvelle fois:

— Je sais, Laurie, je sais mon amour, chut !

Un poème en particulier troubla Blackburn et, prenant des notes rapides, en sortit le premier jet d'une nouvelle pièce. Quand il eut terminé, il informa la troupe de son intention et tous applaudirent, enthousiasmés à cette idée. Kate, au comble du bonheur, profondément émue, fut félicitée par tous et surtout par Christian qui lui dit sa joie de voir sa poésie inspirante au point de créer une pièce à être mise en scène.

*
* *

Le train filait vers le nord et la température fraîchissait mais cela n'empêcha aucunement Kate de se rendre, à son habitude, sur le petit balcon, humant l'air frais avec ravissement et répétant ses poèmes en chansons. Un jour, elle sentit, avec un trouble soudain, une couverture l'envelopper et les bras de Christian se serrer autour d'elle. Incapable de bouger, tremblante d'émotions, elle se laissa aller à ce sentiment si puissant, qui la laissait sans voix, et accota doucement sa tête contre son torse. Elle aurait voulu que cet instant de bien-être ne finisse jamais.

Tout se déroula parfaitement, jusqu'au jour où Mary, passant trop vite d'un wagon à l'autre, glissa sur la passerelle et se tordit la cheville. Kate, qui la suivait, la retint juste à temps et la tira aussitôt en arrière, à l'abri dans le wagon. Elle alerta tout le monde et bientôt, la troupe envahit l'étroit couloir. Christian porta Mary dans son compartiment, l'allongea sur son lit. Elle gémissait de douleur. Blackburn arriva en courant, catastrophé. Soulagé de voir que sa cheville n'était pas brisée, il l'enveloppa de glace et lui dit qu'ils s'arrêteraient à la prochaine ville où ils pourraient trouver un docteur.

La prochaine représentation devait se dérouler deux jours plus tard et Blackburn, découragé, se disait qu'il allait devoir l'annuler, étant certain que la cheville de Mary ne serait pas guérie à temps. Christian l'entraîna à l'écart et lui parla à voix basse. Le visage de John s'illumina d'un coup.

— Mais bien sûr ! Tu as parfaitement raison, Christian ! Kate, viens par ici, veux-tu ?

Kate s'approcha d'eux et Blackburn les entraîna vers son wagon. Lorsqu'il mit Kate au courant de ses intentions, celle-ci blêmit et murmura :

— John ! Je ne peux pas faire cela ! Jamais, je ne parviendrai à jouer ce rôle ! Je ne suis pas une actrice ! Comment voulez-vous que j'arrive à faire cela ?

— Kate, je suis persuadé du contraire ! Je suis certain que, depuis le temps que tu les entends, tu connais les répliques par cœur et je vais te donner celles de Mary pour que tu les apprennes. Essaie au moins, d'accord ? Essaie au moins avec Christian. Si tu ne te sens pas à la hauteur, je respecterai ton choix et nous annulerons les représentations jusqu'à ce que Mary puisse jouer à nouveau. Mais, je t'en prie, essaie avant de dire non.

Kate, interdite, tourna ses yeux vers Christian et, l'air grave, il hocha la tête.

— Je suis également persuadé que vous pouvez le faire, Kate. Essayons, au moins une fois, voulez-vous ?

Elle les regarda à tour de rôle, stupéfaite de voir qu'ils étaient sérieux.

— Très bien, je veux bien essayer, mais je vous assure que vous vous trompez, tous les deux.

Christian et John échangèrent un regard entendu et John, fouillant dans ses papiers, en sortit une feuille où étaient transcrites les répliques de Mary. Il proposa à Kate de les étudier et de rejoindre Christian dans le wagon du piano pour commencer à répéter, quand elle se sentirait prête. Kate obtempéra, incrédule de se voir ainsi attribuer un rôle pour lequel elle n'était pas du tout préparée et qu'elle n'avait, surtout, aucune formation pour jouer.

Elle étudia son rôle avec sérieux et, c'est d'un pas incertain, qu'elle rejoignit Christian dans le wagon, où il pianotait en l'attendant. Il l'accueillit avec un grand sourire.

— Ne vous en faites pas, Kate. Restez naturelle et tout va bien se passer. Allons, commençons.

Intimidée, Kate donnait ses répliques en les récitant. Christian la laissa faire, lui laissant le temps d'assimiler le texte entier. Il la fit reprendre sans répit, la corrigeant, l'encourageant, lui demandant de déclamer certaines phrases avec tristesse, espoir, désespoir, la forçant à entrer dans son rôle. Se remémorant comment Mary le jouait, Kate finit alors à donner ses répliques avec plus d'ardeur et de passion et, finalement, se laissa prendre au jeu. Tant et si bien qu'elle sentit les larmes lui monter aux yeux, tellement la situation tristement tragique de l'héroïne la touchait.

Christian était enchanté de la voir se laisser emporter ainsi. Il la félicita chaleureusement et lui fit reprendre encore plusieurs fois. S'il avait laissé de côté, jusqu'à présent la scène où il la prenait dans ses bras et l'embrassait, cette fois, il s'approcha et tout en lui déclamant son amour, la prit dans ses bras avec passion, faisant incliner son corps légèrement vers l'arrière. Kate vit, avec effroi, sa bouche s'approcher de la sienne et, dans un réflexe, elle serra ses lèvres l'une contre l'autre, les faisant rentrer dans sa bouche. Devant sa bouche ainsi

close et ses grands yeux écarquillés de frayeur, Christian ne put s'empêcher de rire. Kate se dégagea brusquement et s'éloigna de lui, lui tournant les dos, les larmes aux yeux, profondément blessée. Christian s'en rendit compte, avec désolation, et dit doucement:

— Kate... pardonnez-moi.

Elle fit volte-face d'un coup et lança d'une voix tremblante, les yeux brillants de larmes:

— Vous trouvez ça drôle, vraiment ? Pourquoi vous moquez-vous de moi sans cesse ?

Christian s'approcha d'elle et la saisit avant qu'elle n'ait pu s'éloigner. Il l'enlaça et caressa son visage avec douceur:

— Non, Kate, je ne me moque pas de vous, je vous assure. C'est seulement que votre grimace était si comique que je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Pardonnez-moi, je vous en prie. Personne ne vous a jamais embrassée, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! s'insurgea Kate, offensée à cette idée.

Tout en la dévisageant avec tendresse, Christian murmura :

— Fermez vos yeux.

Kate, tremblante devant son regard brûlant, ferma ses yeux, tenant toujours sa bouche close, les lèvres pincées. De son pouce et d'un geste plein de douceur, Christian effleura son menton, tirant légèrement pour ouvrir ses lèvres et y déposa un baiser délicat. Il sentit Kate frémir dans ses bras mais sans chercher à se dégager. Il recommença, il la sentit s'abandonner alors qu'elle émettait un faible gémissement. Il la serra brusquement contre lui et murmura son prénom à son oreille, avant de se dégager doucement, en proie à un trouble de désir intense. Kate, les joues en feu, le corps parcouru de frissons et de chaleur, baissa les yeux, ne sachant plus si elle devait partir ou tomber dans ses bras. Christian dit d'une voix rauque :

— Préférez-vous que nous reprenions en laissant de côté ce passage ? Ou préférez-vous arrêter et reprendre plus tard ?

— Je préfère reprendre plus tard, s'il vous plaît, murmura Kate d'une voix tremblante.

Elle sembla se ressaisir et, sans le regarder, sortit en vitesse et se rendit à son compartiment, complètement bouleversée de ce qui venait de se passer. Une fois remise, elle se rendit dans le compartiment de Mary pour prendre de ses nouvelles. Celle-ci l'accueillit avec un grand sourire:

— Kate ! John m'a dit que tu allais jouer mon rôle ! J'en suis ravie !

— Je ne suis pas sûre d'y arriver, Mary, tu sais...

— Chut ! Non, je suis certaine que tu y arriveras très bien ! Et Christian saura te guider, j'en suis certaine aussi. Tu sais, je crois que c'est une foulure, ça va me prendre au moins une semaine pour être debout. Et on ne peut pas se permettre d'annuler les représentations d'une semaine entière.

Kate hésita avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres:

— Mary, dans la scène où Christian t'embrasse, c'est...

— Oh, ce n'est rien, tu sais. Ce n'est pas un vrai baiser. Elle plaça un doigt à la commissure de ses lèvres.

En fait, tu vois il m'embrasse ici et ça ressemble à un vrai baiser, mais ce n'en est pas un. C'est un leurre.

Kate la regarda, consternée. Ce n'est pas là du tout que Christian l'avait embrassée. Comme elle avait apporté sa feuille avec elle, elle demanda à Mary si elle pouvait répéter devant elle pour être conseillée. Celle-ci approuva avec plaisir. Dès que Kate commença, Mary sut où se trouvait le problème majeur et l'interrompit:

— Kate, tu dois comprendre que cette femme est profondément amoureuse de son fiancé et déchirée de devoir renoncer à lui. Lorsque tu clames ton amour, fais-le comme si tu le déclarais à l'homme que tu aimes.

Kate devint écarlate, balbutiant:

— Euh... c'est que... en fait, je n'aime aucun homme.

— Tu n'as jamais été amoureuse ?

— Je ne crois pas non, je ne sais pas.

— Imagine quelqu'un dont tu sens déchirée dès qu'il s'éloigne de toi, qui fait trembler tout ton corps quand il approche de toi, qui te fait presque défaillir quand il te regarde ou touche ton bras, que tu sens ton corps entier

comme s'il était pris par les flammes, que tu n'as que l'envie d'être dans ses bras, dont tu rêves quand il n'est pas là. Tu vois, l'amour ressemble à tout ça.

Kate se sentit blêmir lorsqu'elle se rendit compte que Christian lui faisait tous ces effets-là. Serait-elle amoureuse de lui ? Elle recommença à jouer en s'imaginant qu'elle lui parlait à lui et, cette fois, Mary l'observa avec un sourire ravi :

— Kate, c'est exactement ça ! Tu dois jouer exactement comme ça ! Je t'assure que tu vas pouvoir me remplacer sans aucun problème !

Kate la remercia et retourna au wagon de répétition, le cœur battant. Christian n'était pas là. Elle le trouva à l'extérieur, accoté au petit balcon.

— Christian ?

Il se retourna d'un coup et sourit en la voyant.

— Êtes-vous prête à reprendre ?

— Oui. Mais Mary m'a fait part de la façon dont vous l'embrassez, alors je vous prierai de faire la même chose avec moi.

Christian eut un petit rire, levant les sourcils d'un air moqueur:

— Très bien, je le ferai, mais c'est dommage. Vraiment.

Ils reprirent la pièce du début. Lorsque Kate lui clama son amour, elle sentit son cœur battre à tout rompre, mais quand Christian lui déclara le sien, elle se mit à trembler tant son émotion était forte. Aussi, lorsqu'il la prit dans ses bras, inclinant son corps et pencha ses lèvres vers elle, elle ferma les yeux et entrouvrit les siennes, s'abandonnant complètement à ce sentiment si brûlant. Christian, prenant sur lui, embrassa la commissure de ses lèvres et sentit Kate trembler contre lui. Au lieu de la repousser comme il devait le faire dans son rôle, il la tint contre lui, ses lèvres descendant lentement vers son cou. Kate le repoussa doucement de sa main et, avec un sourire, il reprit sa réplique.

Le soir même, ils répétèrent avec tous les acteurs et Kate fut longuement encouragée et félicitée pour sa performance. Elle se retira tôt, épuisée et remuée d'un flot d'émotions difficiles à endiguer.

Le train fit une courte halte le lendemain pendant qu'un médecin examinait Mary. Kate en profita pour descendre du train et marcher aux alentours, sans s'éloigner. L'exiguïté des wagons ne permettait pas des mouvements aussi libres et elle fut soulagée de marcher autrement qu'en ligne droite. Le sifflet l'avertit du départ et elle arriva en courant. Christian, qui l'attendait sur un marchepied, l'aida à grimper avec un sourire soulagé.

— J'ai eu peur que vous vous soyez enfuie. Si c'était le cas, soyez sûre que je vous aurais retrouvée et ramenée ici de force.

*
* *

Kate, dans tous ses états, faisait les cent pas dans les coulisses. Elle entendait clairement le bruit de la foule derrière les rideaux et tentait, en faisant comme Christian le lui avait appris, à maîtriser l'angoisse qui la tenaillait. Cette fois, et pour la première fois de sa vie, elle allait jouer un rôle entier et un rôle principal, qui plus est. Elle serrait ses mains l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler. Elle sursauta en sentant Christian prendre son bras. Il la fit pivoter, observa son regard paniqué et caressa sa joue d'un geste tendre.

— Tout va bien se passer, Kate. Oubliez le public et jouez comme vous l'avez fait aux répétitions. Si vous avez un trou de mémoire, regardez-moi je vous soufflerai la suite. Ne vous inquiétez pas. Je sais que vous allez réussir. Allez ! On respire calmement.

Kate inspira profondément comme Christian le faisait et expira longuement. Au bout de trois fois, elle se sentit plus calme et, avec un sourire, Christian embrassa son front tendrement.

— C'est parfait, allons-y.

Comme le début de la pièce faisait état de Christian tout seul, monologuant, puis dialoguant avec son frère, avant de monologuer à nouveau et d'affronter Jacques, elle eut le temps de se calmer et, quand vint son tour, elle s'avança gracieusement sur la scène. Elle joua son rôle avec passion, touchant le public de son désespoir apparent quand elle apprit à Christian qu'elle portait l'enfant d'un autre. Et quand elle déclara à Christian tout son amour, les yeux brillants et fervents, suppliants d'y répondre, il en demeura profondément remué tant ces mots avaient l'air de lui être adressés à lui, personnellement. Il lui déclara son amour avec la même flamme, la saisissant

brusquement dans ses bras. Au moment de l'embrasser, il ne put résister et prit ses lèvres offertes en un baiser passionné. Il sentit Kate se raidir un instant, avant de s'abandonner avec un petit gémissement. À regret, il la repoussa violemment, lui disant de disparaître à jamais de sa vie. Kate tomba à genoux, en larmes, mais, plus que son rôle l'exigeait, ses larmes étaient teintées de la plus profonde tristesse comme si c'était lui, vraiment, qui la rejetait ainsi. Quand le piano égrena ses premières notes, au lieu de chanter debout comme elle le faisait, elle resta à genoux et chanta en implorant Christian, les mains tendues vers lui. Les yeux sur son clavier, il sentit les larmes rouler sur ses joues, bouleversé comme il ne l'avait jamais été.

Après un court silence, impressionné et ému du public, où l'on entendit plusieurs sanglots s'échapper, il y eut un tonnerre assourdissant d'applaudissements et d'acclamations, plus fortes les unes que les autres. Christian s'approcha rapidement et saisit les mains de Kate pour l'aider à se redresser alors que tombaient les lourds rideaux de velours. Prise de vertige, elle s'abandonna un instant dans ses bras.

— Ça n'a jamais été aussi beau, Kate ! Malgré toute l'affection que j'ai pour Mary, ça n'a jamais été aussi beau, ni aussi vrai qu'avec vous ! C'était magique ! Vous êtes magique !

Kate, en riant de bonheur, prit sa main droite et donna l'autre à Jacques, pour saluer le public alors que les rideaux s'ouvraient. Le public s'était levé et les acclamait à grand bruit. Ils furent ainsi rappelés trois autres fois et s'éclipsèrent en riant, alors que le public les réclamait encore.

Blackburn, dans tous ses états, prit Kate dans ses bras et la serra à l'étouffer.

— Kate ! Kate ! Jamais, jamais, je n'aurai cru ça possible ! C'était une merveille ! Un véritable exploit ! Merci ! Merci ! Merci infiniment ! !

Kate, les yeux brillants de larmes, émue, riant et pleurant à la fois, tentait de reprendre son souffle après tout ce flot d'émotions. Elle croisa le regard de Christian et ses yeux lui disaient tout ce qu'il lui avait déclamé avec tant de passion. Elle détourna les siens aussitôt, tremblante et bouleversée, le cœur battant à un rythme affolé.

Blackburn les entraîna tous dans un restaurant pour fêter cet événement unique. Comme ils étaient encore tous costumés, leur sortie du théâtre et leur entrée au restaurant ne passèrent pas inaperçues. Pour la première fois, Kate ne ressentit aucune honte à être ainsi peu vêtue et, au contraire, en éprouva un sentiment de liberté qui la rendit pleinement heureuse.

Le vin coulait à flots, les acteurs s'amusèrent à se donner la réplique sur des scénarios imaginaires et firent rire les spectateurs improvisés du restaurant. Kate, assise près de Christian, sentait, à cause du vin, un vertige la gagner et se laissa aller contre son fauteuil, adossant sa tête au dossier. Elle sentit la main de Christian prendre la sienne, d'une façon naturelle, alors qu'il parlait avec John. Elle se laissa faire, dans un état de béatitude heureuse.

Ils retournèrent au train à grand bruit, chantant et riant tout au long du trajet, suscitant des regards amusés des quelques passants qu'il croisèrent. Christian avait passé son bras autour de la taille de Kate et la soutenait alors qu'elle marchait en vacillant. Il la raccompagna jusqu'à son compartiment et, juste avant qu'elle entre, la serra dans ses bras et embrassa son cou dénudé avec douceur. Kate frémit et poussa un soupir de bien-être. Ce soir-là,

elle dormit d'un sommeil agité, rêvant de profonds yeux noirs qui la dévisageaient d'une façon plus que troublante et de grands bras qui l'enserraient avec passion. Et d'un baiser surtout, qu'elle revivait à l'infini. Elle s'éveilla tard, se laissant bercer par les mouvements du train.

Mary accueille la nouvelle de son succès phénoménal avec un grand sourire et un plaisir qui irait grandissant, au fur et à mesure, que la troupe se produisait et se déplaçait de ville en ville. Arriva le jour où elle put enfin se remettre à son rôle et Kate reprit le sien avec regret. Christian s'en sentit frustré tant il avait de plaisir à jouer avec Kate, mais il n'en laissa rien paraître. Il profita de tous les moments où il pouvait la voir seul. Dans un intervalle, il l'invita dans un petit restaurant intime et ils conversèrent longuement. Il lui fit part de la hâte qu'il avait d'entreprendre une nouvelle tournée avec elle, pour qu'elle chante ses poèmes et, prenant ses mains, lui dit avec ardeur:

— Kate, je ne connais pas de plus beau jour dans ma vie que celui où vous êtes apparue devant moi et que je vous ai entendue chanter. Je voudrais que ce voyage ne finisse jamais pour être sûr de vous avoir toujours près de moi.

Kate, bouleversée, aurait voulu pouvoir lui dire qu'elle ressentait la même chose, exactement, mais se tut, incapable de parler, les yeux baissés, rougissante. Et surtout, parce qu'une femme honnête et convenable ne devait jamais prononcer de telles paroles à moins d'être mariée à celui qui les entendrait.

*
* *

Un jour, Christian lui demanda de l'aider à répéter un rôle pour lequel il avait été engagé et qu'il jouerait à la fin de cette tournée, pour une courte durée. Il l'invita dans son compartiment, lui donna une feuille où étaient notées les répliques d'un autre acteur et lui demanda de jouer ce rôle pour l'aider à exercer le sien. Elle s'y plia de bon gré, se rendant compte que le théâtre était un milieu qui lui plaisait énormément. Ils répétèrent un moment et, à la fin, Christian lui offrit un verre de cognac, la remerciant de son aide. Elle but son verre, avec une grimace à la première gorgée, mais avec plaisir, se sentant quand-même légèrement étourdie. Alors qu'elle allait prendre congé, Christian la prit dans ses bras et, d'une façon inattendue, l'embrassa avec passion. Et avec tant d'amour qu'elle s'abandonna complètement, oubliant toute convenance, le cœur palpitant et le corps brûlant. Il

l'entraîna vers sa couchette et, sans la lâcher des lèvres et des bras, l'y allongea avec la plus grande douceur.

Elle ouvrit les yeux et reçut de plein fouet son regard sombre qui la dévorait. Son grand corps était au-dessus du sien, l'emprisonnant avec douceur. Il murmura d'une voix sourde, empreinte de désir et de tendresse:

— Je t'aime, Kate. Depuis le premier jour où je t'ai vue. Et je n'arrive pas à me défaire de cet amour ardent que je ressens pour toi.

— Christian... murmura Kate, affolée et tremblante.

Il l'embrassa de nouveau, avec ardeur, et roula sur le côté en la tenant fermement dans ses bras, sans lâcher ses lèvres.

— Je t'aime, mon amour, je t'aime de tout mon être, murmura-t-il contre son oreille, la serrant contre lui.

Kate se laissa abandonner à ce si grand bonheur d'entendre ces mots et de sentir ses bras contre son corps. Sans un mot, elle l'enlaça à son tour, le serra doucement dans ses bras et resta blottie contre lui, heureuse comme elle ne l'avait jamais été.

— Je t'aime aussi, Christian, murmura-t-elle d'une petite voix, enrouée d'émotion.

Christian resserra son étreinte et Kate entendit le sanglot étouffé qu'il ne put retenir. Elle leva les yeux vers lui et caressa son visage avec douceur. Il sembla se reprendre et dit d'une voix émue:

— Va, maintenant, mon amour, va, avant que je te croque toute entière.

Kate sourit à ces mots:

— C'est ce que tu feras si je reste ? Me croquer ?

Ses grands yeux levés vers lui étaient si innocents que Christian sentit une boule se former dans sa gorge.

— Oui, ma douce. Va-t'en vite, je t'en conjure !

Kate se dégagea de son étreinte à regret, embrassa ses lèvres avec la plus grande douceur et se releva. Avant de sortir, elle lui adressa un sourire heureux et rempli d'amour. Dès qu'elle eut fermé la porte, Christian se laissa aller à ce si grand chagrin qui nouait sa gorge. Au moins, il ne l'avait pas touchée, au moins il ne l'avait pas souillée, se dit-il pour se consoler.

Le train avançait vers la grande ville de Manhattan, où un long arrêt était prévu puisque la pièce occuperait la scène une semaine d'affilée. Et plus le train avançait vers la grande ville, plus Kate sentait la nervosité et l'angoisse de Christian, sans en comprendre la raison.

Alors que le train entrait en gare, une foule bruyante, joyeuse et nombreuse les attendait. Quand Kate descendit sur le quai, l'agitation était à son comble et elle se sentit dépassée devant tous ces gens qui se bousculaient, criaient, interpellaient les acteurs. Ne voyant Christian nulle part, elle se dirigea vers son wagon, à grand-peine, refoulée sans cesse par le monde grouillant. Lorsqu'elle parvint à son compartiment, elle allait frapper à sa porte mais retint son geste en entendant des éclats de voix. Celle de Christian, furieuse, prédominait sur celle d'une femme, apparemment en état d'ébriété.

— Tu ne pouvais pas attendre ? ! Attendre que je sois rentré, au lieu de te donner en spectacle encore une fois ? !

— Christian ! En voilà des façons de m'accueillir !

— Et comment veux-tu que je t'accueille ? ! Tu arrives, encore une fois fin saoule, pour me dire quoi, cette fois ? ! Vas-y ! Je t'écoute !

— C'est qui, la nouvelle ? Tu as couché avec elle aussi ?

Christian hurla, hors de lui :

— Je t'interdis de parler d'elle de cette façon ! Elle, elle est la pureté même, la beauté même !

— La pureté même ? La beauté même ? Mais moi aussi, Christian, j'étais comme ça avant que tu ne poses tes sales pattes sur moi ! Et maintenant,...

— Maintenant, tu n'es qu'une sale ivrogne qui n'a plus aucun sentiment pour moi, depuis longtemps ! Alors, je t'en prie, sors de ma vie et de ma vue à l'instant ! Tu sais bien qu'il n'y a plus rien entre nous et depuis longtemps !

La femme eut alors un rire triste et amer.

— Sortir de ta vie ? Mais oublies-tu que nous sommes mariés, Christian ? ! Mariés et unis jusqu'à ce que la mort nous sépare ? C'est ainsi que tu l'as juré devant Dieu !

Kate, incapable d'en entendre plus, s'enfuit en courant vers son compartiment où elle s'enferma. Effondrée de chagrin, incrédule et tétanisée, elle se jeta sur sa couchette

et pleura longtemps, en proie à la plus grande détresse et au plus profond désespoir qu'elle n'ait jamais connus.

Christian était marié ! Et il ne lui en avait rien dit ! Et il avait osé l'embrasser, osé lui avouer son amour. Jamais elle ne s'était sentie aussi trahie et aussi meurtrie. Elle sanglota longtemps, incapable de faire le moindre geste et finit par s'endormir, épuisée de chagrin, seule dans le train silencieux. Elle resta enfermée ainsi, ignorant les appels et les coups à sa porte, les supplications de tous, jusqu'au soir de la première représentation. Elle en sortit à la dernière minute, pâle, les yeux cernés et emplis de détresse, les lèvres tremblantes de chagrin. Elle resta invisible de Christian jusqu'à son entrée en scène. Elle chanta alors avec un tel désespoir déchirant que plusieurs personnes parmi le public éclatèrent en sanglots spontanément. Elle acheva son chant en baissant la tête, en larmes, et s'enfuit en courant dès que le rideau fut retombé. Christian courut après elle, lui criant de s'arrêter. Il finit par la rattraper et saisit son bras alors qu'elle tentait de se dégager avec toute l'énergie du désespoir. La voix de Christian était un appel suppliant et désespéré :

— Kate, je t'en supplie, écoute-moi ! Je t'ai dit la vérité ! Je t'aime ! Je n'aime que toi ! Je t'en prie, Kate ! Ne me fuis pas ! J'ai besoin de toi !

— La vérité ? s'écria Kate, les yeux emplis de larmes, la vérité ? Jamais, tu ne m'as dit que tu étais marié ? Pourquoi as-tu fait ça, Christian ? Pourquoi m'avoir laissé croire à tes mensonges ?

— Kate, mon amour, je t'en prie ! Je te jure que je t'aime, toi et toi seule et que je t'aime plus que tout ! Je suis marié avec elle depuis presque cinq ans. Nous étions très jeunes à l'époque et je ne savais pas encore que notre mariage était voué à l'échec. Elle a seulement voulu profiter de mon succès pour se lancer elle-même et elle a réussi. Elle vit ici désormais, depuis longtemps, et elle m'a laissé de côté quand elle a obtenu ce qu'elle voulait. Je suis alors parti vivre très loin d'elle mais elle refuse une séparation officielle. Elle me tient de cette façon depuis longtemps. Je n'ai jamais plus connu l'amour depuis ce temps-là. Mais quand tu es arrivée dans ma vie, j'ai cru que tout pouvait changer. Je t'en prie, Kate ! Ne me rejette pas !

— Et qu'attends-tu de moi, Christian ? Que je continue à t'aimer en sachant tout cela ? Que j'ignore tout ceci et que je te laisse me conter tes mensonges ? Que je me donne à toi, corps et âme en sachant que rien ne pourra jamais exister entre nous ? Que je m'offre à toi en sachant que tu ne pourras jamais être à moi ? Si tu m'aimes vraiment, comment peux-tu souhaiter que j'ai ce genre de vie ?

— Ce n'est pas cela que je veux, Kate. Je te veux toute à moi et je sais bien que c'est impossible. Je te demande seulement de rester près de moi, de ne pas me fuir. Je ne peux rien t'offrir d'autre que mon amour et j'en suis désespéré, crois-moi ! Je voudrais tant, j'aimerais tant que nous puissions être ensemble, toi et moi. Je t'aime tant !

Sur ces derniers mots, Christian ne put retenir un sanglot désespéré et Kate, en proie à une crise de larmes incontrôlables, se blottit dans ses bras. Christian la serra contre lui à l'étouffer, en murmurant :

— Pardonne-moi, mon amour ! Pardonne-moi, je ne te mérite pas.

Blackburn arriva en courant, marqua un temps d'arrêt en les voyant ainsi enlacés et dit, impatient :

— Où étiez-vous passés, tous les deux ? Le public vous réclame ! Allez ! Allez !

Kate essuya ses larmes, essayant de se ressaisir. Christian prit sa main et retourna vers la scène, juste à temps pour saluer le public qui les acclamèrent à grands cris. Kate déclina l'offre de la troupe qui allait fêter ce premier succès et retourna au train. Christian insista pour la raccompagner et, sans un mot, bouleversés tous les deux, ils marchèrent jusqu'au wagon de Kate. Elle lui souhaita bonne nuit très vite et s'enferma dans son compartiment.

Le lendemain, elle fit part à John de son intention d'arrêter de se produire avec eux et de retourner chez elle. Blackburn entra dans une colère noire mais son ton se radoucit en voyant le désarroi évident de Kate et ses yeux brillants de larmes.

— Kate, tu ne peux pas faire ça. Tu as pris un engagement et tu dois respecter ton contrat. Écoute, il nous reste encore environ trois mois. Après, tu pourras t'en aller et, même si j'adorerais t'engager à nouveau, je

comprends que tu aies besoin de t'éloigner. Cela a un rapport avec Christian, n'est-ce-pas ?

Kate hocha la tête sans répondre, faisant les plus grands efforts pour retenir ses larmes.

— Essaie de ne pas trop lui en vouloir. Il ne te fera jamais aucun tort. Je le connais depuis longtemps, c'est moi qui l'ai lancé et j'étais à son mariage. Je savais qu'il faisait une erreur en épousant cette fille. Elle voulait, avant tout, profiter de son succès pour se lancer à son tour et c'est ce qui est arrivé. Elle est devenue une actrice célèbre mais son succès est incertain car elle a une vie trop dévoyée. Christian lui sert d'appui et de béquille et elle ne veut pas le laisser à cause de ça. Il est très malheureux, tu sais ?

— Je vais respecter mon contrat, John, murmura Kate, la mort dans l'âme.

*
* *

Cette semaine à New-York fut une succession de représentations et de fêtes nocturnes, que Kate déclinait à chaque fois, retournant au train dès que le spectacle était fini. Christian la raccompagnait toujours, retournait quelquefois rejoindre les autres, mais, le plus souvent, se

rendait à son piano et jouait de longues heures. Un soir, Mary chanta, dansa, but et fêta tant et si bien que le lendemain, elle se retrouva aphone, avec une migraine tenace qui la faisait gémir de souffrance. Quand Kate en fut informée, elle eut un moment de panique. Elle ne se sentait pas capable de rejouer ce rôle encore une fois, mais Blackburn ne lui laissa pas le choix et, c'est tremblante qu'elle arpentait les coulisses, attendant le début du spectacle plus nerveuse qu'elle ne l'avait jamais été.

— Kate...

La voix douce de Christian la fit sursauter et se retourner. Immobile devant lui, son regard plongé dans le sien, elle sentit sa gorge se nouer encore plus, tant elle comprenait que jamais elle ne pourrait cesser de l'aimer. Elle tenta d'étouffer le sanglot qui montait en elle et, l'instant d'après, Christian la serrait dans ses bras. Il murmura d'une voix tremblante:

— Tout va bien se passer, Kate.

Ils jouèrent, ce soir-là, avec tant d'émotion déchirante que le public en garda longtemps un souvenir impérissable. Tout comme Kate garda à jamais le souvenir du baiser de Christian. Incapable de se détacher d'elle, il

l'embrassa longuement et passionnément, avec toute la ferveur de son désespoir. Quand il la repoussa, comme le rôle l'exigeait, Kate ne put réfréner son élan pour le retenir et Christian la serra contre lui, une autre fois, murmurant à son oreille, d'une voix pleine de larmes :

— Je t'aime, Kate. Je t'aimerai toujours. Toujours.

Il s'éloigna vers le piano, la tête basse, et Kate eut du mal à calmer les trémolos de sa voix au moment où elle se mit à chanter.

L'ovation bruyante et bouleversée du public dura très longtemps et ils furent rappelés à plusieurs reprises. Cette fois, Kate accepta de suivre la troupe dans un restaurant où ils fêtèrent longuement ce nouveau succès. Silencieuse, assise à côté de Christian, elle se laissait bercer par les conversations de ses compagnons, l'esprit légèrement embrumé par le vin. Christian lui proposa de sortir et ils marchèrent un moment, errant à travers les rues grouillantes de la ville, qui ne semblait jamais dormir.

De retour au train, elle poussa un hurlement de terreur en découvrant son compartiment complètement saccagé. Ses robes étaient toutes lacérées, jetées à terre, ses cahiers de poèmes déchirés gisaient au sol de même que ses

chapeaux piétinés. Les encriers avaient été renversés sur son lit et l'encre avait giclé partout. Christian, qui venait juste de la laisser, accourut aussitôt et arriva juste à temps pour la retenir, alors qu'elle s'évanouissait de frayeur. Il la porta à son propre compartiment, l'étendit avec douceur et repartit en courant, constater les dégâts causés. Il cogna à la porte de Mary et celle-ci répondit d'une petite voix rauque. À peine entré, il lui demanda qui était la cause de ce saccage. Mary parut surprise d'apprendre cette nouvelle.

— Je ne sais pas, Christian, je n'ai rien entendu du tout, je t'assure. Je dormais.

Christian, en proie à une panique soudaine, retourna à son compartiment en courant comme un fou et arriva juste à temps pour intercepter sa femme, le bras levé, un couteau à la main qui avançait vers sa couchette, l'air hagard, les yeux fous.

— Non ! ! ! hurla-t-il en saisissant son bras. Elle poussa un hurlement sauvage. Kate revint à elle, comprit en voyant la scène, terrorisée, se poussant contre la cloison autant qu'elle le pouvait. La femme se débattit comme une furie, tentant de frapper Christian de son

couteau. Elle l'atteint à quelques reprises, mais il parvint à la maîtriser et lui donna une gifle monumentale qui la fit s'écrouler sur le sol. Kate, les yeux écarquillés, tremblait convulsivement, la bouche ouverte sur un cri muet.

— Kate, reste ici, ferme la porte derrière moi, je vais t'emmener loin d'ici. Je reviens aussitôt.

Kate, en proie à un choc, ne bougeait pas et ne parvenait pas à répondre, le regard fixé sur la femme étendue à terre.

— Kate ? Tu m'as entendu ?

Elle leva les yeux vers lui et hocha la tête.

Christian saisit la femme sous les bras et la traîna à l'extérieur. Il la laissa sur le quai et attendit le retour de John et des autres. Heureusement, ils arrivèrent peu après. Une fois informés, ils la transportèrent, toujours inconsciente, jusqu'à un poste de police où elle fut gardée jusqu'à son réveil pour être interrogée sur sa tentative de meurtre. Christian cogna doucement à la porte, rassurant Kate, qui finit par lui ouvrir. Il referma la porte sur lui aussitôt et la prit dans ses bras.

— Je suis tellement désolé, Kate ! Tellement désolé !
Quand je l'ai vue devant toi, j'ai eu si peur ! Si elle t'avait fait le moindre mal, jamais je n'aurai pu me le pardonner.
Jamais !

Kate le sentait trembler contre elle et elle resserra ses bras autour de lui pour le réconforter. Il serra sa tête contre lui, embrassant ses cheveux.

— Tu vas dormir ici et je vais dormir dans le salon.
Demain, on mettra tout en ordre chez toi.

— Non ! Christian, ne me laisse pas toute seule, je t'en prie ! s'écria Kate, effrayée, en le serrant de toutes ses forces.

— D'accord, je reste avec toi. Tu ne risques plus rien, elle est en prison maintenant. Demain, c'est la dernière représentation et après, enfin, on pourra quitter cette ville de malheur. Va t'allonger, maintenant. Je reste ici.

En se dégageant, Kate aperçut du sang sur sa chemise et poussa un petit cri de frayeur.

— Christian, tu es blessé !

Il sembla s'en rendre compte et souleva sa chemise. Le couteau l'avait entaillé à plusieurs endroits mais, heureusement, les blessures étaient superficielles. Kate se rendit au petit cabinet de toilette, remplit un broc d'eau, y mouilla un linge propre et nettoya ses plaies. Christian avait ôté sa chemise et Kate, pour la première fois de sa vie, voyait un torse d'homme nu. Son trouble ne passa pas inaperçu pour Christian qui souriait tendrement en l'observant. Ses gestes étaient doux et aimants et il ferma un instant les yeux, sur ce moment de douce intimité, qu'ils auraient pu connaître à l'infini, tous les deux, si la vie en avait décidé autrement.

Au moment de se coucher, Kate, désespérée, se rendit compte qu'elle n'avait rien pour dormir et la robe qu'elle portait était, désormais, la seule encore intacte. Comme s'il avait compris, Christian fouilla dans ses affaires et en ressortit la chemise la plus longue qu'il possédait. Il la tendit à Kate et lui dit qu'il allait rester devant la porte le temps qu'elle se change. Lorsqu'elle lui annonça qu'il pouvait entrer, elle était couchée, les couvertures remontées jusqu'au menton. Il s'assit à terre près du lit et accota sa tête dessus. Kate caressa ses cheveux avec douceur.

— Christian, tu ne peux pas dormir comme ça toute la nuit.

— Les deux seules autres solutions seraient que je dorme, soit assis sur la chaise, ce qui serait trop inconfortable, soit près de toi.

Il sourit en voyant les joues écarlates de Kate. Mais, il redevint sérieux et fut bouleversé lorsqu'elle murmura :

— Alors, viens près de moi. Je crois que je peux te faire confiance, non ?

Se déchaussant et gardant son pantalon pour ne pas l'effrayer, il s'étendit près d'elle et la sentit trembler lorsqu'il la prit dans ses bras.

— Je suis tellement désolé de tout ça, Kate.

— Tu n'y es pour rien, Christian, c'est elle qui a fait du mal, pas toi.

— Si tu savais à quel point, j'aurais aimé te connaître avant ! Combien j'aurais pu être si heureux, alors !

— Je sais, Christian, moi aussi. Mais c'est ainsi, alors il vaut mieux ne plus en parler et tâcher de nous faire une raison.

Sans un mot, il embrassa ses cheveux, descendit sur ses paupières, essuyant ses larmes et, ne pouvant résister, prit ses lèvres avec passion. Haletante, Kate s'abandonna à son baiser, le corps envahi d'un trouble si puissant qu'elle n'arrivait plus à le contrôler. Christian, parvenant à grande-peine à maîtriser son désir, la serra contre lui et ils finirent par s'endormir, étroitement enlacés.

Le lendemain, Christian la laissa dormir et mit de l'ordre dans le compartiment de Kate, effondré de voir toutes ses œuvres détruites. Si certaines furent récupérables, la plupart furent perdues à tout jamais et sa haine envers sa femme augmenta alors qu'il mesurait l'ampleur du désastre qu'elle avait provoqué. Certains vêtements purent être sauvés, mais beaucoup furent jetés. De retour chez lui, il s'assit au bord du lit et la regarda longuement, abandonnée dans le sommeil, si paisible et si belle qu'il sentit son cœur se déchirer à l'idée que cette femme, qu'il aimait par-dessus tout, ne serait jamais à lui. Il caressa son visage avec adoration et elle s'éveilla en clignant des yeux, surprise de le voir là. Le souvenir de la veille lui revint en mémoire et elle sursauta, saisie d'effroi. Le sourire de Christian la rassura.

— Allons déjeuner. Ensuite, nous irons acheter ce dont tu as besoin et des tissus pour que la couturière te confectionne de nouvelles robes.

Ils passèrent la matinée dans les magasins et, les bras chargés, déposèrent le tout dans le compartiment de Kate. Épuisés, ils s'allongèrent sur la couchette de Christian, afin de prendre du repos avant la représentation. Blottie contre lui, Kate, en proie à une ardeur difficile à contenir, caressa son torse et y déposa de tendres baisers, remontant vers son cou, son visage. Christian prit ses lèvres et l'embrassa avec tant de passion que Kate s'abandonna complètement. Elle murmura contre lui, effrayée, tendue et impatiente à la fois :

— Fais-le, Christian. Aime moi.

— Kate, mon amour, je ne dois pas faire cela. Je te respecte bien trop. Tu sais bien que ta vie pourrait être ruinée, après cela.

— Peut-être, mais ça n'a aucune importance. Je t'aime et tu seras le seul que j'aimerai à tout jamais. Je t'en prie, aime moi.

Christian, bouleversé, la couvrit de caresses et de baisers avant de lui faire l'amour avec la plus grande douceur. Insatiables, saisis tous les deux par le même désir brûlant et urgent, ils passèrent l'après-midi à s'aimer intensément, fous d'amour et brûlants de tendresse.

— Kate, mon amour, mon tendre amour... Je t'aime tant !

Kate, les joues roses et les yeux brillants, apaisée, heureuse comme elle ne l'avait jamais été, se moquait à présent des convenances et de toute son éducation rigide. Elle aimait cet homme plus que tout et, peu importe ce qui arriverait, elle n'avait que le désir de le rendre heureux et d'être près de lui. Christian lui donna un dernier baiser et ils se préparèrent pour la dernière représentation. Juste avant l'entrée en scène, Kate le serra fort contre elle.

— Je t'aime, Christian. Je t'aime plus que tout au monde.

La pièce, une nouvelle fois, fut jouée avec brio et Kate s'avança sur scène pour chanter. Elle échangea un tendre sourire avec Christian et, les yeux fermés, entonna son chant avec cette voix pure et envoûtante qui remuait Christian à chaque fois.

Soudain, le piano se mit à résonner lugubrement alors que Christian venait de s'effondrer sur le clavier. Kate pivota d'un coup et poussa un hurlement strident de terreur, en voyant, derrière Christian, sa femme, hagarde, les yeux agrandis de haine, retirer le couteau ensanglanté qu'elle venait de lui planter dans le cœur. Elle courut aussitôt vers le piano, en même temps que tous les acteurs, qui parvinrent à éloigner la femme en la maîtrisant fermement, au milieu des cris horrifiés des spectateurs. Kate releva le visage de Christian et il tomba contre elle. Il la regarda une dernière fois en murmurant:

— Kate, mon amour...

— Christian !! Christian !! Non !! Non !!!!!!!!!!!!!
hurla Kate dans un cri de désespoir infini, alors qu'il venait de rendre l'âme dans ses bras.

— Non !!!!! hurla Laurie, au même moment, avec le même désespoir. Non !!! Vincent !!! Vincent !!!

Vincent retira sa main aussitôt et la serra fort contre lui alors qu'elle était prise de tremblements, sanglotant à grosses larmes. Elle resta un long moment inconsolable, pleurant sans pouvoir s'arrêter. Vincent caressait ses

cheveux avec douceur, maintenant sa tête contre lui, embrassant son front et son visage.

— Je suis là, mon amour. Tout ça est passé, tout est fini. Je suis là, ne pleure plus, Laurie.

Au bout d'un temps interminable, Laurie finit par se calmer, le cœur déchiré de souffrance. Elle murmura :

— Qu'est devenue Kate ?

— Christian a été inhumé dans cette ville qu'il détestait tant, à cause des mauvais souvenirs qu'il en avait. Sa femme a été internée dans un hôpital psychiatrique où elle est décédée des années plus tard. Dès la fin des funérailles, le train est reparti pour la Californie. Un jour, tu as pris tous tes cahiers de poèmes encore intacts et, sur le petit balcon, alors que le train roulait à vive allure, tu en as déchiré chaque page pour les laisser voler au vent. Tu as ensuite enjambé la balustrade et tu t'es jetée sur les rails. Ta tête a heurté le sol et tu es morte instantanément. Ce n'est que beaucoup plus tard que tout le monde s'est rendu compte que tu n'étais plus dans le compartiment où tu te terrais depuis la mort de Christian. Quand ils s'en sont aperçus, le train était déjà beaucoup trop loin pour te retrouver, malgré les recherches qu'ils ont faites.

— Que c'est triste ! Dieu que tout ça est triste ! murmura Laurie en proie à une nouvelle crise de larmes.

— Oui, mon amour, c'est triste. Mais c'est fini, maintenant. Ça fait partie du passé. Ne pleure plus, Laurie.

— Si tu devais mourir, Vincent... Je t'en supplie, ne meurs pas, ne meurs pas...

Vincent, de nouveau, la laissa pleurer contre lui, la rassurant, jusqu'à ce qu'elle se calme.

— Je ne mourrai pas, Laurie. Je suis là, tu vois, près de toi et je serai avec toi, si tu veux de moi, quand tout sera fini et que je serai revenu.

Au bout d'un moment, Laurie poussa un grand soupir, enfin apaisée et revenue au temps présent.

— Et les poèmes, comment le sais-tu ? Dis-moi.

— Tu en as envoyé un recueil à une maison d'édition, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Ils ne m'ont pas encore répondu. Mais comment le sais-tu ?

— Je travaille pour cette maison d'édition et quand je les ai lus, j'ai su que c'était toi. C'est grâce à eux que je t'ai retrouvée. J'étais parti en Thaïlande car il y avait là-bas une danseuse exceptionnelle. J'ai cru que c'était toi. Mon assistant m'a envoyé ton recueil et quand je l'ai lu, j'étais fou de joie. Je savais maintenant où tu étais et comment te retrouver. Alors, j'ai voulu repartir aussi vite que je pouvais pour te rejoindre, enfin. Mais, je suis allé trop vite, beaucoup trop vite...

— Tu travailles pour la maison Racine ?

— Oui, répondit Vincent simplement. Essaie de dormir, maintenant. Je vais rester près de toi. Dors mon amour. Je t'aime et je suis là, avec toi.

Encore une fois, Laurie finit par s'endormir, épuisée d'émotions. Elle s'éveilla en hurlant alors que le corps de Christian basculait contre elle, mais la main rassurante de Vincent lui permit de se calmer et de se rendormir tandis que volaient, au fil du vent, des poésies chantées, bercées par le roulement incessant d'un train s'éloignant dans la nuit.

CHAPITRE 7

Laurie, de plus en plus bouleversée par toutes ces révélations et ces histoires anciennes, mais pourtant si présentes à son esprit, trouva, encore une fois, un exutoire en dessinant les portraits de Kate et de Christian. Tout allait si vite ! Son esprit, son cœur, son âme, son corps, son être tout entier étaient envahis de sensations brutales, fortes, vives et poignantes, d'émotions d'une intensité comme elle n'en avait jamais connues et qui la laissaient pantelante, désemparée et heureuse à la fois.

Même si replonger dans ces vies lointaines était douloureux à chaque fois, elle n'aurait voulu, pour rien au monde, ne pas y être confrontée, tant les sentiments qu'elle éprouvait pour Vincent étaient puissants. Si, jusqu'à ce qu'il revienne à elle de cette façon si étrange, sa vie était paisible et lui convenait parfaitement, elle n'aurait jamais voulu retourner en arrière et sentait une impatience accrue, mêlée de frayeur, monter en elle à la pensée de le rencontrer, enfin, en chair et en os. Cette pensée la laissait tremblante et elle se sentait comme une adolescente à son

premier rendez-vous, se moquant elle-même de cet émoi infantile.

Encore une fois, sa journée se déroula comme si elle flottait au-dessus de son corps, se voyant travailler d'une façon mécanique, tout en ayant à l'esprit le visage de Christian jouant du piano, déclamant ses poèmes avec ardeur.

Laurie était stupéfaite d'avoir réécrit ses poésies exactement de la même façon qu'elle l'avait fait plus d'un siècle plus tôt. Et le fait que Vincent travaille dans la seule maison d'édition à laquelle elle avait osé envoyer son recueil, lui donnait une sensation étrange de phénomène inexplicable. Était-ce une simple coïncidence ? Avait-elle été guidée pour l'envoyer à cette maison, justement ? Et si oui, par qui, et comment ? Vincent devait sûrement connaître les réponses à ces questions.

Elle attendit le soir avec impatience et fébrilité. Et, comme la veille, avec la même appréhension sur ce qu'elle allait apprendre de nouveau. Leurs si courtes relations communes étaient empreintes d'un tel amour mais aussi de fins si tragiques que Laurie ne pouvait se défaire d'une

tristesse poignante qui l'étouffait à certains moments tant elle était profonde.

Comme chaque fois, la sensation de chaleur qui envahit son corps au moment où Vincent s'allongea près d'elle, la surprit et la ravit en même temps. Jamais, elle n'avait connu ça avec personne. Même si elle avait connu des aventures, entretenu des relations plus ou moins longues, elle n'avait jamais ressenti autant d'amour et de bien-être qu'elle en ressentait auprès de lui. Ce qui la confortait dans son désir grandissant de le rencontrer enfin dans la réalité. Elle se blottit contre lui et embrassa son torse avec tendresse. Elle l'entendit respirer plus fort.

— Ma douce Laurie... C'est si bon d'être près de toi. J'aimerais tant y être en vrai, te sentir vraiment.

— Moi aussi, Vincent. Tu me manques de plus en plus.

— Alors, allons-y, et, si tu le veux toujours après avoir tout entendu, on pourra être vraiment ensemble. Je t'emmène cette fois au Moyen-Orient. Tu es née en 1930 en Allemagne et tu as donc 9 ans quand la guerre éclate. Depuis que tu sais tenir sur tes jambes, tu danses sans arrêt et tes parents t'inscrivent à des cours où tu t'adonnes à

cette passion avec toute ton âme. Tu es très grande pour ton âge et tellement fine que tout le monde te surnomme affectueusement "Ficelle". La danse t'habite toute entière. Tu es née pour danser.

— La danse ? l'interrompt Laurie. D'abord la musique, puis la peinture, puis le chant et maintenant la danse. J'étais donc une artiste ?

— Oui, Laurie. Et tu l'es toujours. Tu l'as toujours été. Chut, maintenant, je continue.

"Tu es très douée et tu es très vite remarquée pour progresser rapidement. Malheureusement, la guerre éclate et tes parents réussissent à s'enfuir aux États-Unis. C'est là que tu vas grandir, connaître tes premiers amours mais surtout tes plus grands succès. Si tu as une solide formation en danse classique, tu t'adonnes à toutes sortes d'autres danses et tu improvises beaucoup de mouvements nouveaux. Tu es une sorte de pionnière de la danse moderne, sans le savoir. Tu es engagée dans une grande troupe qui se produit partout et tu reçois plusieurs propositions par les plus célèbres ballets. Tu as une façon unique de danser et tu parviens à faire des mouvements

que personne d'autre ne peut faire. Et comme, de plus, tu es très belle, tu as un grand succès partout où tu passes.

"Tu reçois une proposition des Ballets Russes et tu décides de l'accepter. Tu pars donc pour Moscou où tu vas te produire dans les plus grands spectacles. Tu y arrives alors que tu as 20 ans à peine. Tu vas y rester 8 ans. Le danseur qui t'accompagne lors d'un des spectacles se nomme Vladimir. Comme beaucoup d'hommes qui ont croisé ton chemin, il est fou amoureux de toi. Si, de ton côté, tu l'aimes beaucoup, tu refuses ses demandes en mariage répétées. Tu ne veux pas t'engager et tu veux te sentir libre de pouvoir partir où tu veux et quand tu veux.

"Tu as donc 28 ans et tu commences à te préparer pour le nouveau grand ballet dont la première représentation a lieu ce soir même. C'est ce soir-là que je te vois pour la première fois dans cette vie-là. Que je te retrouve enfin."

CHAPITRE 8

LISABETH ET HASSAN

Comme les autres fois, Laurie se sentit brutalement projetée dans un monde nouveau. Elle se retrouva dans une vaste chambre lumineuse où une très grande femme, mince et toute en longueur, assise devant un miroir était en train de se maquiller. Arquant ses sourcils, elle appliquait du mascara sur ses cils. Elle observa le résultat, satisfaite. Elle ne se maquillait que les soirs de spectacle et aimait le contraste de ses cils noirs sur ses grands yeux bleus profonds qui semblaient d'autant plus clairs et illuminés. Elle appliqua ensuite un rouge à lèvres rose et discret sur ses lèvres charnues, les pinça l'une contre l'autre. Pour finir, elle brossa ses longs et lisses cheveux blonds très clairs, avant de les tirer fermement sur le dessus de sa tête et de les nouer en un chignon, dont aucune mèche ne dépassait.

Jetant un dernier regard au miroir, elle se leva, ramassa ses affaires et sursauta lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit en coup de vent.

— Ficelle ! Il faut absolument que tu m'aides ! Je n'arrive pas à faire mon chignon !

Lisabeth eut un sourire amusé devant l'air catastrophé de son amie Lara. Cette dernière, toujours très anxieuse avant les représentations, était souvent en retard, égarant ses affaires, pestant après sa coiffure ou son maquillage, s'affolant pour un rien.

— Allons, viens, Lara. Je vais t'aider, calme-toi.

Lisabeth la suivit dans sa chambre et coiffa les longs cheveux châains de Lara avec douceur, avant d'en faire un chignon parfait. Celle-ci, la regardant dans le miroir, lui dit d'un air envieux :

— Comment fais-tu, Ficelle ? Tu es toujours si calme ! Ça ne t'énerve pas, toi, cette première ?

— Si, bien sûr, comme tout le monde. Mais si je cède à mon anxiété, elle ne va pouvoir faire autrement que d'augmenter, tu comprends ? Ça ne sert à rien, donc. Si tu fais une chose à la fois sans penser à la suite, tu vas voir que tout va aller beaucoup mieux.

— Oui, c'est vrai. Et depuis le temps que tu me le dis, je devrais l'avoir compris.

— Voilà, c'est parfait ! Tu es toute belle, Lara ! Allons, viens, maintenant, il faut y aller. Est-ce que les autres sont prêtes ?

— Oui, elles sont même déjà parties.

— Bien, alors, allons-y ! Et arrête de t'en faire, Lara. Tu sais, comme moi, qu'à partir du moment où tu commences à danser, tu arrêtes d'avoir peur.

Bras dessus, bras dessous, elles quittèrent la grande maison, qu'elles partageaient avec quatre autres danseuses, faisant toutes parties du même corps de ballet, et se rendirent à la grande salle de spectacle. Arpentant le long couloir, elles saluèrent plusieurs amies, déjà en tenues, qui s'exerçaient et s'échauffaient, se tenant sur leurs pointes, levant la jambe, arquant leurs corps graciles.

Arrivées dans leurs loges, elles revêtirent leurs costumes avant de rejoindre la troupe. Seule dans un coin, Lisabeth s'étira longuement, étendant ses longues jambes fines sur la barre, ployant son corps souplement. Après s'être échauffée suffisamment, elle esquissa quelques pas de danses et, pivotant, s'arrêta net en voyant Vladimir, accoté au mur qui la regardait avec douceur.

— Vladimir ! Je ne t'avais pas vu !

— Tu es si belle, quand tu dances, Lili ! Je ne me lasserai jamais de te regarder !

Plus grand qu'elle, Vladimir avait de longs muscles fins que son costume faisait ressortir, de beaux traits anguleux, des yeux aussi bleus que ceux de Lisabeth, une bouche large et des cheveux blonds très courts, taillés en brosse. Il avait un charme indéniable auquel peu de femmes pouvaient résister. Mais auquel Lisabeth, à son grand désarroi, semblait insensible.

— Tu es prêt ?

— Oui et il est temps d'y aller.

Ils se rendirent sur la grande scène et, derrière les lourds rideaux fermés, esquissèrent les premiers pas de leurs mouvements communs. Ils étaient tous les deux les danseurs vedettes du spectacle et avaient répété suffisamment pour se sentir pleinement à l'aise. Vladimir, comme Lisabeth, savait gérer son stress et son calme naturel en faisait, pour elle, le meilleur des partenaires. Ils s'accordaient, sur scène comme dans la vie, avec la plus parfaite synchronisation et la plus parfaite entente.

Vladimir était, pour Lisabeth, un ami précieux et très cher. C'est lui qui l'avait accueillie à son arrivée dans la troupe. Ils se parlaient en anglais, le plus souvent, mais Vladimir lui avait appris le russe, peu à peu, et elle pouvait maintenant comprendre et suivre le principal d'une conversation. Et lorsqu'elle le parlait, Vladimir était charmé par son accent si adorable.

Peu à peu, les danseurs prirent place pendant que les musiciens accordaient leurs instruments. On pouvait entendre, derrière les rideaux, le nombreux public s'installer. Lisabeth entendit, avec surprise, quelques mots et ordres lancés dans ce qu'elle crut deviner comme étant de l'arabe. Elle se souvint alors que le chorégraphe lui avait mentionné qu'un émir important, des amis et sa suite assisteraient au spectacle ce soir-là.

Alors que résonnaient les premières notes de musique, les rideaux se soulevèrent lentement et Lisabeth put le voir. Occupant le premier rang, au milieu de la rangée de fauteuil, était assis un homme large et imposant, barbu, portant son costume traditionnel. Toute la rangée était occupée par des hommes vêtus de la même façon, qui détonnaient parmi les habits de soirée des hommes et des femmes venus les admirer. L'émir, qui ne la quittait pas

des yeux, se pencha vers son voisin de gauche pour lui dire un mot, auquel il rétorqua avec un signe de tête vigoureux. Lisabeth, à genoux sur la scène, tête légèrement inclinée, leur jeta un coup d'œil discret et c'est alors qu'elle vit un homme assis à droite de l'émir. Un homme dont le regard noir et profond la dévisageait avec insistance. Il semblait plus grand que ses compagnons, était sagement assis, ses grandes mains reposant sur ses longues jambes. Il avait un teint foncé, de longs cheveux noirs, des grandes lèvres ornées par une fine moustache et un collier de barbe sur ses mâchoires fortes. En croisant son regard, il inclina légèrement la tête de côté et lui adressa un sourire charmeur.

Lisabeth baissa les yeux aussitôt. Les lumières de la salle diminuèrent d'intensité alors que les projecteurs de la scène en augmentèrent. Les musiciens commencèrent à jouer. Vladimir accourant en esquissant des pas de danse, s'avança vers Lisabeth, saisit ses mains et la fit se lever.

Comme à son habitude, dès qu'elle commença à danser, elle oublia où elle se trouvait et s'élança avec grâce, tournoyant avec légèreté, s'élevant si haut dans ses sauts que plusieurs murmures approbateurs se firent entendre dans le public.

À la fin du spectacle, elle se laissa glisser sur le sol, la tête posée sur son bras étendu, une jambe repliée jusqu'à son menton et resta immobile alors que s'éteignaient les projecteurs, se fermaient d'un coup les lourds rideaux et que se rallumaient les lumières dans la salle. Un vacarme assourdissant d'applaudissements résonna dans la grande salle. Lisabeth se redressa. Vladimir et toutes les danseuses s'avancèrent avec elle sur le devant de la scène et saluèrent la foule au moment où les rideaux se rouvrirent, avant de partir en dansant d'un pas léger vers les coulisses.

Alors qu'elle saluait en s'inclinant gracieusement, Lisabeth croisa de nouveau le regard pénétrant de l'homme, à droite de l'émir, qui applaudissait sans la quitter des yeux. De retour dans sa loge, elle trouva un somptueux bouquet de fleurs. Une petite carte y était accrochée avec un mot:

"Cette nuit et les suivantes, vous hanterez mes rêves à tout jamais. Prince Hassan."

Lisabeth eut un petit sourire, se demandant qui pouvait bien être ce Prince Hassan. Elle rentra chez elle avec ses amies, son gros bouquet entre les mains.

*
* *

Le lendemain et tous les autres soirs durant la longue période où se produisit le ballet, elle croisa, avec un trouble croissant, le regard sombre et profond de l'homme toujours assis à la même place. L'émir n'était pas revenu, ni aucun de ses compagnons. Aucun autre à part celui-ci, qui la dévisageait toujours avec la même insistance et la même profondeur, lui adressant souvent ce sourire charmeur qui la renversait à chaque fois. Et tous les soirs, sans exception, elle trouva dans sa loge un magnifique bouquet de fleurs, avec toujours un mot agréable, attendrissant, envoûtant ou mystérieux, signé Prince Hassan. Lisabeth comprit alors que ce Prince Hassan était cet homme qui la désarmait, tant son regard était ardent et son sourire ensorceleur.

Le soir de la dernière représentation, croisant une dernière fois le regard troublant de cet homme fascinant et si mystérieux, sachant qu'elle ne le reverrait probablement plus, Lisabeth ne put s'empêcher d'en ressentir un pincement au cœur. Avant de s'en aller, elle lui adressa un sourire auquel il répondit avec douceur. Dans sa loge, elle trouva cette fois un énorme bouquet de roses rouges et sur la petite carte, il avait écrit:

"Votre ballet sera en représentation dans mon pays le mois prochain. Me feriez-vous l'honneur d'être mon invitée durant ce séjour ? Si oui, veuillez laisser une de ces roses sur votre table. Sinon, je ne vous en voudrais d'aucune façon et, dans tous les cas, j'aurai grand plaisir à vous voir danser à nouveau. Prince Hassan".

Interloquée, Lisabeth relut le mot plusieurs fois. Elle se hâta vers Youri, le chorégraphe, qu'elle trouva en grande discussion avec le directeur du théâtre. En la voyant arriver, il s'écria :

— Ficelle ! ! Ficelle, tu ne devineras jamais la nouvelle que je viens d'apprendre ! Nous sommes tous conviés auprès de l'Émir Mohammed ben Abdallah Al Saoud, en Arabie Saoudite, pour jouer le mois prochain ! C'est incroyable ! Ils nous ont offerts un prix mirobolant pour ce projet ! Nous nous produirons là-bas, plusieurs fois, durant un mois complet ! Tu te rends compte ? C'est une chance inouïe ! Jamais aucun ballet n'a été convié dans ce pays !

— Vous avez accepté ?

— Bien sûr ! Bien sûr, Ficelle ! On ne peut pas refuser une offre pareille ! Je vais annoncer la nouvelle à

la troupe dès demain ! Oh ! C'est tellement excitant !
Tellement excitant !

De retour dans sa loge, Lisabeth hésita un long moment. Elle ne connaissait rien de cet homme-là. Pouvait-elle accepter sa proposition ? Elle se dit qu'après tout, la troupe ne serait pas loin et qu'elle ne risquait sûrement rien. Elle retira l'une des fleurs du bouquet et la déposa sur la table avec un petit mot:

"Merci de m'offrir l'hospitalité, Prince Hassan.
J'accepte votre offre avec plaisir. Ficelle."

*
* *

Enfin arriva le moment, alors que l'après-midi touchait à sa fin, où toute la troupe débarqua bruyamment dans le grand hôtel de luxe qui leur avait été presque entièrement réservé. Dans le hall, un homme barbu s'approcha de Lisabeth et lui demanda, en s'inclinant, si elle voulait bien le suivre dans la demeure du Prince Hassan. Il lui assura qu'une voiture serait à sa disposition aussi souvent qu'elle le souhaiterait pour rejoindre le reste de la troupe ou se rendre où bon lui semblerait. Le palais où elle serait logée se trouvait à une demi-heure de route de l'hôtel. Elle embrassa ses amies, qui avaient poussé des

cris de surprise et de joie, mêlés d'envie, quand elle leur avait parlé de l'invitation du Prince Hassan, rassura le chorégraphe sur sa présence dès le lendemain. Vladimir, frustré qu'elle ait accepté cette proposition qu'il jugeait indécente, était parti directement dans sa chambre, sans la saluer.

Elle suivit l'homme, un peu anxieuse, jusqu'à une luxueuse limousine noire. La voiture quitta rapidement la ville, roulant à vive allure dans le désert. Lisabeth ne pouvait voir, de part et d'autre, que des dunes gigantesques de sable doré, aux reflets plus ou moins ocrés, étincelants sous le soleil qui déclinait, teintant le ciel de flamboyantes couleurs orangées et rouge vif. Fascinée par ce paysage, envoûtée par la beauté de ces couleurs, qu'elle n'avait jamais vues éclater avec autant d'intensité nulle part ailleurs, Lisabeth n'aperçut pas tout de suite, l'immense oasis sur sa droite. Aussi, quand elle la vit, elle demeura bouche bée, tant lui semblait incongrue cette forêt de palmiers au milieu du sable, perdue comme un navire en plein océan. La limousine s'engagea dans une allée pavée, s'arrêta et Lisabeth, émerveillée, put voir le palais somptueux dresser ses fières colonnes vers le ciel. L'homme barbu lui ouvrit la portière, l'aida à descendre et

le Prince Hassan vint à sa rencontre, un grand sourire aux lèvres. Lisabeth eut un sursaut en le revoyant. Il était encore plus beau que dans ses souvenirs. Il s'inclina devant elle et Lisabeth sentit un frisson la parcourir, au son grave et chaud de sa voix :

— Soyez la bienvenue dans ma demeure, Lisabeth ! Je suis profondément honoré que vous ayez accepté mon invitation et je vous en remercie.

— C'est à moi, Prince Hassan, que revient l'honneur d'être ainsi accueillie. Je vous remercie de votre hospitalité.

— Venez, je vais vous conduire à vos appartements. J'ose espérer qu'ils vous conviendront.

À l'entrée, Hassan se déchaussa et Lisabeth en fit autant, découvrant avec plaisir la douceur froide du marbre sous ses pieds. Contrastant avec la touffeur de la chaleur accablante, à laquelle elle n'était pas encore habituée, la fraîcheur agréable qui régnait dans le palais lui procura instantanément une sensation de bien-être. Hassan la conduisit au bout d'un grand hall, aux colonnes imposantes, à partir duquel s'ouvraient les nombreuses pièces du palais. Le hall débouchait sur une grande cour

intérieure, au centre de laquelle trônait une impressionnante fontaine, agrémentée de fleurs odorantes aux couleurs vives et d'immenses palmiers qui apportaient une ombre fraîche et reposante. Traversant la cour, Hassan observa avec amusement l'émerveillement de Lisabeth, qui regardait partout avec des yeux écarquillés.

Il la conduisit jusqu'à une lourde porte de bois, sculptée de motifs délicats et de fins entrelacements, qu'il ouvrit et devant laquelle il s'effaça pour la faire entrer d'un geste de la main. Arrivant dans une antichambre, Lisabeth fut éblouie du faste qui régnait partout. Sa chambre était immense, agrémentée de nombreuses fenêtres, certaines ouvrant sur le désert et d'autres sur la cour intérieure, des moucharabiés, joliment travaillés, tamisant la forte lumière. Partout, étaient étendus d'épais tapis. Son grand lit, recouvert de soierie, était entouré aux quatre coins de grandes colonnes de bois sculptées et après lesquelles étaient suspendues de soyeuses tentures colorées. Une salle de bains, aux robinetteries en or massif, était presque aussi grande que la chambre. Ébahie, Lisabeth découvrit alors qu'Hassan avait fait aménager une vaste pièce en salle de danse et d'exercice. Un mur entier était recouvert d'un gigantesque miroir et, sur un autre, était fixée une

barre d'exercice. Le parquet de bois lisse était recouvert, dans un coin, d'épais tapis pour lui permettre des étirements au sol. Incrédule, Lisabeth s'aperçut que plusieurs tenues et des chaussons de danse étaient à sa disposition, à sa taille et sa pointure exactes. Un vaste échantillon de disques de musiques diverses lui permettrait de danser sur le rythme qu'elle souhaiterait. Émue de toutes ces attentions auxquelles elle ne s'attendait pas, elle se tourna vers Hassan et murmura :

— Prince Hassan, je vous remercie infiniment pour tout cela. Je ne crois pas mériter autant d'égards, mais sachez que j'en suis très touchée.

— Je crois, au contraire, que vous méritez bien plus que cela. Je vous laisse vous installer et vous mettre à votre aise. Il tapa dans ses mains et, sortie de nulle part, apparut une jeune fille qui s'inclina devant eux. Leila est à votre service et va s'occuper de vous. N'hésitez donc pas à lui demander tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Je vous verrai pour le souper.

Il s'inclina devant elle, son regard brûlant se plongeant dans les yeux clairs de Lisabeth qui les baissa aussitôt, troublée.

En rangeant ses vêtements, elle s'aperçut que la large penderie était déjà pourvue de robes, plus belles les unes que les autres, aux couleurs variées, scintillantes de perles et de filets d'or. Plusieurs boîtes contenaient des parures d'or, d'argent, agrémentées de pierres précieuses.

— Ces robes et ces bijoux sont pour vous, madame, dit Leila d'une voix douce. Ceci est un cadeau de son Altesse et vous pourrez les ramener chez vous.

Lisabeth la regarda, interloquée, et Leila ne put s'empêcher de sourire devant son air surpris et ses yeux écarquillés.

— Combien reste-t-il de temps avant le souper ?

— Au moins quatre heures, madame.

— Je vais donc me changer et essayer la salle de danse, dit Lisabeth avec un sourire ravi.

— Si je puis me permettre, connaissez-vous les danses orientales, madame ?

— Non, Leila. Mais j'aurai grand plaisir à en voir un spectacle. Et puis, s'il te plait, veux-tu m'appeler Lisabeth, ou Lili, au lieu de madame ?

— Bien, madame... heu Lisabeth. En fait, son Altesse fait souvent venir ses danseuses après le souper. Vous pourrez alors voir nos danses traditionnelles.

— J'en suis ravie, Leila !

Elle se changea et, en justaucorps, se rendit dans la salle de danse. Elle s'échauffa longuement à la barre, choisit une première musique, classique, et se mit à danser. Comme chaque fois que la danse l'emportait, elle se sentait partir dans un autre monde, devenant libellule, papillon, se posant, s'envolant, s'éparpillant.

Pendant ce temps, Hassan, dans une pièce contiguë à sa chambre, mettait en route l'énorme écran où il pouvait l'admirer tout à loisir. Des caméras étaient installées dans la chambre de Lisabeth et dans la salle de danse et aucun de ces faits et gestes ne lui étaient inconnus. Seule la salle de bains n'en possédait pas.

— *Vincent ! s'écria Laurie, incrédule et profondément choquée.*

Vincent eut un petit rire espiègle.

— *Je sais, mon amour, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.*

Lisabeth changea de registre et cette fois, se laissa emporter dans des mouvements saccadés, primitifs, sautant comme une gazelle, tapant des pieds en cadence.

En sueur, elle but à même la bouteille d'eau déposée sur un plateau, voisinant un broc de jus de fruits ainsi qu'une assiette composée d'une multitude de fruits frais, un bol de lait de chamelle accompagné de dattes fraîchement coupées. Tout cela était très extravagant. Le Prince Hassan pensait-il qu'elle pouvait manger autant ?

Elle s'essuya sommairement avec une serviette éponge et se rendit à la salle de bains. Elle sursauta quand Leila ouvrit la porte.

— Je vais vous faire couler un bain, Lisabeth. Ensuite, je vous masserai.

— Me masser, oui, je l'apprécierai, Leila, mais me faire couler un bain, je peux très bien le faire seule, tu sais ?

— Je sais, mais il me fera plaisir de le faire pour vous.

Elle fit couler le bain, y rajouta des huiles essentielles et un gel au parfum exquis qui fit mousser l'eau. Comprenant qu'elle ne partirait pas, Lisabeth se dévêtit et

entra dans la baignoire où elle s'étendit avec délice. La baignoire était assez large pour contenir deux personnes et elle était très grande ce que Lisabeth apprécia particulièrement. En raison de sa longue taille, elle ne parvenait jamais à s'immerger totalement dans un bain et elle fut ravie de pouvoir le faire dans celui-ci. Leila se plaça en arrière d'elle et commença à lui laver les cheveux avec une grande douceur. Elle était extasiée par ce grand corps à la peau si pâle et fine, par ces longs cheveux si clairs, ce regard aussi bleu que le ciel. C'était la première fois qu'elle voyait une femme occidentale et elle était fascinée par la beauté parfaite de celle-ci. Lisabeth, les yeux fermés, se laissait dorloter comme quand elle était enfant et que sa mère prenait soin d'elle avec la même douceur.

— Vous avez de si beaux cheveux, Lisabeth ! Ils sont si doux ! Comme j'aimerais en avoir de cette couleur !

Lisabeth leva les yeux vers Leila et s'amusa de son regard brillant d'admiration.

— Les vôtres sont également très beaux, Leila ! Travaillez-vous pour le Prince Hassan depuis longtemps ?

— Oui, depuis que je suis enfant.

— Enfant ? s'étonna Lisabeth.

— Oui, ma mère est au service de son Altesse depuis longtemps et travaille aux cuisines. Mon père s'occupe des chevaux. Quand j'ai été assez grande, j'ai été employée au service des dames de son harem.

Lisabeth déglutit. De son harem ? Elle brûlait de lui poser des questions à ce sujet, mais n'osa pas et ferma de nouveau les yeux tandis que Leila massait et démêlait ses cheveux avec douceur.

En sortant du bain, Lisabeth s'allongea sur une table matelassée, prévue à cet effet. Leila enduisit son corps d'huile d'amande et de jasmin et la massa longuement. Lisabeth se détendit complètement et finit par s'endormir tant la sensation que ces mains lui procuraient était apaisante et reposante. Leila la recouvrit d'une grande serviette et la laissa dormir.

Elle s'éveilla deux heures plus tard, en sursaut, se demandant, un instant, où elle se trouvait. Elle s'étira, se leva et, enveloppée de la grande serviette, se rendit dans sa chambre. Elle fit l'inventaire des robes offertes par le Prince Hassan et opta pour une robe longue, de soie turquoise, agrémentée de discrets filets d'or. Décolletée et

ajustée sur son corps, elle avait des manches longues et vaporeuses. Laisant tomber la serviette, elle enfila la robe et, devant le miroir, eut du mal à se reconnaître, tant cette robe mettait son corps en valeur, faisait ressortir la couleur de ses yeux. Elle coiffa ses cheveux et les laissa librement retomber sur ses épaules et dans son dos qu'ils couvraient jusqu'à la moitié. N'ayant aucune notion du temps, elle appela:

— Leila ?

Celle-ci surgit aussitôt et lui adressa un grand sourire en la voyant ainsi vêtue.

— Son Altesse vous attend, Lisabeth. Veuillez me suivre.

Lisabeth, en la suivant, se rendit compte qu'elle avait oublié de se chausser. Comme elle était toujours pieds nus dès qu'elle rentrait chez elle, elle n'y avait pas fait attention et décida de rester ainsi, la longue robe les cachant.

Lorsqu'elle parut dans le grand salon, Hassan se leva de son fauteuil et s'approcha d'elle. Il prit ses mains dans

les siennes, ouvrant ses bras pour juger de l'effet de cette robe sur elle et eut un sourire ravi.

— Vous êtes magnifique, Lisabeth ! Cette robe vous va à ravir !

— Merci, votre Altesse. Vous avez été bien trop généreux envers moi, je ne sais comment vous remercier. Je ne puis accepter autant de présents sans vous offrir quelque chose en retour.

— Contentez-vous de les accepter. Il me fait plaisir de vous gâter. Et si vous tenez absolument à m'offrir quelque chose en retour, vous saurez bien assez tôt ce qui me ferait plaisir.

En disant ces mots, il avait un regard si troublant que Lisabeth baissa les yeux, inquiète et impatiente à la fois de savoir de quoi il parlait.

— Venez vous asseoir. Avez-vous faim ?

— Oui, votre Altesse. J'avoue que mon dernier repas remonte assez loin dans la journée.

— S'il vous plaît, appelez-moi Hassan, d'accord ?

Le salon comportait une cheminée devant laquelle étaient déposés de lourds tapis, parsemés de coussins. Un long divan en L en faisait presque le tour. Partout, étaient allumées des lanternes, donnant un aspect chaleureux et intime à l'endroit.

Hassan se dirigea dans un coin, vers une table ronde, tira l'un des larges fauteuils et l'invita à prendre place. En s'asseyant, Lisabeth s'aperçut que la table était dressée devant une large baie vitrée qui donnait une vue époustouflante sur le désert illuminé par le clair de lune, dans un ciel d'encre étincelant de milliers d'étoiles. Ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la surprise. Hassan s'installa dans le fauteuil proche du sien et lui adressa un grand sourire lorsqu'elle tourna ses yeux vers lui.

— C'est magnifique !

— En effet. J'ai une salle à manger de grandeur plus respectable, mais c'est ici que je préfère prendre mes repas. Le soleil se couche exactement à cet endroit. Je vous montrerai demain.

À peine fut-il assis qu'un domestique arriva et commença le service.

— Sur votre mot, vous avez signé Ficelle. Pourquoi ce nom ?

— Ça ne se voit pas ? demanda Lisabeth en souriant. C'est un surnom que l'on m'a donné quand j'étais enfant et qui m'est resté. Dans la troupe, tout le monde m'appelle comme ça.

— Je vous appellerai Ya Zine.

— Ya Zine... c'est joli. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Hassan eut un sourire charmeur. Il glissa un doigt sur la joue de Lisabeth.

— Je vous le dirai plus tard. Parlez-moi de vous. Je sais que vous êtes née en Allemagne et que vous avez vécu longtemps aux États-Unis avant de vous installer en Russie. Pourquoi la Russie ?

— Pour le plaisir de découvrir autre chose que ce que je connaissais. J'ai eu la chance de recevoir plusieurs propositions intéressantes. Mais la Russie m'attirait alors j'ai voulu voir par moi-même comment c'était de vivre là-bas.

Lisabeth lui posa de nombreuses questions sur ses fonctions de prince, les coutumes de son pays. Amusé de sa curiosité, Hassan répondit avec un petit sourire en coin, légèrement moqueur, ses yeux ardents parcourant ses traits sans se lasser.

— Venez, assez parlé pour aujourd'hui. Il se leva, tira le fauteuil où elle était assise et prit sa main. Il la fit asseoir sur le divan et tapa dans ses mains. Un serviteur leur apporta un thé à la menthe et, tandis que résonnait une musique aux sons étranges et envoûtants, Lisabeth vit défiler une dizaine de femmes qui virent se placer devant eux. Vêtues de voiles transparents, parées d'or et d'argent sur tout le corps, elles ondulaient gracieusement, se déhanchant au rythme lancinant de la musique. Le rythme accéléra et leurs ventres bougeaient en cadence, comme animés d'une vie propre. Hassan, qui ne quittait pas Lisabeth des yeux, vit la passion qui la dévorait alors qu'elle suivait les mouvements avec attention. Il vit ses pieds nus s'animer en rythme avec les danseuses et son corps onduler imperceptiblement. L'une des danseuses l'avait remarqué aussi et, avec un sourire, s'approcha d'elle, toujours en dansant et lui tendit les mains. Lisabeth jeta un regard à Hassan et il esquissa un sourire. Lisabeth

se leva et, se plaçant à côté de la danseuse qui l'avait invitée, commença à suivre les pas, essayant de faire bouger son ventre comme elle. Hassan se renversa contre le divan et l'observa, amusé et admiratif de voir la vitesse avec laquelle elle apprenait. Rêveur, il l'imagina dans le costume traditionnel des danseuses, qu'elle porterait un jour, il le savait, savourant d'avance ce moment où elle danserait, seule, pour lui, presque nue. Lisabeth croisa son regard et se sentit rougir tant il y avait un désir ardent dans ses yeux sombres.

La danse s'acheva et les danseuses tombèrent à genoux, s'inclinant devant lui. Lisabeth en fit autant. Hassan leur adressa un signe de tête et, à pas légers, elles sortirent du salon.

— Je voudrais apprendre cette danse ! s'exclama Lisabeth, en se redressant, les yeux brillants.

Hassan se mit à rire, la regardant avec tendresse.

— Je m'en doutais. Aussi, Fatima se tiendra à votre disposition selon vos temps disponibles. Vous n'aurez qu'à demander à Leila de la faire venir auprès de vous.

Il se leva, prit sa main et l'embrassa avec douceur, son regard plongé dans le sien.

— Je vous laisse aller vous reposer, maintenant. Ce voyage était long et, si je ne m'abuse, vous devez rejoindre votre troupe assez tôt. Je ne sais pas si je pourrais vous voir avant votre départ, mais j'attendrai votre retour avec impatience.

— Merci, votre Altesse. Bonne nuit.

— Hassan. Bonne nuit à vous, Ya Zine.

— Merci, Hassan, murmura Lisabeth, troublée par son regard et la chaleur de sa voix.

*
* *

Le lendemain, elle rejoignit la troupe très tôt. Ses amies l'assailirent de questions sur sa soirée, sur le prince, sur l'endroit où elle était logée et poussèrent des exclamations ébahies et envieuses, en apprenant qu'elle dormait dans un vrai palais. À cause de la chaleur, il avait été décidé que les répétitions auraient lieu tôt le matin et s'achèveraient en début d'après-midi. En plus des ballets auxquels ils étaient tous habitués et qu'ils avaient déjà présentés plusieurs fois, Youri leur faisait répéter, une

dernière fois, la nouvelle pièce, qui serait jouée en exclusivité, le lendemain, devant l'émir. Vladimir, boudeur, mit longtemps à se déridier. Il avertit Lisabeth :

— Que crois-tu que cet homme veut de toi, Lili ? Pourquoi penses-tu qu'il t'a invitée chez lui ? Prends garde à lui. Je ne lui fais aucune confiance.

— Vladimir, je t'assure que tu te trompes. Il est en tout point correct et respectueux envers moi. Allons, arrête de tout gâcher et profitons de ce voyage, d'accord ?

Le soir même, Lisabeth vit très peu Hassan et le lendemain, elle fut surprise de le découvrir assis dans la limousine.

— Bonjour, Ya Zine. Je vous accompagne, j'ai à faire en ville. Je vous retrouverai en début d'après-midi et, bien sûr, je vous accompagnerai pour votre représentation, ce soir.

Durant le trajet, Hassan lui conta des légendes et des histoires anciennes qui peuplaient ces dunes et cette immense étendue de sable. Lisabeth l'écoutait, les yeux rêveurs, captivée, regrettant que le parcours ne soit pas plus long tant elle aimait être en sa compagnie. Lorsqu'il

revint la chercher, au lieu de se diriger vers le palais, la limousine leur fit parcourir plusieurs kilomètres et Lisabeth poussa un cri de joie en apercevant la mer. La limousine se gara près d'une modeste auberge.

— Nous dînerons ici, décréta Hassan en descendant de la voiture.

La plage était déserte. Lisabeth se déchaussa et courut vers les vagues, criant lorsque celles-ci touchèrent ses pieds. Hassan marcha tranquillement vers l'eau, attendri de la voir s'amuser comme une enfant. Elle releva sa jupe sur ses cuisses en avançant, aucunement consciente de l'effet de ses jambes nues sur Hassan. Elle se tourna vers lui et la seconde d'après, poussa un cri, alors qu'une vague plus grosse vint la tremper jusqu'au milieu du dos. Elle courut aussitôt vers la plage en riant. Elle trébucha sur le sable et Hassan la reçut dans ses bras, la retenant contre lui, alors qu'elle voulait s'écarter. Saisie d'un frisson qui n'était pas dû à la fraîcheur de l'eau, elle croisa son regard et baissa les yeux, le cœur battant. D'une main douce, il releva son visage, la dévisageant avec intensité.

— Vous êtes si belle, Ya Zine ! Vos yeux ont exactement la même couleur que la mer. Je m'y perdrais pour l'éternité.

Il retira sa main d'une caresse, effleurant ses cheveux et Lisabeth se sentit frémir. Juste avec son regard, cet homme-là lui procurait un effet que personne ne le lui avait jamais fait auparavant.

— Venez, allons manger. Habituellement, les femmes sont interdites, mais j'ai réservé l'auberge pour que nous soyons tranquilles et que vous ne soyez pas importunée.

Lisabeth le regarda, interloquée.

— Les femmes sont interdites ? Mais pourquoi ?

— Oui, répondit Hassan avec un sourire. Ici, c'est comme ça. En fait, les femmes ne sont admises que dans les lieux publics qui leur sont réservés et interdites partout ailleurs. Il y a des exceptions si elles accompagnent leur époux, leur père, ou leurs frères.

L'auberge était déserte et ils furent servis aussitôt, avec affabilité, par le propriétaire des lieux. Lisabeth n'en revenait pas d'une telle extravagance: louer une auberge pour lui permettre d'y entrer !

— Les femmes ont-elles le droit de se baigner ?

— Il y a une plage qui leur est réservée, oui, et c'est le seul endroit où elles peuvent le faire.

— Donc, si je voulais me baigner, il faudrait que je me rende à cet endroit ?

— Oui, mais je vous l'interdirai dans tous les cas. Je vous emmènerai plutôt à ma résidence devant laquelle j'ai une plage privée. Dès que les représentations finiront, nous pourrons y aller.

— Je ne crois pas. Car dès que les représentations seront finies, je repartirai en Russie.

Hassan lui adressa un sourire enjôleur, en levant ses sourcils, l'air mystérieux et Lisabeth replongea le nez dans son assiette, légèrement inquiète. Et si Vladimir avait raison ? Après tout, elle ne savait rien de lui. Et de quel droit lui interdirait-il de se baigner dans cet endroit dont il parlait s'il était réservé aux femmes ? Elle se promit de prendre garde à lui et se dit, qu'éventuellement, elle devrait peut-être mieux loger à l'hôtel. Hassan sembla sentir son désarroi et lui dit gentiment :

— Ya Zine, je ne ferai jamais rien que vous ne souhaitiez que je fasse. Venez maintenant, vous devez vous reposer avant la représentation de ce soir.

Lisabeth se leva sans un mot et le suivit jusqu'à la limousine. Elle ne parla pas plus durant le trajet et le salua poliment avant de se diriger vers la salle de danse. Elle se reposerait quand bon lui semblerait ! Et personne, jamais, ne l'empêcherait ni de se baigner où elle voulait, ni d'agir comme elle le voulait. Elle évacua ses émotions contradictoires de désir, d'attrance et de rejet simultanés envers lui et dansa longuement, se laissant emporter par ses mouvements. Elle trouva, parmi les musiques, une de celles sur laquelle elle avait vu se mouvoir les danseuses et essaya les mouvements, s'amusant à faire gondoler son ventre et son bassin comme elles le faisaient si bien. Assis devant son écran, Hassan la regarda en riant doucement, admirant son obstination alors qu'elle recommençait encore et encore. Pour finir, elle se laissa aller à une improvisation aussi souple que sensuelle et Hassan s'en sentit profondément troublé. Jamais, il ne pourrait la laisser repartir. Il allait la garder avec lui, pour lui tout seul. Et jamais, elle ne le quitterait. Jamais, il ne le permettrait.

Épuisée, Lisabeth s'étendit sur les tapis, fit quelques étirements pour soulager ses muscles et s'endormit là. Hassan la laissa dormir une heure, se rendit dans la salle de danse et s'assit auprès d'elle. Du bout des doigts, il effleura ses cheveux avec vénération. Ce blond si clair, ses mèches si soyeuses, le laissaient rêveur, en proie à une émotion indéfinissable. Il caressa son visage avec douceur et elle s'éveilla sous cette sensation délicieuse. Encore ensommeillée, elle croisa son regard brûlant et se sentit envahie d'une chaleur soudaine. Elle aurait aimé, à cet instant, qu'il prenne ses lèvres, s'allonge près d'elle, pose ses mains partout sur son corps. Rougissante, elle frémit à cette pensée et détourna les yeux.

— Quelle heure est-il ?

— Vous avez amplement le temps. Je voulais vous réveiller assez tôt pour que vous puissiez vous préparer tranquillement, sans hâte.

— Merci, c'est gentil à vous.

À peine fut-il sorti que Leila apparut, lui annonçant que son bain était prêt. Elle fut une nouvelle fois dorlotée et massée, savourant ces plaisirs inhabituels. Sachant que l'émir avait prévu une fête en l'honneur de la troupe après

la représentation, elle choisit une des robes, en satin gris et lamé argent, que le prince lui avait si gentiment offert, une étole de soie blanche, une parure de diamants et une paire d'escarpins. Elle plia soigneusement le tout dans un sac et enfila les vêtements qu'elle portait le matin.

La salle était bondée. L'émir était entouré d'hommes, dont Hassan, assis à sa droite. Quelques femmes se tenaient sur les fauteuils en arrière de lui, toutes somptueusement vêtues et étincelantes de bijoux de grande valeur.

— As-tu vu tout ce monde ? murmura Lara, camouflée derrière les lourds rideaux.

— Oui, chuchota Lisabeth à ses côtés. C'est sûrement la plus grande salle que j'ai jamais vue !

— Dis donc, Ficelle, il est mignon, ton prince !

— Oui, il est mignon. Il est même très beau, mais ce n'est pas mon prince, répliqua Lisabeth en s'éloignant sur la scène.

La pièce, inédite, fut jouée avec brio et reçut un franc succès de la part du public. Un léger entracte était prévu avant la représentation de la pièce que la troupe avait déjà

jouée devant l'émir, lequel avait demandé à la revoir. Une nouvelle fois, Lisabeth, à genoux sur la scène, tête inclinée, croisa le regard d'Hassan sur elle et, comme la première fois, il inclina sa tête de côté et lui adressa un grand sourire. Elle sourit en retour, troublée et se sentant impuissante à résister à cet attrait si fort qu'elle ressentait pour lui. Lorsqu'à la fin de la pièce, elle se laissa glisser sur le sol, la tête sur son bras étendu, elle surprit une nouvelle fois son regard. Mais cette fois, il semblait grave et ses yeux, rivés sur elle, étaient remplis de douceur et de tendresse. Ce qui la troubla d'autant plus et la remua profondément.

Quand ses amies la virent habillée pour la soirée avec une telle élégance, elles demeurèrent muettes un instant avant de s'exclamer, à grands bruits, sur la beauté de sa tenue, lui répétant maintes fois comme celle-ci lui allait à ravir. Lisabeth, déjà plus grande que toutes, les dépassait largement avec ses escarpins. Vladimir lui lança un regard admiratif et prit son bras pour se rendre à la salle de réception. Celle-ci bruissait d'un flot de conversations ininterrompues, entrecoupées d'éclats de rire. Youri accourut vers eux à leur entrée et les dirigea devant l'émir, assis dans un grand fauteuil surélevé, entouré de sa cour.

Hassan se tenait derrière le fauteuil, parmi plusieurs autres hommes, et la regarda s'avancer avec un plaisir non dissimulé. Il jeta un regard noir à Vladimir en voyant qu'il tenait le bras de Lisabeth fermement. L'émir les félicita pour leur magnifique prestation, s'enquérant des projets de la troupe après leur séjour dans son pays, puis les invita à profiter du somptueux buffet dressé le long des murs. Les danseurs le saluèrent en s'inclinant, avant de s'éparpiller dans la salle.

Vladimir ne quittait pas Lisabeth d'une semelle tandis qu'elle se servait une assiette de nourriture, parmi un choix de plats variés et abondants. La salle était en majorité composée d'hommes qui eurent tôt fait de venir complimenter et parler avec l'une ou l'autre des danseuses. Mais Lisabeth attirait tous les regards, tant par sa longue taille que par la finesse de son corps, la blancheur de sa peau et la pâleur de ses cheveux, mais aussi et surtout par ses grands yeux bleus, qui se posaient partout sans rien voir alors qu'elle mangeait avec appétit, assise sur un divan à l'écart. L'émir avait permis que du vin soit servi aux invités, dont les coutumes différaient des siennes, et Lisabeth apprécia avec plaisir cette entorse aux lois si sévères régissant cet endroit du monde. Sévère à l'endroit

des femmes, notamment. Elle put observer les quelques femmes présentes, servant l'émir, veillant à son bien-être, prostrées devant lui et ne parlant à personne d'autre qu'à lui. Lara vint s'asseoir près d'elle et trinqua joyeusement au succès de la nouvelle pièce, qui serait reprise certainement dès leur retour au pays.

— Crois-tu qu'elles ont le droit de manger, au moins ?
chuchota Lisabeth à son amie.

Mais celle-ci n'eut pas le temps de répondre que la voix d'Hassan se fit entendre derrière elles.

— Oui, absolument. Nous traitons nos femmes bien mieux que ne le font certains occidentaux, Lisabeth.

Celle-ci sursauta et se tourna vers lui, les joues roses, se sentant prise en faute. Elle se reprit, leva son verre vers lui et répondit, avec un sourire, avant de boire une gorgée de vin.

— Je suis ravie de l'entendre, Prince Hassan. À votre santé, votre Altesse !

Lara, surprenant le regard du prince sur son amie, les salua d'un sourire et rejoignit les autres danseuses. Hassan

se pencha vers Lisabeth et dit à voix basse, d'un ton sévère et autoritaire:

— Je crois que vous avez assez bu, Lisabeth, il est temps de rentrer maintenant.

Lisabeth manqua de s'étouffer à ces mots.

— Prince Hassan, je vous suis infiniment reconnaissante de votre hospitalité, mais je crois qu'il vaut mieux pour moi que je loge à l'hôtel désormais. Je ne crois pas être une invitée à la hauteur de vos attentes.

D'un air de défi, elle vida son verre d'un trait. Hassan, le regard noir, finit par esquisser un sourire, amusé de sa rébellion à laquelle il n'était pas accoutumé. Sans un mot, il se dirigea vers la porte. Interloquée, Lisabeth le regarda partir. Elle se sentit soudain embarrassée à l'idée de l'avoir offensé. Après tout, il avait été d'une extrême gentillesse envers elle. Indécise un instant, elle finit par se lever et tenter de le rattraper, au moins pour ne pas le quitter en si mauvais termes.

À peine eut-elle refermé la porte qu'elle se sentit saisie par les bras, entraînée dans un recoin et plaquée contre le mur.

— Si vous croyez un seul instant que je vous permettrai de partir ainsi, vous vous trompez lourdement, Lisabeth.

Le visage d'Hassan était tout près. Ses yeux flamboyants étaient plongés dans les siens. Avant qu'elle ait pu répondre ou réagir, il saisit son visage entre ses mains et prit ses lèvres avec ardeur, l'embrassant longuement. Il la serra d'un coup contre lui et murmura :

— Ana ouhibouki, Ya Zine, ana ouhibouki. Houbbi. Hayati...

— Hassan... murmura Lisabeth, complètement bouleversée par ce baiser et tremblante contre lui. Je ne comprends pas, Hassan.

— Peu importe, Ya Zine. Venez.

Et il l'entraîna vers la limousine. Il la tint serrée contre lui durant tout le trajet et Lisabeth ne cherchait pas à s'éloigner tant elle se sentait bien entre ses bras. Il lui chuchotait ces mots qu'elle ne comprenait pas, mais, au son de sa voix chaude et douce, elle devina que c'était des mots d'amour et elle se laissa bercer par cette sensation de bien-être et de tendresse dont il l'enveloppait.

Arrivés au palais, il la raccompagna jusqu'à sa chambre et la serra une dernière fois contre lui, caressant son visage avec adoration. Il l'embrassa, cette fois avec douceur.

— Bonne nuit, Houbbi. Ana ouhibouki.

*
* *

Le lendemain était un jour de repos pour toute la troupe et Hassan proposa à Lisabeth de l'accompagner dans le désert à dos de cheval.

— Avez-vous déjà monté ?

— Oui, mais pas souvent.

Il avait enroulé un long foulard autour de sa tête et rabattu un pan devant son nez et sa bouche. Seuls ses yeux ressortaient, encore plus vifs qu'à l'habitude. Il fit la même chose sur Lisabeth et eut un sourire amusé en la voyant ainsi accoutrée. Il l'aida à grimper sur un cheval et enfourcha le sien d'un saut rapide. Ils chevauchèrent un moment à travers les dunes ocre, aux couleurs dorées, illuminées sous le soleil. Hassan semblait savoir où il allait et Lisabeth en fut impressionnée. Le paysage lui semblait être le même à l'infini et elle se demanda

comment il arrivait à se repérer. Il se dirigea vers une oasis d'assez grande taille, grouillante de vie. Ils furent accueillis avec chaleur et empressement. Tout le monde saluait Hassan avec respect et Lisabeth remarqua que tous s'inclinaient devant lui. Plusieurs enfants courraient près des chevaux, criant et riant. Hassan leur parlait gentiment, riant avec eux. Un petit garçon lui tendit le bras. Hassan le saisit au vol et le fit asseoir devant lui. L'enfant se serra alors dans ses bras et Hassan lui parla doucement, le maintenant d'une main. En croisant son regard, Lisabeth s'aperçut qu'il semblait ému. Arrivés devant une tente, Hassan fit glisser l'enfant à terre avec douceur et descendit lui-même de son cheval avant d'aider Lisabeth à descendre du sien, la tenant une seconde dans ses bras avant de la relâcher.

— Venez, je vais vous présenter à mes parents.

— Vos parents ? ! demanda Lisabeth, interloquée que ses parents puissent demeurer sous une tente.

Sans répondre, Hassan souleva un pan de la tente dans laquelle ils pénétrèrent et où régnait une fraîcheur bienfaisante. Une petite femme corpulente se tourna d'un coup à leur entrée et s'élança vers Hassan qu'elle serra

dans ses bras, parlant sans cesse, apparemment ravie de le voir. Lisabeth ne comprenant rien, se contentait de les observer, attendrie de voir Hassan aussi heureux, répondant d'une voix joyeuse aux questions de la femme. Celle-ci l'entraîna vers le fond de la tente et Lisabeth put voir un homme allongé, qui semblait souffrant. Le sourire d'Hassan s'effaça et il s'agenouilla au chevet de l'homme. Prenant sa main, il lui parla avec douceur. L'homme eut un sourire en le voyant, mais répondit aux paroles d'Hassan par un mouvement négatif de sa tête, sans cesser de sourire. Il posa une main sur l'épaule d'Hassan et lui parla longuement. Ce dernier hocha la tête d'un air résigné. Il ajouta quelques mots et, se tournant vers Lisabeth, lui tendit la main pour qu'elle approche.

Elle s'agenouilla aux côtés d'Hassan et sourit à l'homme allongé. Celui-ci semblait fasciné par la couleur de ses yeux. Apparemment, il n'avait encore jamais vu quelqu'un avec des yeux bleus. Il dit quelques mots, Hassan lui répondit et, avec la plus grande douceur, défit doucement le turban de Lisabeth, laissant retomber ses longs cheveux blonds. L'homme eut alors un grand sourire tandis que la femme poussait un cri de surprise. Elle dit

quelques mots à Lisabeth et celle-ci la regarda sans comprendre.

— Elle voudrait toucher vos cheveux, dit Hassan avec un sourire.

Lisabeth leva les yeux vers la femme et hocha la tête, en souriant. Celle-ci, ravie, porta une main hésitante vers sa tête, caressant ses cheveux avec douceur. Amusée d'être la source d'autant d'attentions, Lisabeth les regardait à tour de rôle. Hassan la présenta à ses parents, traduisant les mots de bienvenue qu'ils lui offrirent spontanément et traduisant les remerciements de Lisabeth et sa joie de les connaître. Il leur parla ensuite longuement et, à leur air ébahi, Lisabeth crut comprendre qu'il leur vantait ses talents de danseuse et son succès international.

Le petit garçon qu'Hassan avait pris sur son cheval, l'interrompit en entrant brusquement dans la tente, un bol de dattes fraîchement cueillies à la main. Il posa le bol sur la table et courut vers Hassan qui le prit dans ses bras avec affection et lui dit quelques mots. L'enfant se tourna d'un coup vers Lisabeth et la regarda comme si elle était la chose la plus étrange et la plus belle qu'il ait jamais vue. Lisabeth ne put s'empêcher de rire devant sa bouche

entrouverte et ses yeux écarquillés de surprise. Sans demander la permission, l'enfant porta la main à ses cheveux, les caressant avec douceur. Lisabeth, avec un sourire, porta à son tour la main sur ceux de l'enfant et le caressa de la même façon. L'enfant eut un sourire ravi et, d'un mouvement inattendu, il tomba dans ses bras. Surprise et touchée, elle l'enlaça et le berça doucement. Hassan, bouleversé par ce geste, les regardait avec tendresse et Lisabeth, en croisant son regard, fut émue de voir des larmes briller dans ses yeux.

— Lisabeth, je vous présente mon petit frère, Mustapha.

La mère d'Hassan leur offrit du thé à la menthe, des gâteaux aux dattes, des fruits frais, du lait de chamelle et Hassan, en riant, lui dit d'arrêter. Ils restèrent là quelques heures et Hassan prit congé d'eux. La mère d'Hassan serra Lisabeth dans ses bras et elle lui rendit son étreinte chaleureusement. Elle serra la main de son père et enlaça une dernière fois le petit Mustapha qui ne l'avait pas lâchée une seconde. Hassan ramena ses longs cheveux sur sa tête et replaça son turban avec douceur.

De retour au palais, Hassan brisa enfin le silence qu'il avait gardé durant tout le trajet et que Lisabeth n'avait pas osé rompre. Il invita Lisabeth à se rafraîchir et à venir le rejoindre au salon.

Quand elle arriva près de lui, il saisit ses mains et l'attira contre lui, la serrant dans ses bras. Il caressa tendrement ses cheveux qui avaient eu tant de succès dans sa famille.

— Ya Zine, vous vous demandez sûrement comment mes parents et mon petit frère peuvent vivre dans une tente alors que je vis dans un palais ?

Lisabeth hocha la tête sans répondre.

— C'est qu'ils ne veulent pas venir vivre ici, tout simplement, malgré le nombre de fois où je le leur ai proposé. Venez, je vais vous raconter.

Il la fit asseoir sur le divan et s'assit près d'elle.

— Je ne suis pas né prince. Je suis né parmi ces gens, dans ce monde, et j'ai grandi parmi eux. Nous étions alors des nomades. J'ai passé ma vie dans le désert. J'avais deux sœurs, à peine plus âgées et un frère plus jeune que moi. Un jour, notre caravane a été attaquée par des

mercenaires. Beaucoup ont été tués, dont mon frère. Mes deux sœurs ont été enlevées ainsi que de nombreuses autres jeunes filles. J'avais 15 ans à cette époque. Avec plusieurs autres, nous sommes partis pour tenter de chercher et libérer nos sœurs et venger nos familles. Nous ne les avons jamais retrouvées.

"Mais, au retour, nous avons surpris l'attaque d'une autre caravane et leur avons porté secours. J'ai tué l'homme qui s'attaquait à un jeune homme de mon âge. Je ne le savais pas mais c'était le fils de l'émir de l'époque. Celui qui est devenu l'émir devant lequel vous avez dansé. Son père, pour me remercier d'avoir sauvé son fils, m'a nommé prince et m'a offert un royaume. J'ai pu faire bénéficier de ma bonne fortune tous les membres de ma famille et des familles amies que vous avez vues dans l'oasis. Beaucoup sont venus travailler pour moi et des enfants, comme Leila, sont nés dans ce palais. Mais d'autres, comme mes parents, préfèrent vivre la vie qu'ils ont toujours connue. Mes parents ont mis longtemps à se remettre de la mort de leur fils et de la disparition de leurs deux filles. Mustapha est né il y a six ans et mon père a contracté une maladie invalidante il y a deux ans. Je lui ai envoyé les meilleurs docteurs, il a reçu les meilleurs

traitements mais il refuse de se faire hospitaliser et il refuse toujours de venir vivre ici. Il préfère mourir comme le nomade qu'il a toujours été, même si le clan ne se déplace plus maintenant. Je comprends ses raisons et son choix et je les respecte. Je m'assure que personne, là-bas, ne manque de rien et tous savent que ma porte leur est grande ouverte dès qu'ils voudront venir. Je ne peux rien faire de plus.

— C'est très triste pour vos parents et pour vous aussi. Je suis désolée d'apprendre tout ceci, Hassan.

— Oui, effectivement, mais tout ça fait maintenant partie du passé. Et vous ? Racontez-moi comment vous avez grandi ?

Pendant que Lisabeth parlait, Hassan l'écouta attentivement, même s'il connaissait déjà tout de sa vie, ayant fait faire des enquêtes poussées sur elle depuis qu'il l'avait vue danser, la toute première fois, dans un spectacle à Paris.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?

— Et vous ? rétorqua Lisabeth d'un air de défi.

Hassan se mit à rire et prit sa main qu'il porta à ses lèvres. Il répondit d'une voix grave tout en la dévorant des yeux.

— Parce que je ne vous avais pas encore rencontrée.

Lisabeth inspira d'un coup à ces mots. Elle baissa les yeux en rougissant.

— Répondez à ma question, Ya Zine.

— Parce que je consacre ma vie à la danse et, si je me mariais, je devrais probablement y renoncer. À moins de trouver un mari qui accepterait que je sois souvent en déplacement et que je ne sois pas prête à fonder une famille. Comme cet homme-là ne doit probablement pas exister...

— Mais cet homme pourrait aussi bien vous suivre dans vos déplacements. Ou, mieux encore, danser avec vous, comme votre ami Vladimir. N'est-ce pas une autre option ?

— Je préférerais changer de sujet, si ça ne vous ennuie pas.

— Très bien. Avez-vous eu le temps de voir Fatima ?

— Non, mais j'aimerais bien la voir aujourd'hui si elle est disponible, vu que j'ai du temps. Et, si elle a du temps, je pourrais me pratiquer avec elle les après-midis. Croyez-vous que ce sera possible ?

— Absolument. Hassan tapa dans ses mains, un serviteur apparut aussitôt et Hassan lui lança quelques ordres. Voilà, Fatima va vous attendre dans la salle de danse. Vous pourrez vous y rendre quand il vous plaira.

— C'est très gentil, Hassan. Merci. Tout le monde obéit-il à vos ordres aussi vite, tout le temps ?

— Oui, Houbbi, et vous le ferez vous aussi un jour.

En disant ça, Hassan eut un sourire moqueur, les yeux rieurs, anticipant sa réaction qui ne se fit pas attendre. Elle se leva d'un bond.

— Je ne crois pas, non. Mais le rêve est permis, n'est-ce pas ? Je vous laisse donc rêver et je vais danser. Merci encore.

Elle sortit rapidement et Hassan, en riant, s'installa devant son écran pour assister à la première leçon de Fatima. Il s'abstint par la suite d'assister aux répétitions,

préférant avoir la surprise finale quand elle serait prête à la lui montrer.

Même si les deux femmes ne parlaient aucune langue en commun, elles s'entendirent tout de suite à merveille et par gestes, Fatima lui montra comment bouger ses bras, déplacer ses jambes et faire onduler son bassin et son ventre. Hassan eut plaisir à les entendre rire plusieurs fois. Si, au début, Fatima dansa avec elle pour qu'elle répète ses mouvements, à la fin, elle laissa Lisabeth le faire d'elle-même, applaudissant, rectifiant un mouvement. Elle fit ensuite venir ses danseuses et elles entreprirent une chorégraphie que Lisabeth parvint à suivre avec succès. Les danseuses l'applaudirent avec des cris de joie.

Le lendemain et les jours suivants, Lisabeth avança si vite et progressa si bien que Fatima lui fit comprendre qu'elle danserait avec elles, le soir même, pour son Altesse. Aussi, ce soir-là, Hassan dîna seul, Lisabeth ayant prétexté une migraine, et lorsqu'il fit venir les danseuses il eut la surprise et l'immense plaisir de voir Lisabeth s'avancer aux côtés de Fatima. Comme les autres danseuses, elle était vêtue d'un pantalon bouffant, de voile transparent, de couleur turquoise, laissant son ventre nu, descendant sur ses hanches ceintes d'une large parure d'or,

ornée de perles qui cliquetaient à chaque mouvement. Ses seins étaient cachés par une même large parure d'or. Un ornement de perles dans ses cheveux retenait un voile transparent devant son nez et sa bouche. Des bracelets d'or et d'argent tintaient à ses poignets et ses chevilles.

Elles s'inclinèrent toutes vers Hassan avec respect et la musique résonna. Faisant onduler leurs corps avec la plus belle grâce, elles tournoyaient, se déhanchaient dans une synchronisation parfaite. Lisabeth, beaucoup plus grande que les autres, semblait s'étirer à l'infini lorsqu'elle joignait ses mains, les bras tendus au-dessus de sa tête, les laissant retomber en gracieuses ondulations. Hassan, ébloui et émerveillé, ne la quittait pas des yeux, complètement sous le charme de cette danse qui lui allait si bien et qu'elle exécutait avec autant de naturel qu'elle semblait l'avoir fait toute sa vie. Quand la mélodie s'acheva, toutes s'inclinèrent à nouveau et Hassan, les applaudit, les félicitant chaleureusement, ne tarissant pas d'éloges sur la beauté de ce spectacle.

Avec un cri de joie, Lisabeth enlaça Fatima et les autres danseuses. Gênées de faire état d'autant d'enthousiasme devant le prince, les danseuses, riant sous cape, s'enfuirent en courant. Hassan retint Lisabeth par la

main et l'attira sur le divan. Elle s'assit de côté, face à lui, souriante et heureuse de sa performance. Hassan saisit son pied nu, le posa sur sa cuisse et le massa avec douceur. Lisabeth sentit un frisson parcourir tout son corps et sa respiration s'accélérer. Il embrassa son pied avant de le reposer sur le coussin et tendit le bras vers elle. Elle se rapprocha de lui et la seconde suivante, il la saisissait dans ses bras, retirait son voile, caressant son visage avec adoration avant de l'embrasser fougueusement. Haletante, Lisabeth chercha à se redresser mais il la maintint plus fort contre lui.

— Tu es à moi, houbbi. Tu es à moi, mon amour, murmura-t-il à son oreille, d'une voix pressante, avant de prendre ses lèvres à nouveau.

— Hassan, je vous en prie, chuchota Lisabeth en se redressant.

Hassan caressa ses cheveux et desserra son étreinte.

— Je suis désolé, Lisabeth, je me suis laissé emporter par la passion que vous provoquez en moi.

Il se leva, lui tendit la main pour l'aider à se lever et, sans la lâcher, la reconduisit à sa chambre. Une fois

devant la porte, il l'étreignit avec douceur et embrassa son front.

— Vous avez été splendide ce soir, j'espère que vous danserez pour moi à nouveau. Bonne nuit, Ya Zine.

— Avec plaisir, Hassan, bonne nuit à vous.

Lisabeth se mit au lit et resta longtemps éveillée, troublée, au plus profond d'elle-même, entre cette attirance indéniable, ce désir si fort qu'elle éprouvait pour lui, ce sentiment d'amour aussi qui l'envahissait quand il la regardait, lui parlait, la touchait, l'embrassait. Quand elle était dans ses bras dans lesquels elle se sentait si bien. Et entre cette peur que cette attirance faisait naître. Qu'arriverait-il si elle y cédait ? Serait-ce une simple aventure sans lendemain ? Tournant dans son lit, elle finit par s'endormir d'un sommeil agité où deux yeux noirs profonds semblaient la regarder sans cesse et tourner autour d'elle comme un oiseau autour de sa proie.

*
* *

Il restait deux semaines avant le retour en Russie et Lisabeth se sentait triste et heureuse à la fois de cette proche échéance. La troupe avait donné de nombreuses représentations, s'éloignant quelques fois dans d'autres

grandes villes. Hassan l'accompagnait toujours et la ramenait le soir même au palais. Lors de réceptions, il attendait patiemment que sonne l'heure du départ. Il ne l'avait plus embrassée, ni approchée depuis le soir où elle avait dansé pour lui et Lisabeth s'en sentait frustrée et soulagée à la fois. L'ambiguïté de ses émotions contradictoires l'énervait d'autant plus qu'Hassan était, en tout point, charmant et adorable avec elle. Plus elle apprenait à le connaître, et plus il l'attirait. Il était drôle, attachant, doux et moqueur quelquefois. Et en même temps, elle le savait possessif, jaloux, dominateur et intransigeant.

Dans l'intervalle, avec Fatima et les autres danseuses, elle avait mis au point de nouvelles chorégraphies et pratiquaient très souvent, s'amusant énormément avec elles. Elles en présentèrent quelques unes à Hassan, fasciné par ces mouvements nouveaux qui mêlaient des pas de danse classique avec ceux des danses traditionnelles. Il les félicita longuement, posant des questions et Fatima lui dit que c'est Lisabeth qui avait imaginé ces représentations. Hassan lui lança un regard admiratif, levant ses sourcils, esquissant un petit sourire mystérieux.

Lorsqu'elle rejoignit la troupe la veille du départ, Lisabeth s'enquit auprès de Youri de l'heure à laquelle elle devait se présenter. À sa plus grande surprise, il lui annonça :

— Tu n'as pas à t'en faire pour ça, Ficelle. Nous partons tous demain matin très tôt, mais toi, tu nous rejoindras quand tu voudras.

— Quoi ? ! ! s'écria Lisabeth, consternée.

— Mais oui ! Avec ton programme chargé, tu verras toi-même quand tu pourras rentrer. Et je t'assure que dès que tu seras revenue, on mettra en scène...

— Mais de quoi tu parles, Youri ? ! ! l'interrompit Lisabeth, excédée.

— Voyons ! Tu n'es pas au courant ? !

— Au courant de quoi, bon sang ? !

Youri la regarda, décontenancé par son air ahuri.

— Mais voyons, Ficelle ! Les représentations... ne me dis pas que tu n'es pas au courant ?

— Est-ce que j'ai l'air d'être au courant de quoi que ce soit, Youri ? ! s'impatienta Lisabeth, hors d'elle et présageant le pire.

— Non, en effet. Écoute, Ficelle, l'émir veut te voir danser leurs danses traditionnelles que tu as appris et que tu dances, semble-t-il d'une façon unique. Ça, j'avoue que ça ne me surprend pas le moins du monde. Aussi, quand tu seras rentrée,...

— Qui t'a dit ça, Youri ? Qui t'a parlé de ça ? l'interrompt Lisabeth, effarée et effrayée d'un coup.

— Mais le Prince Hassan, voyons ! Ne me dis pas qu'il ne t'en a pas parlé ? ! C'est un contrat extraordinaire et il a offert un montant inespéré pour t'avoir encore en représentations pour un autre mois ! C'est le genre de proposition que tu ne peux pas refuser, Ficelle !

— Je vois, répondit Lisabeth, outrée et profondément déçue qu'il ne lui en ait même pas glissé un mot, ne lui laissant pas d'autre choix que d'accepter.

— Ficelle, si cette proposition ne te convient pas, tu n'es en aucune façon obligée de t'y plier.

— Youri, une proposition implique au moins le fait que la personne concernée ait été informée, tu ne crois pas ?

— Si, bien sûr, mais...

— Alors, pourquoi ne l'ai-je pas été ? Et que tu m'annonces, comme ça, la veille du départ, de la suite de mon avenir sans même que j'aie été prévenue de quoi que ce soit ?

— Écoute, Ficelle, quand j'ai signé le contrat, à aucun moment je n'ai pensé que tu n'étais pas au courant...

— Ah ! Parce que le contrat est déjà signé ? Et l'argent déjà généreusement versé, je suppose ? ! Mais de quel droit s'arroge-t-il ainsi un pouvoir sur mes décisions ? ! ! D'après ce que je comprends, tout est déjà réglé et je n'ai qu'à me plier à vos volontés, à tous, c'est ça ? !

— Écoute, Ficelle, c'est une opportunité ! Une chance inouïe que...

— Laisse faire, Youri. À un de ces jours ! Inch Allah, comme on dit par ici !

Sans un mot de plus, elle s'éloigna en courant. Devant l'hôtel, ne sachant où aller, elle monta dans la limousine et le chauffeur la reconduisit directement au palais. Elle s'enfuit dans sa chambre, s'effondra sur son lit et laissa libre cours à ses larmes de rage et de tristesse. Rien n'aurait pu la blesser autant que cette façon d'agir aussi librement envers elle, sans tenir compte de sa volonté et de ses désirs. Si Hassan lui en avait parlé, elle aurait sûrement accepté avec plaisir, même si le fait de se retrouver seule dans ce pays, sans ses amis, l'effrayait un peu, mais le fait qu'il ait agi délibérément en disposant de son temps ainsi, lui laissait un sentiment amer de profonde déception et de colère. Elle n'était pas sa chose, pas l'une de ses danseuses ou de ses domestiques dont il pouvait disposer comme il le voulait.

Lorsqu'il apprit que Lisabeth refusait de dîner avec lui, Hassan se rendit directement à sa chambre et entra sans frapper. Elle n'y était pas. Il la trouva dans la salle de danse, assise sur les tapis, recroquevillée contre le mur, en larmes. Il s'agenouilla près d'elle et lui parla avec douceur.

— Ya Zine, houbbi, qu'y a-t-il ?

Elle releva sa tête brusquement et le fusilla des yeux.

— Qu'y a-t-il ? ! Vous osez me le demander ? ! Vous m'empêchez de retourner chez moi sans même me demander mon avis sur les projets que vous avez organisés pour moi ! Et vous voudriez quoi ? ! Que je m'incline à genoux pour vous remercier ? ! De quel droit avez-vous décidé de tout ça sans m'en parler ?

— Lisabeth ! Voyons, ne soyez pas aussi fâchée ! J'étais certain que vous seriez heureuse de ce projet et j'ai voulu vous faire une surprise. Je suis désolé. Apparemment, vous n'êtes pas intéressée et vous préférez rentrer chez vous. Je me suis mépris, je suis désolé.

— Je peux donc rentrer chez moi, demain, avec les autres ?

Hassan eut un regard profondément triste à cette question et Lisabeth en fut émue.

— Si tel est votre désir, bien sûr. Je ne vous retiendrai pas ici de force, même si j'avoue que l'idée me séduit énormément.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— Je vous l'ai dit, je voulais vous en faire la surprise et j'étais persuadé que vous seriez ravie de cette nouvelle.

Je vous en prie, pardonnez-moi. Vous êtes, bien sûr, libre de choisir si vous voulez donner suite ou non à ce projet.

Lisabeth se radoucit et sa colère retomba. Il avait l'air sincèrement dérouté par sa réaction. Elle prit sa main et dit avec douceur:

— Très bien, j'accepte votre projet et je vous pardonne. Mais ne vous avisez pas de recommencer à prendre une seule décision me concernant sans m'en parler avant.

Hassan eut un sourire charmeur, les yeux moqueurs.

— Sinon, quoi ?

— Sinon, je... sinon...

Mais elle n'eut pas le temps de trouver quoi dire, qu'Hassan prenait ses lèvres avec fougue.

— Jamais, je ne te laisserai partir, houbbi, jamais mon amour, tu es à moi, murmura Hassan contre elle, en la serrant dans ses bras.

— Ça ressemble à une menace, votre Altesse, murmura Lisabeth, troublée et tremblante de désir.

— Non, c'est un fait, seulement. Venez dîner maintenant et ceci est un ordre, dit-il en se levant et en lui tendant la main.

— Je croyais que j'étais libre de décider ?

— Bien sûr ! Si vous décidez de vous plier à ma volonté, il n'y a aucun problème, Ya Zine.

Lisabeth allait rétorquer mais le regard tendre et moqueur d'Hassan lui fit comprendre qu'il cherchait plutôt à l'enrager et la faire réagir. Elle prit sa main, se leva et Hassan la serra contre lui, caressant son dos avec douceur. Elle se laissa aller à son étreinte avec bonheur. Elle imaginait comment il lui ferait l'amour et elle en était complètement retournée. Hassan ressentit son trouble et ses lèvres descendirent le long de son cou, se frottant contre sa peau douce. Elle se raidit, partagée entre l'envie de se laisser aller à ce désir ardent et la peur de le faire. Hassan n'insista pas et embrassa son front tendrement, avant de lui prendre la main et de l'emmenner au salon.

Le soir même, était prévue une grande fête dans le palais de l'émir, qui souhaitait ainsi saluer et remercier la troupe de sa visite et de ses nombreuses représentations. Lisabeth avait revêtu la robe de soie turquoise qu'elle

aimait tant et qui lui allait si bien. Si le palais d'Hassan l'avait impressionnée, celui de l'émir la laissa muette de stupéfaction, ainsi que tous les autres membres de la troupe. Ébahis, les yeux écarquillés, ils regardaient tout autour d'eux, n'ayant jamais vu autant de richesses réunies en un même lieu. L'or brillait partout, dans le moindre recoin, dans les décorations, les tissus, les lanternes, la vaisselle.

Le jardin, embaumant du parfum des multitudes de fleurs colorées, disséminées partout, orné d'une immense fontaine, entouré de palmiers, était un véritable paradis de sensations et de senteurs enivrantes. Les invités allaient et venaient, de l'intérieur à l'extérieur, s'éparpillant, conversant, riant, s'interpellant. Hassan présenta Lisabeth à tant de personnes qu'elle ne put retenir aucun nom. Profitant d'un moment où elle était seule, Vladimir l'entraîna à l'écart.

— Je voulais m'assurer que tu allais bien, avant de partir, Lili. Youri m'a dit que tu n'étais pas au courant de ce contrat et que tu étais furieuse.

— Oui, c'est vrai, Vladimir. Mais c'est passé maintenant. J'ai accepté et je vais rester ici encore un

mois, peut-être deux, selon que l'émir voudra ou non, donner des représentations ailleurs dans son pays.

— Mais tu es sûre que tout va bien se passer, n'est-ce pas ? Je ne suis pas tranquille de te laisser toute seule ici.

— Oui, Vladimir, je t'assure que je ne risque rien. Je suis assez grande pour me défendre et sinon, il existe un consulat russe ici, je pourrai toujours m'y rendre si j'ai le moindre problème. Mais, tout va bien se passer, ne t'en fais pas. Et toi, que vas-tu faire ? Youri m'a dit que tout le monde serait en vacances jusqu'à mon retour. As-tu quelque chose de prévu ?

— Je ne sais pas encore, je vais sûrement rendre visite à ma famille, me reposer et essayer de me consoler de mon chagrin d'amour.

— Vladimir, s'il te plaît, ne dis pas ça ! Tu sais bien que j'ai énormément d'affection pour toi, non ?

— Oui, Lili, je ne le sais que trop bien. De l'affection, mais pas d'amour, n'est-ce pas ?

Lisabeth, désolée du tour que prenait leur conversation, baissa la tête sans répondre.

— Allons, Lili, pardonne-moi d'avoir dit ça. Montre-moi plutôt cette danse orientale que tu dances, paraît-il, de la plus belle façon.

Avec un sourire, Lisabeth s'éloigna de quelques pas et commença à se déhancher, avançant vers lui et reculant en faisant onduler son corps. Lara et une autre danseuse l'aperçurent et coururent vers elle, l'observant un moment avant d'imiter ses mouvements. Dans un coin, Hassan la regardait avec un sourire attendri, qui s'effaça lorsque Vladimir prit ses mains et se mit à danser de la même façon qu'elle, faisant rire ses compagnes. L'émir, en la voyant danser, tapa dans ses mains et une musique lancinante envahit le jardin. Ravie, Lisabeth continua à danser en rythme et, bientôt, un cercle se forma autour d'elle, tapant des mains et l'encourageant. Les autres danseuses de la troupe les rejoignirent et imitèrent à leur tour ses mouvements en riant.

La soirée se déroula joyeusement, dans les rires, la musique et la danse, mais, au moment de dire au-revoir à ses amies, Lisabeth ressentit une forte émotion de tristesse l'étreindre et surtout, une appréhension dont elle ne comprenait pas la raison. Elle les serra fort contre elle,

Lara et Vladimir plus que les autres, puisqu'ils étaient plus proches d'elle que n'importe qui.

C'est les larmes aux yeux et le cœur serré qu'elle monta dans la limousine. Hassan, ressentant sa détresse, l'attira contre lui et elle pleura, dans ses bras, tout le long du retour au palais, sans parvenir à maîtriser ce chagrin. Hassan, désemparé de cette tristesse qu'il ne pouvait consoler, la berça dans ses bras, caressant son dos et sa tête blottie contre lui, lui murmurant des mots doux, tendres et apaisants. Il la laissa devant sa chambre et, malheureux, ne put autrement apaiser son chagrin qu'en lui répétant qu'elle pouvait partir quand elle le voudrait.

Lisabeth le remercia et, parvenant à se maîtriser, lui souhaita bonne nuit, avant de s'effondrer sur son lit, en larmes et en proie à un sentiment de frayeur incontrôlable.

Le lendemain, après une nuit agitée d'un sombre pressentiment, Lisabeth parvint à se ressaisir, se rassurant en se disant qu'elle pouvait repartir n'importe quand. Comme elle avait désormais tout son temps libre, elle en profita pour perfectionner ses danses orientales en préparation de la longue série de représentations que l'émir avait prévue pour les prochains jours. Elle fit venir

Yasmina et ses danseuses et elles s'entraînèrent des heures durant, plusieurs jours de suite.

*
* *

La veille de la première représentation devant l'émir, Lisabeth, épuisée après une longue série d'exercices, se laissa cajoler et dorloter par les mains habiles de Leila qui lava son corps et ses cheveux avec douceur. Séchée et enveloppée d'une serviette sur ses jambes, elle se laissa ensuite enduire d'huile et masser. Apaisée, enveloppée du bien-être de ces douces caresses, Lisabeth tomba dans un état de somnolence qui dura un long moment. Alors qu'elle se sentait partir vers le sommeil, elle sentit sur son corps d'autres mains et d'autres caresses, aussi douces mais prodiguées par des mains puissantes, plus grandes et plus invasives. Elle retint son souffle, sachant très bien qui était l'auteur de ce trouble et cette chaleur soudains qui l'envahissaient toute entière. Hassan la massa, tout en la caressant avec douceur, jusqu'à ce qu'elle se retourne vers lui. Sans un mot, son regard profond plongé dans les yeux clairs et légèrement effrayés de Lisabeth, il l'enveloppa de la grande serviette, la souleva dans ses bras et la porta jusqu'à son lit sur lequel il l'étendit avec douceur. Il s'allongea près d'elle et, redressé sur un coude, promena sa

main sur son visage, son cou, ses épaules, ses bras, effleurant la naissance de ses seins, à la lisière de la serviette.

Le souffle court, Lisabeth, incapable de résister à la volupté de ces caresses et à ce regard brûlant, se laissa aller vers ce désir qui l'habitait depuis si longtemps, toute résistance annihilée. Hassan prit ses lèvres avec tendresse.

— Je te désire, houbbi, je te désire tant, mon amour, tu es si belle, murmura Hassan en frottant sa joue contre la sienne. Me désires-tu aussi ?

— Oui, Hassan, oui moi aussi. Mais, après, qu'arrivera-t-il ?

— Après, on recommencera encore et encore, chuchota Hassan en souriant d'un air moqueur.

— Tu sais bien de quoi je veux parler, murmura Lisabeth, en riant sous les frissons que lui procuraient ses lèvres effleurant son cou.

— Oui, je sais, mon amour. Après, on se mariera et on aura plein d'enfants. Et tu seras obligée de rester avec moi car je t'empêcherai de partir. Et je te jure que je te rendrai heureuse et comblée jusqu'à la fin de tes jours.

— Hassan, tu sais bien que je ne veux pas... s'affola Lisabeth, avant d'être interrompue par Hassan qui l'embrassa fougueusement pour la faire taire.

Lisabeth se laissa emporter par cette vague déferlante d'amour et de passion, glissa les doigts dans ses cheveux, l'attira contre elle, couvrant son visage de baisers. Elle lui retira sa chemise et embrassa son torse avec douceur. Hassan serra sa tête contre lui, la main enfouie dans les mèches soyeuses.

— Ana ouhibouki, houbbi, je t'aime, mon amour.

Il bascula sur elle, s'agenouilla au-dessus de son corps et d'un geste doux, délia la serviette. Il ferma un instant les yeux, bouleversé à la vue de ce corps si parfait, cette peau si claire qui le hantait depuis la première fois où il l'avait vue. Ses mains suivirent le chemin de ses yeux et glissèrent avec vénération sur la peau douce et si fine, enveloppant ses seins, en effleurant la pointe rose d'un pouce tendre, descendant le long de ses flancs, revenant sur son ventre. Il se recula, descendit encore, promenant ses doigts sur ses longues cuisses, remontant de l'intérieur avec ses pouces jusqu'à son pubis qu'il effleura à peine, recommençant ses caresses sans fin. Lisabeth, haletante,

suivait les mouvements de ces longues mains qui lui donnaient un plaisir comme elle n'en avait jamais connu. Jamais personne n'avait réussi à lui faire ressentir une sensation aussi vibrante, jamais personne ne l'avait touchée avec autant d'amour. Cet amour qu'elle ressentait dans chaque fibre de son corps, si puissant qu'il lui fit monter les larmes aux yeux.

Hassan les sécha de ses lèvres, frottant tendrement sa joue contre la sienne. Lisabeth noua ses mains autour de son cou et l'attira contre elle, l'embrassant avec ferveur. Elle le fit basculer sur le dos et, s'agenouillant sur lui à son tour, elle caressa longuement son corps, le sentant frémir sous ses doigts.

De même que Laurie sentit le corps de Vincent trembler contre elle alors que leur désir mutuel augmentait en même temps que celui d'Hassan et de Lisabeth. Désir qui grandit encore et encore au fur et à mesure que leurs caresses devenaient plus intenses. Laurie ne put retenir un gémissement de plaisir lorsque Hassan pénétra la chair tendre de Lisabeth avec un soupir de bonheur profond. Il l'aima longtemps, avec la plus vive ardeur et la plus grande tendresse et Lisabeth murmura son nom, émerveillée, lorsqu'elle atteint le moment d'extase parfaite,

d'une intensité qu'elle n'avait jamais connue avant. Hassan s'écroula sur elle, au comble du bonheur.

— Hayati, je t'aime tant, mon amour.

Ils restèrent un long moment, soudés l'un à l'autre, incapables de se séparer, n'ayant aucune envie de détacher leurs corps de cette étreinte si douce.

— Je voudrais rester comme ça toute ma vie, murmura Lisabeth, au comble du bonheur.

— C'est ce que j'ai prévu pour nous deux, ma douce, et il n'y a pas d'autres options, répondit Hassan, en riant doucement contre elle.

— Tu crois vraiment que je vais accepter d'entrer dans ton harem ?

Hassan redressa sa tête, entoura son visage de ses mains, détaillant avec amour les grands yeux clairs, perdus dans une brume rêveuse, les joues rosies par le plaisir, les douces lèvres gonflées par ses baisers ardents, s'ouvrant sur un sourire heureux.

— Que tu es belle, Ya Zine ! Je pourrais te contempler à l'infini ! Et non, je ne te veux pas dans mon

harem. Je te veux pour femme. Toi et toi seule, pour la vie entière.

— Hassan...

— Chut, l'interrompit Hassan avant de prendre ses lèvres.

Lisabeth ne put résister à son ardeur alors qu'elle sentait de nouveau monter en elle ce désir et ce sentiment d'amour si forts qu'elle ressentait pour lui. Peu importait ce que lui réservait le lendemain, elle savait que cet homme était et serait à jamais lié à elle par une force à laquelle elle ne pouvait pas résister. Elle se laissa aller à cet état de bonheur si pur et si réel, s'abandonnant complètement à lui.

Ils finirent par s'endormir dans les bras l'un de l'autre, profondément heureux et apaisés, s'éveillant pour se nourrir, se laver mutuellement dans la grande baignoire, s'aimer à nouveau, et pour finir, passer leur première nuit ensemble, leurs corps étroitement enlacés, éclairés par la clarté de la lune brillante diffusée à travers les moucharabiés.

*
* *

Le lendemain, lors de la première représentation devant l'émir, devant une salle comble, Lisabeth dansa avec plus de sensualité qu'elle ne l'avait jamais fait, le regard rivé dans celui d'Hassan qui ne la quittait pas des yeux, envoûté et désespéré comme jamais. S'il savait être amoureux d'elle depuis la première fois qu'il l'avait vue danser, il savait maintenant avec certitude qu'il ne pourrait plus jamais la laisser s'éloigner de lui. Mais il savait aussi que Lisabeth n'accepterait jamais de vivre dans ce pays tout le temps et que sa carrière, en plein essor, ne permettrait aucune absence de la scène aussi prolongée que lui le désirait.

Mohammed Ben Abdallah, enchanté de la performance de cette danseuse exceptionnelle, fit venir de nombreux autres dignitaires de régions plus éloignées, les invitant à venir découvrir cette beauté blonde, à la peau claire, qui se mouvait avec tant de grâce et de souplesse et qui dansait leurs danses traditionnelles d'une manière unique. Aussi, les représentations s'enchaînèrent sur de longues semaines et les danseuses furent acclamées avec ardeur et admiration et furent invitées à se rendre à divers endroits du pays. Prise au jeu de ce succès foudroyant, Lisabeth mit au point, avec Fatima, de nouvelles

chorégraphies, qui furent accueillies avec le plus grand engouement.

Hassan suivait Lisabeth dans tous ses déplacements, s'assurant par avance que les danseuses aient accès à tout le confort et le bien-être auxquels elles pouvaient prétendre. Quant à lui, il était logé dans les plus grands palaces et Lisabeth avait toujours une chambre contigüe à la sienne.

Enfin, les spectacles prirent fin et Hassan emmena Lisabeth dans sa maison au bord de la mer pour des vacances improvisées. Petite et chaleureuse, elle plut tout de suite à Lisabeth. Ils purent se découvrir encore plus intimement, s'amuser, se cajoler, se baigner nus et seuls dans la mer, faire l'amour sur le sable sans crainte des regards et se confier l'un à l'autre comme ils ne l'avaient jamais fait auparavant. Lisabeth se sentait portée comme sur un nuage, dans un monde irréel, heureuse, comblée et émerveillée comme elle ne l'avait jamais été. Hassan était plein de douces attentions envers elle et elle faisait tout pour le combler à son tour. le couvrant de tendresse et de câlins. Un matin, elle se réveilla avant lui et le regarda dormir, effleurant longuement de ses doigts son beau visage détendu, abandonné dans le sommeil. Il ouvrit les

yeux d'un coup et son regard sombre se fit rieur devant le trouble subit de Lisabeth. Il lui adressa un sourire ensorceleur auquel elle ne savait pas résister.

— Je t'aime, Hassan, murmura-t-elle, le cœur battant devant son regard ardent.

Hassan, bouleversé par cet aveu, la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Hayati, houbbi, mon amour, je suis l'homme le plus comblé du monde. Tu me rends si heureux, ma douce ! Je t'aime tant, Ya Zine !

— Moi aussi, mon amour, je me sens heureuse près de toi comme je ne l'ai jamais été. Mais ça me fait peur aussi, tu sais ? Un jour ou l'autre, il faudra bien que je rentre chez moi et alors, qu'advient-il de nous ?

— Chut, houbbi, ne parle pas de ça maintenant.

De retour au palais, les jours se passèrent dans la même heureuse harmonie et la même tendresse. Le même grand amour passionnel qui les unissait tous les deux, les attirant l'un vers l'autre avec une force sans pareille. Ils baignaient tous deux dans un même sentiment de bonheur immense et d'amour infini. Cependant, un jour, arriva au

palais une lettre de Youri, s'enquérant du retour de Lisabeth.

"Ficelle, ma chérie,

J'espère que tu vas bien et que ce mot te trouvera en grande forme. Le contrat signé avec l'émir Mohammed Ben Abdallah est arrivé à échéance. Il serait temps que tu rentres maintenant. J'ai pris des engagements pour le mois prochain et tu dois être présente. Je t'attends donc au plus tôt. Toute la troupe se joint à moi pour te dire à quel point tu nous manques, combien nous avons hâte te de retrouver. Nous t'embrassons tous très fort. À bientôt. Youri"

Lisabeth se sentit désemparée à la lecture de cette courte lettre. Elle savait que ce départ et cette injonction au retour devaient arriver, un jour ou l'autre, et elle s'y était plus ou moins préparée, mais l'idée de quitter Hassan lui causait bien plus de chagrin qu'elle ne l'aurait cru. Et maintenant que cette séparation était imminente, elle se sentait déchirée. Elle en fit part à Hassan aussitôt et sa réaction la laissa tremblante et sans voix. Il l'écouta et se mit à arpenter le salon de long en large, à grands pas

nerveux, en proie à une colère noire. Il se tourna d'un coup vers elle, le regard menaçant.

— Il n'en est pas question !! ragea-t-il, les traits tendus et le regard dur. Il est hors de question que tu repartes, Lisabeth !! Tu es à moi ! Tu m'appartiens ! Personne n'a aucun droit de t'enlever à moi, personne ! Tu restes ici et c'est un ordre !

— Hassan, je t'en prie... balbutia Lisabeth, déroutée et affolée par la violence de sa réaction.

Il s'approcha d'elle, prit ses mains dans les siennes et son ton se radoucit.

— Houbbi, ne me dis pas que tu souhaites ne plus me voir ! Pas après tout ce que nous avons vécu ensemble. Je ne te croirais pas, de toute façon. Je sais combien tu es heureuse avec moi, n'est-ce pas la vérité ?

— Oui, Hassan, oui mon amour. Oui, je suis heureuse avec toi et je t'aime de tout mon être. Mais, je dois pourtant continuer ma carrière. J'ai un engagement auprès du corps de ballet auquel je suis liée. Je dois y retourner et je veux y retourner, continuer. Je veux recommencer à danser, tu comprends ? Je ne peux pas vivre sans ça.

— Tu ne peux pas vivre sans ça mais tu peux vivre sans moi, c'est ce que je dois comprendre ? !

— Hassan, je t'en prie, ne sois pas fâché. Tu savais bien que je devrai repartir un jour, non ? Si je suis restée, c'est à cause du contrat que tu as signé avec Youri, à mon insu. Sinon, je serai repartie, il y a longtemps, avec les autres.

— Alors, ce qui s'est passé entre nous, ça ne compte pas pour toi ? Ce qui se passe entre nous, ça ne compte pas plus que ça pour toi ? !

— Hassan, ne dis pas ça ! Oui, ça compte, et tu le sais aussi bien que moi !

— Et pourtant, tu veux partir ?

— Oui, je dois partir et je veux continuer à danser.

Hassan la regarda longuement et Lisabeth sentit son cœur se briser tant son regard était dur.

— Laisse-moi, ordonna-t-il d'un ton lugubre. Il pivota d'un geste brusque et lui tourna le dos.

Lisabeth, désemparée et meurtrie, s'enfuit en courant vers sa chambre et s'effondra sur son lit, en larmes,

déchirée de souffrance. Le soir même, Hassan ne la fit pas venir pour souper avec lui et elle en ressentit un chagrin immense. La mort dans l'âme, elle commença à préparer sa valise, laissant les robes et les bijoux qu'Hassan lui avait si généreusement offerts. Elle était décidée à partir dès le lendemain. Autant éviter de souffrir plus longtemps. Elle aurait tant aimé qu'Hassan lui propose, au moins, de l'accompagner, de venir la voir, comme il l'avait déjà fait. Mais, apparemment, il rejetait cette idée ou bien il n'y avait pas pensé. Elle lui écrivit une longue lettre, lui proposant de venir la rejoindre, lui demandant de ne pas lui en vouloir, de continuer à l'aimer malgré tout, l'assurant de son amour éternel et réel, malgré les apparences, le suppliant de la comprendre. Sa lettre était tâchée par les larmes qu'elle ne pouvait réfréner en l'écrivant. Elle finit par s'endormir, d'un sommeil agité, se réveillant au matin, en larmes, le cœur brisé, étreint d'une souffrance indicible, mais déterminée à suivre sa destinée.

Cependant, au moment où elle voulut quitter sa chambre, sa valise à la main, elle se heurta à deux gardes armés qui lui firent comprendre qu'elle ne pouvait pas sortir et la repoussèrent à l'intérieur. Elle les enjoignit de la laisser partir, de parler avec le prince Hassan, les

menaçant de représailles s'ils n'obéissaient pas. Mais les deux hommes demeurèrent inflexibles et finirent par fermer la porte à clé alors qu'elle vociférait en tapant de ses poings sur la porte de bois. Enragée, elle hurla un long moment, tambourinant, les insultant, les suppliant, leur ordonnant de lui ouvrir.

Elle finit par s'écrouler, recroquevillée contre la porte, en proie à une terreur grandissante. Et si elle ne pouvait plus jamais partir ? Et si Hassan la retenait prisonnière ? Qui saurait jamais où et comment la retrouver ? Elle se força au calme, essayant de trouver des solutions à sa situation. Elle commença par ouvrir un des moucharabiés mais se rendit compte que la fenêtre était condamnée. Elle fit le tour de toutes les fenêtres pour constater, en proie à un affolement croissant, que toutes étaient condamnées de la même façon. Elle appela Leila d'une voix désespérée et celle-ci apparut aussitôt.

— Leila, je dois sortir ! Pourquoi ne le puis-je pas ?

— Lisabeth, ceci est un ordre de son Altesse. Il n'attend que votre reddition pour vous permettre de le rejoindre.

— Ma quoi ? ! Ma reddition à quoi ? ! s'écria Lisabeth, stupéfaite et affolée.

— À devenir son épouse et rester ici, librement.

— Librement ? ! Est-ce ainsi qu'il conçoit la liberté ? ! Me retenir prisonnière et rester dans cette situation ou accepter d'être sa femme ? ! Je n'ai aucun autre choix ?

— J'ai bien peur que non, Lisabeth, mais, vous savez, son Altesse est très éprise de vous et ne veut que votre bonheur. Le prince saura vous combler, vous avez beaucoup de chance.

— Mon bonheur ? ! Alors, si c'est le cas pourquoi ne me laisse-t-il pas vivre comme je le souhaite ?

— Je ne peux malheureusement pas répondre à cette question, Lisabeth, je suis désolée.

Leila semblait déroutée par cette situation et incrédule que Lisabeth ne saisisse pas la chance qu'elle avait d'être ainsi aimée par un homme aussi bon que le prince Hassan. Lisabeth lui donna congé d'un signe de la main, la rappela, lui donna la lettre qu'elle avait écrite pour Hassan et lui demanda de la lui porter.

La réponse d'Hassan ne se fit pas attendre et corrobora les dires de Leila. Soit Lisabeth acceptait de devenir son épouse légitime et pouvait vivre librement à ses côtés, soit elle resterait dans cette chambre. Il lui rappelait combien il l'aimait et n'avait que la hâte de la serrer à nouveau dans ses bras. Combien elle lui manquait, la suppliant de se soumettre à sa volonté, lui assurant qu'elle aurait toujours tout ce dont elle pouvait avoir besoin et tout ce qu'elle avait toujours rêvé d'avoir.

"Si vous m'aimez vraiment autant que vous le dites, prince Hassan, comment pouvez-vous accepter de me voir emprisonnée dans une cage, aussi dorée soit-elle, alors que je suis née libre et, par dessus tout, que je suis née pour danser ?"

"Ya Zine, mon amour, tu te trompes sur mes intentions. Je ne veux aucunement t'emprisonner ! Au contraire, je veux que tu puisses vivre et danser librement. Vivre avec moi, heureux tous les deux, comme nous l'avons été au bord de la mer. As-tu déjà oublié ? Ces moments n'ont-ils rien signifié pour toi ? Je t'en prie, houbbi, hayati, accepte de devenir ma femme, d'être à moi et je te comblerai de bonheur !"

"N'ai-je pas d'autre choix, prince Hassan ? Et allons-nous toujours communiquer ainsi, par lettre, sans jamais nous revoir ?"

"Non, mon amour, tu n'as pas d'autre choix et il n'y a pas d'autre solution pour l'instant. Car si je te vois, je sais très bien que je ne pourrai plus résister au désir si ardent que j'ai de toi. Accepte d'être mon épouse et de m'appartenir. Ne m'oblige pas à venir te prendre de force. Je t'aime plus que tout, houbbi, plus que ma vie."

Lisabeth, déroutée et désespérée, choisit de ne plus répondre à ses demandes pressantes et fréquentes. Elle parvint à trouver un répit relatif dans la salle de danse où elle se tenait le plus souvent, évacuant son angoisse et sa frayeur par les mouvements improvisés qui l'emportaient au rythme des différentes musiques. Comme toujours, la danse lui permettait de s'évader dans un monde à part, empli de bonheur et d'abandon. Mais, dans sa situation désespérée, elle lui laissait, pour la première fois, également un goût amer, celui de ne plus pouvoir danser aussi librement qu'elle l'avait toujours fait. Elle en éprouvait un vif ressentiment et une sourde colère envers Hassan, qui allaient grandissants au fil des jours.

Hassan, depuis son écran, ne ratait aucune de ses improvisations, aucun de ses mouvements, aucun de ses désarrois apparents, aucune de ses crises de larmes, aucun de ses sommeils agités et tourmentés. Désarmé, il ne pouvait qu'assister, impuissant, au désastre qu'il avait lui-même causé en la voyant s'effondrer, jour après jour, en larmes sur les tapis, après qu'elle ait tout donné à la danse. Mais, malgré tout, il ne parvenait pas à se résoudre à la laisser partir.

*
* *

Un jour, Lisabeth fut informée par Leila que le prince Hassan avait dû se rendre auprès de son père, au plus mal. Elle saisit sa chance, congédia Leila en lui disant qu'elle souhaitait se reposer, écrivit une longue lettre à Hassan, lui disant tout son amour pour lui mais aussi son impossibilité à accepter cette offre si contraignante pour elle et si contraire au respect de sa liberté. Elle réunit quelques morceaux de linges dans la salle de danse, les déposa près de la porte et y mit le feu. Comme elle l'espérait, les gardes, attirés par la fumée, forcèrent l'entrée de la salle. La porte adjacente à sa chambre étant solidement condamnée par le lit contre laquelle elle l'avait poussé, elle eut le temps de briser une des fenêtres

donnant sur le désert et s'enfuir en courant, se cachant habilement jusqu'à être hors de vue du palais. Elle essaya de se repérer pour prendre le chemin qui menait à la ville. Elle n'avait pris avec elle que l'essentiel, laissant toutes ses affaires dans la chambre.

Le ciel était teinté d'une couleur rougeâtre qu'elle trouva étrange et jolie jusqu'à ce qu'elle crut, avec une frayeur soudaine, en deviner la raison. Elle força l'allure, se mit à courir désespérément alors que se levait, depuis le désert, une gigantesque tempête de sable.

Lisabeth se trouva, d'un coup, complètement désorientée. Aveuglée, cinglée par le sable qui l'assailait de toutes parts, elle s'égara complètement, marchant sans voir, ni plus savoir où elle allait, couvrant son visage de son bras, se protégeant du mieux qu'elle pouvait contre cette agression permanente. Après des heures de marche, en proie à une terreur indicible, elle voulut rebrousser chemin, retrouver l'abri du palais, mais ne parvenant pas à voir où elle se trouvait, finit par s'effondrer sur le sol, recroquevillée sur elle-même, espérant que la tempête se calme au plus vite.

Mais la tempête, loin de se calmer, prit de la force et de l'envergure, rageant, déplaçant les immenses dunes, les redessinant au gré du vent violent qui soufflait sans relâche. Avec un cri désespéré, Lisabeth se sentit recouvrir du sable ocre, essayant de s'en dégager avec toute l'énergie du désespoir.

Laurie émit un long sanglot d'effroi et de terreur désespérée alors que Lisabeth, à bout de forces, rendait les armes, ne parvenant plus à lutter contre la force des éléments déchaînés contre elle. Vincent sanglotait contre elle, la corde de douleur l'étreignant plus fort que jamais.

— Arrête Vincent, gémit Laurie, effrayée.

Il retira sa main de son front aussitôt et la serra contre lui tandis qu'elle sanglotait, éperdue de chagrin et terrorisée.

— C'est fini, mon amour, c'est fini, murmura-t-il contre elle, la voix enrouée d'une forte émotion qu'il essayait de contrôler, sans y parvenir.

Une nouvelle fois, Laurie pleura longtemps contre lui, déchirée par ce destin tragique et cette mort horrible. Suffoquée de terreur comme l'avait été Lisabeth, Laurie

mit un long moment à reprendre sa respiration et à se rassurer. Les caresses douces de Vincent finirent par l'apaiser et la ramener au moment présent. Elle murmura contre lui :

— Qu'est-il arrivé à Hassan ?

— Il est revenu au palais deux jours plus tard. La tempête l'avait retenu dans l'oasis. Quand il a appris ta disparition, il est devenu fou de rage et de douleur. Il a ordonné des recherches sur des kilomètres à la ronde. Mais tu n'as jamais été retrouvée, avalée par le désert pour l'éternité. Alors, Hassan est reparti chez les siens, essayant de survivre à ton absence sans y parvenir. Meurtri et désespéré à l'idée qu'il était la cause de ta mort, il a légué tout ce qu'il avait à sa famille et il est parti un jour, seul, sans eau ni nourriture, à travers le désert, sachant que la mort qui l'attendait là-bas était la seule façon de te rejoindre.

— Vincent, pourquoi ne m'as-tu pas laissé partir ? Pourquoi n'es-tu pas, tout simplement, venu avec moi ?

— Je ne pouvais pas, mon amour. Je ne pouvais tout simplement pas. J'avais trop peur de te perdre. Trop peur de n'être pas à la hauteur d'autres hommes, comme

Vladimir, qui aurait pu te rendre heureuse, tout en te permettant de continuer de vivre ta passion. Je n'étais qu'un homme du désert. Qu'aurai-je pu t'apporter, dans ton monde à toi ? Alors, je ne voyais qu'une seule solution: te garder auprès de moi et j'étais désespéré que tu ne le veuilles pas autant que moi. Je m'en veux tellement, mon amour, pour ces souffrances que je t'ai faites endurer ! Je voudrais tant que tu parviennes à me pardonner !

— C'est ça, n'est-ce pas, Vincent ? C'est ce que tu attends de moi ? Que je te pardonne ?

Vincent mit un temps à répondre et Laurie sentit sa respiration s'accélérer. Il étouffa un sanglot profond et Laurie en fut bouleversée.

— Vincent, dis-moi, c'est bien ça qui te permettrait de revenir à la vie ?

— Oui, ma douce Laurie, répondit Vincent d'une voix enrouée, à peine audible. Oui, mon amour, c'est uniquement comme ça que je pourrai revenir vers toi. Car tu es la seule raison que j'aie de jamais revenir à la vie, la seule qui me donne envie de vivre. Je ne sais pas quand j'aurai le courage de te raconter notre dernière histoire. Je ne sais pas si je pourrai jamais trouver le courage de le

faire. Mais, en attendant, laisse-moi te sentir contre moi, te serrer contre moi. Je t'aime tant, Laurie. Je t'aime tant, mon amour ! Je voudrais tant être près de toi, en ce moment, réellement, et pour l'éternité.

— Vincent, peu importe ce qui est arrivé dans cette dernière histoire, tu dois me la dire. Je dois la connaître si c'est ce qui peut te permettre de revenir. Je veux le savoir. Je veux te retrouver, moi aussi.

— Je ne suis pas sûr que tu le voudras encore quand tu le sauras, mais en attendant, dors, mon amour. Et laisse-moi te sentir contre moi encore une fois.

En disant ces mots, Vincent resserra son étreinte contre elle, caressant son dos avec douceur et Laurie s'abandonna dans le sommeil. Une nouvelle fois, elle s'éveilla au milieu de la nuit, suffoquant et criant alors que le désert l'enveloppait, la retenant prisonnière dans ses sables aux couleurs pourtant si belles. Et encore une fois, les caresses et les mots de Vincent lui permirent de retrouver le calme et de sombrer à nouveau dans le sommeil. Un sommeil parsemé de rêves où des rythmes lancinants se mêlaient à des saveurs d'orient pendant que dansait, sur le sable ocre, une petite fille aux jambes

longues, et dont les cheveux blonds volaient dans le vent chaud, sous le regard brûlant d'un nomade du désert.

CHAPITRE 9

Le lendemain, Laurie s'éveilla avec un sentiment de malaise. Et elle savait que l'histoire de Lisabeth et d'Hassan, aussi triste soit-elle, n'en était pas la cause. Non, la cause de son malaise était surtout due à ce que Vincent avait laissé sous entendre sur leur dernière histoire commune. Il avait semblé si angoissé à l'idée même d'en parler que cela ne lui augurait rien de bon.

Elle se força à chasser ce sentiment d'appréhension désagréable et effectua ses tâches avec attention, écoutant sa cliente lui parler des dernières facéties de ses petits-enfants, heureuse de pouvoir se détendre enfin, après ces dernières journées éprouvantes, en entendant des choses de son temps. Des petites histoires drôles, mignonnes, sans conséquence, normales, actuelles.

Elle se sentait complètement déroutée par ces brutaux retours en arrière dans un passé, dont elle n'avait encore aucune conscience quelques jours auparavant. En moins d'une semaine, elle avait découvert un univers irréel, revivant avec intensité les douleurs et émotions vécues dans ses vies anciennes. Et ces douleurs et ces émotions,

elles, étaient toujours aussi vives et présentes, comme si elle les vivait à nouveau à chaque fois. Laurie se sentait submergée par ce flot ininterrompu qui l'assaillait sans cesse, ballotée entre les larmes, la frayeur et l'amour, comme un petit bout de bois perdu dans l'océan. Elle avait du mal, d'une histoire à l'autre, à retrouver sa sérénité et son calme. Et plus le temps avançait et moins elle y parvenait.

De retour chez elle, elle commença par dessiner les portraits de Lisabeth et d'Hassan, lui permettant, encore une fois de les rendre réels autrement que dans son seul esprit. Elle se laissa aller à dessiner Lisabeth dansant, vêtue de divers costumes et dans diverses positions, lui permettant ainsi de finir sa vie autrement qu'ensevelie dans le désert. Après un bain bienfaisant où elle rêva des mains d'Hassan se promenant sur son corps, elle reprit son roman avec plaisir, retrouvant ses personnages comme on retrouve de vieux amis et elle écrivit longuement, effaçant de son esprit toutes ces vies bouleversées qu'elle avait vécues dans des temps anciens et révolus, s'évadant enfin de ces rencontres inattendues et ces retrouvailles déchirantes.

Ce soir-là, Vincent ne vint pas la rejoindre et elle en ressentit un grand chagrin. Même si elle était soulagée de pouvoir enfin dormir sans faire de cauchemars. Mais les soirs suivants, Vincent ne revint pas non plus et Laurie commença à s'affoler. Et s'il était mort ? Et s'il ne revenait plus jamais ? Cette seule idée la laissait tremblante de tristesse et emplie d'un profond désespoir. Elle ne connaissait même pas son nom. Elle savait seulement qu'il s'appelait Vincent, travaillait pour les Éditions Racine et était hospitalisé en Thaïlande. Elle ne pourrait jamais le retrouver avec si peu d'informations.

— Reviens, Vincent, reviens-moi, je t'en supplie, murmura-t-elle, en proie à une détresse immense.

— Je suis là, mon amour, ne pleure plus.

Laurie sursauta. Sa voix était très proche mais elle ne sentait pas cette chaleur qui l'envahissait à chaque fois qu'il était près d'elle.

— Vincent, où es-tu ? Pourquoi ne viens-tu pas près de moi ? Pourquoi n'es-tu pas venu avant ?

— J'ai toujours été là, Laurie, chaque soir, à chaque instant. Je n'arrive pas à trouver le courage de te dire ce

qui s'est passé dans notre dernière vie. Car je suis à peu près certain que tu ne pourras jamais me pardonner et alors, je te perdrai à jamais. Et cette idée me rend fou de douleur, tu comprends ?

— Vincent, je t'en prie, viens près de moi, j'ai besoin de toi, de te sentir contre moi.

L'instant d'après, elle sentit avec soulagement cette grande chaleur et cet état de bien-être qu'il lui prodiguait par sa présence. Elle se blottit contre lui, rassurée et apaisée.

— Il reste combien de temps avant que tu sois débranché ?

— À peine plus que deux semaines, 17 jours exactement.

— Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Vas-y, raconte-moi.

— Laurie, et si...

— Vincent, tu ne peux pas savoir d'avance ce que je vais penser ou décider. Et je te promets que je ferai tout pour que tu reviennes à la vie. Tu dois me faire confiance.

Vincent poussa un long soupir mêlé de désespoir et de résignation.

— D'accord, allons-y. Je ne peux pas revenir en arrière, Laurie. Je ne peux malheureusement pas défaire ce qui a été fait mais sache que je le regrette profondément et que plus jamais je ne pourrai te faire le moindre mal. Tu me crois, n'est-ce pas ?

— Oui, Vincent, oui, je te crois. Dis-moi, maintenant, qu'on en finisse.

Vincent la serra contre lui, embrassa son front avec douceur avant d'y poser sa main.

— Nous sommes en 1960. J'ai 12 ans et tu en as 2 à peine. Nous sommes nés et nous vivons dans un cirque qui appartient à mon père. Ta mère vient de décéder d'une façon tragique. Elle était l'écuyère vedette du spectacle et elle était magique avec les chevaux. Elle était parvenue à leur faire exécuter des figures que personne avant elle n'avait réussi à faire. Et ses acrobaties lui procuraient les plus grandes acclamations tant elle était gracieuse. Petite et légère comme une plume, elle sautait d'un cheval à l'autre alors qu'ils galopaient autour de la piste. Quand elle faisait son numéro, la salle entière était muette et

émervillée. On aurait dit qu'elle volait, telle une petite fée. Ton père était l'un des clowns du cirque et avait un numéro très drôle avec deux de ses partenaires. Lorsque ta mère a rejoint notre troupe, ton père en est tombé fou amoureux et, un mois après, il lui demandait sa main. J'avais cinq ans quand ta mère est arrivée et je me rappelle combien je l'aimais. Elle était douce avec tout le monde, surtout avec les enfants. Et elle avait un sourire merveilleux. Tout le monde l'adorait.

"Un jour, alors qu'elle s'entraînait, l'un des deux chevaux qui courraient côte à côte et sur lesquels elle sautait de l'un à l'autre, a fait un brusque écart inattendu. Peut-être y avait-il quelque chose sur la piste qui l'a effrayé, nul ne l'a jamais su. Toujours est-il que ta mère était en train de sauter à cet instant même et elle s'est écroulée au sol, roulant sous le cheval qui avait fait un écart. Son sabot a heurté sa tête avec violence et elle est morte sur le coup. Elle n'a même pas eu le temps de crier car tout s'est passé très vite. C'est ton père qui l'a trouvée et il est devenu fou de douleur. Il a été à jamais inconsolable. Cette tragédie a été un véritable choc pour tout le monde. Les représentations ont été annulées et n'ont repris que des semaines plus tard. Ton père,

incapable de surmonter son chagrin et incapable de s'occuper de toi, a fini par quitter le cirque, te confiant à la garde de mes parents. Nul n'a jamais su ce qu'il est devenu".

"J'avais un frère, Paolo, de 5 ans mon aîné et il était trapéziste. C'est lui qui m'a tout appris et nous avions un excellent numéro tous les deux. Ton arrivée parmi nous a été comme un cadeau car tu étais si mignonne et si adorable que tout le monde craquait pour tes grands yeux bruns, tes boucles rousses et ton petit minois à croquer. Tu étais souriante, drôle et tes sourires nous remplissaient de bonheur. Moi, surtout. Tu étais devenue ma petite sœur et je prenais soin de toi en permanence, veillant à ce qu'il ne t'arrive rien de mal. Tu ressemblais énormément à ta maman et, évidemment, tu étais l'enfant chérie de tout le monde. Et plus, tu grandissais et plus, tu lui ressemblais. Comme elle, tu étais petite, légère, gracieuse, jolie et délicieuse. Et comme elle, tu adorais les chevaux avec qui tu avais noué des relations particulières, les comprenant d'instinct. Monter était pour toi un jeu d'enfant et un réel plaisir".

"Je t'y emmène, maintenant. Tu as 10 ans, j'en ai 20".

CHAPITRE 10

STELLA ET LORENZO

Pour la cinquième fois, Laurie se sentit projetée dans un autre monde et fut submergée d'un coup par l'agitation qui régnait parmi les saltimbanques. Depuis les roulottes, surgissaient des cris, des rires, des interpellations. Des jongleurs et des cracheurs de feu se pratiquaient avec la plus grande habileté tandis que des acrobates sautaient, faisaient la roue, se rattrapaient, se soulevant l'un l'autre de leurs jambes tendues avec une synchronisation et une agilité époustouflantes. Laurie sursauta en entendant tout près d'elle une voix de femme crier :

— Stella ? ! Quelqu'un a vu Stella ?

En se retournant, Laurie aperçut une femme brune, grande et très belle qui cherchait l'enfant des yeux.

— Elle est avec les chevaux, comme d'habitude, lança quelqu'un.

— Lorenzo est avec elle, au moins ?

Plusieurs rires répondirent à sa question.

— Bien sûr, Olivia ! Ne t'en fais donc pas tant ! Où voudrais-tu qu'il soit, à part avec elle ?

Sans répondre, la femme se dirigea d'un pas rapide vers la tente qui abritait les chevaux. Elle retint son souffle en apercevant la petite fille debout, en équilibre sur l'un des chevaux. Lorenzo, debout à côté du cheval veillait à ce qu'elle ne tombe pas et tenait sa main. L'enfant chercha à se dégager mais Lorenzo la retint fermement.

— Lâche-moi, Lorenzo ! Tu vois bien que je n'ai pas besoin que tu me tiennes !

— Oui, mais je veux quand-même être sûr que tu ne tomberas pas !

La femme, en les observant, eut un sourire attendri. Son fils était pire qu'elle envers la petite fille et la surveillait avec la même attention qu'une chatte veillait sur ses petits.

À ce moment, l'enfant, tenant les rênes d'une main, lança un ordre au cheval qui commença à avancer. En riant, elle lâcha la main de Lorenzo, surpris par l'avancée subite de l'animal et, d'un pied léger sur son flanc, obligea le cheval à avancer plus vite.

— Stella ! s'écria Lorenzo, fâché et mécontent.

— Stella, arrête tout de suite ! s'écria la femme, aussi mécontente.

Stella, surprise par la voix de sa maman qu'elle n'avait pas vue, ordonna au cheval de s'arrêter et en sauta prestement. Lorenzo se tourna vers sa mère. C'était un jeune homme superbe, grand, mince et musclé, à la longue chevelure noire, au regard aussi sombre et ardent que celui de sa mère, au sourire magnifique qui bouleversait toutes les jeunes filles, et les moins jeunes, de la troupe qui cherchaient à l'approcher. Mais, apparemment, Lorenzo n'avait d'yeux que pour la petite fille aux longues boucles rousses et aux yeux bruns pétillants qui venait de courir auprès de sa mère adoptive avec empressement. Cette dernière, l'air sombre, dit d'un ton autoritaire :

— Stella, ma chérie, tu devras trouver une autre occupation. Je déteste te voir faire ça ! Les chevaux sont dangereux, tu comprends ?

— Mais, maman, je t'assure, au contraire, qu'ils sont très doux et qu'ils font exactement comme je leur dis. S'il te plaît, maman ! supplia l'enfant en levant ses grands yeux vers elle.

— Stella, je te l'ai déjà dit. Je n'aime pas ça, c'est tout.
Trouve autre chose.

Lorenzo, un sourire en coin, s'avança et suggéra:

— Je pourrai t'apprendre le trapèze, Stella ? Tu veux bien ?

L'enfant se tourna d'un coup vers lui, un grand sourire aux lèvres. Elle tapa des mains et sautilla autour de lui.

— Oui ! Oui ! Lorenzo ! Oui ! Allez, on commence !
Allez viens !

Avec un grand rire, Lorenzo fit un clin d'œil à sa mère et entraîna l'enfant vers le grand chapiteau. Il la fit grimper le long de l'échelle, s'assit sur le trapèze et invita l'enfant à s'asseoir sur lui. Il s'élança et Stella poussa un cri de joie, les mains agrippées après les cordes.

Ce moment fut une révélation pour Stella qui adora cette impression de s'élançer dans le vide et de voler. Intrépide depuis toujours, comme l'avait été sa mère, elle aimait particulièrement ces sensations fortes qui lui donnaient un sentiment de liberté et d'éternité.

Aussi, de jour en jour, elle progressa si vite et si bien que Paolo, réticent, au début, finit par l'accepter et l'intégrer dans leurs spectacles. Ils mirent au point un numéro tout spécial où Stella s'élançait dans le vide depuis le trapèze de Paolo pour rattraper les mains de Lorenzo et se dresser, debout, à côté de lui sur son trapèze. Les répétitions se firent tout d'abord à une faible hauteur mais celle-ci augmenta au fur et à mesure et, un beau jour, Stella fut en mesure de l'exécuter, avec perfection, à la plus grande hauteur permise sous le chapiteau. Ce numéro devint l'un des clous du spectacle du cirque, qui se promenait de villes en villes, suscitant partout le même engouement.

À chaque fois que Stella s'élançait dans le vide, la foule, terrorisée, retenait son souffle et applaudissait à tout rompre lorsque Stella attrapait les mains de Lorenzo qui la soulevait jusqu'à lui.

*
* *

Plusieurs années passèrent ainsi. Stella, découvrant des villes qu'elle ne connaissait pas, améliorant son numéro avec des risques hors du commun, défiant à chaque fois Lorenzo et Paolo, s'imposant à eux comme elle le pouvait, finit par imaginer un numéro qui était

vraiment unique et devint, par la suite, l'un des plus commentés et appréciés parmi le public. Un numéro des plus courus mais des plus dangereux aussi.

Stella avait maintenant 15 ans. Elle était devenue une jeune fille magnifique, petite et mince, aux formes délicates et délicieusement appétissantes. Ses joues rondes d'enfant avaient disparu et laissé place à un visage menu et adorable où ses yeux immenses ressortaient avec encore plus d'intensité. Lorenzo, qui l'avait vue changer et se transformer au fil des ans, s'émerveillait plus que quiconque de toutes ces transformations, avec un trouble grandissant. Désormais, elle n'était plus la petite sœur sur qui il avait veillé depuis toujours mais une jeune femme qui lui inspirait, de plus en plus, un désir croissant et très fort. Ce sentiment d'amour qui le saisissait à chaque fois qu'elle apparaissait devant lui, à chaque moment où il pensait à elle, devenait de plus en plus puissant.

Dans les coulisses, ils se tenaient prêts pour leur prochaine entrée en scène. Ils grimpèrent tous les trois à leurs postes respectifs. Stella, debout sur le ponton, près du trapèze de Paolo, attendait son tour. Les deux frères s'élancèrent, firent plusieurs tours qui amenèrent des exclamations et des applaudissements parmi le public.

Puis, Paolo revint vers son estrade. Assis sur son trapèze, il laissa Stella se placer debout face à lui, les deux pieds de part et d'autre de ses jambes, les mains agrippées aux cordes. Il s'élança et se balançait ainsi un moment. Stella glissa contre lui, s'asseyant sur lui, ses deux jambes enveloppant le trapèze. Elle lâcha la corde de ses mains et, retenue au trapèze uniquement par ses jambes repliées, pencha son corps dans le vide, la tête inclinée vers le sol. Lorenzo, à l'opposé, se balançant dans la même position qu'elle, lui fit un bref signe affirmatif de la tête, tendit ses mains. Stella les saisit, donna à ses jambes une détente pour se libérer du trapèze de Paolo et, suspendue à la verticale dans le vide, retenue uniquement par les mains de Lorenzo, se laissa bercer une seconde avant de le lâcher et de tomber debout, dans une charrette remplie de foin, tirée par un cheval courant au trot. Aussitôt, d'un bon gracieux, elle sautait sur le cheval. Les cris de frayeur spontanés de la foule, lorsqu'elle lâchait les mains de Lorenzo, précédaient inmanquablement un tonnerre d'applaudissements alors que Stella, souriante et rayonnante, se tenait debout, sur le cheval galopant autour de la piste, saluant, s'inclinant avec la plus jolie grâce. Paolo et Lorenzo, d'une pirouette et d'un bond souple, saisissaient les cordes et se laissaient glisser, avec un bel

ensemble jusqu'au sol. Stella, faisant arrêter le cheval, en descendait et venait les rejoindre, les tenant chacun d'une main pour saluer la foule, extasiée, stupéfaite et émerveillée d'un tel numéro de prestige.

Ce spectacle, dangereux et unique, suscita un vif engouement parmi la population et devint vite célèbre. Même si la mère de Lorenzo n'appréciait pas du tout ce numéro dangereux qui lui donnait les plus grandes frayeurs, elle fut bien obligée de se plier au succès qu'il suscitait.

Et c'est ainsi, que de villes en villes, de représentations en représentations, ce numéro acquit une telle renommée qu'il projeta le cirque à l'avant de tout autre, le public se pressant, dès son arrivée, pour être sûr d'avoir une place.

*
* *

Ce succès phénoménal en emmena un, tout aussi grand, auprès des jeunes et beaux artistes qui en étaient la cause. Les jeunes filles se pressaient au bord du chapiteau pour parler, apercevoir, admirer, le beau Lorenzo et tentaient, par tous les moyens, de l'approcher. Stella, amusée devant ce déferlement contre son frère adoré, le

laissait se démêler, en lui adressant des sourires moqueurs. Si Paolo n'avait pas autant de succès que son petit frère et s'éclipsait rapidement pour retrouver sa femme et ses enfants, Stella, en revanche, en avait de plus en plus au fur et à mesure que les années passaient. Elle répondait avec gentillesse aux jeunes hommes qui se présentaient devant elle, les yeux ardents, la complimentant à plus finir sur son courage, sa grâce et sa beauté. Elle riait devant toutes ces déclarations plus belles et passionnées les unes que les autres. Lorenzo, qui se tenait toujours à proximité, surveillait d'un air sévère tous ces prétendants, prêt à sauter sur le premier qui oserait avoir des gestes trop permissifs envers celle qu'il ne considérait, à présent, plus du tout comme une petite sœur mais, à jamais, comme l'élue de son cœur.

Il savait que Stella était l'innocence même, ne vivant que pour le cirque, ses spectacles, ses chevaux et sa famille qu'elle aimait par dessus tout. Mais il savait aussi qu'un jour viendrait où elle serait forcément attirée par un homme et qu'elle voudrait vivre l'amour auquel sa jeunesse et sa sensualité, encore frémissante, aspiraient. Il guettait cet instant et renouvelait les gestes et paroles tendres envers elle, s'enhardissant de plus en plus. Stella,

de plus en plus troublée par une émotion qu'elle ne connaissait pas encore, surprenait souvent les yeux noirs de Lorenzo posés sur elle d'une façon bien différente que lorsqu'ils étaient enfants. Son regard était plus intense, allumé d'une flamme nouvelle. Ses gestes étaient plus doux, empreints de tendresse et elle s'en sentait bouleversée et décontenancée. Partout autour d'elle, les frères et sœurs de la grande communauté que formait la troupe, se comportaient entre eux bien différemment que Lorenzo envers elle.

*
* *

Un soir, après la représentation, il l'entraîna plus loin et, à l'abri des regards, la prit dans ses bras, la serrant contre lui. Stella se sentit soudain envahie d'un trouble étrange qui augmenta à un rythme affolant lorsque Lorenzo tenta de l'embrasser. Elle se raidit et le repoussa de ses deux mains appuyées contre son torse.

— Voyons Lorenzo ! Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Tu me rends fou, Stella ! Je te veux ! Je n'arrête pas de penser à ce moment où tu seras mienne. Je t'aime Stella et je sais que toi aussi. Ne dis pas que tu ne sens pas

toi aussi ce désir entre nous, je ne te croirai pas, je sais que...

— Lorenzo !! Arrête ! Tu es devenu fou ou quoi ? ! Tu es mon frère ! Comment peux-tu parler comme ça ?

Stupéfaite et incrédule, Stella se détacha de son étreinte avec violence et courut à la roulotte. Celle-ci était vide. Elle grimpa dans le petit recoin où se trouvait son matelas sur lequel elle s'effondra non sans avoir tiré les rideaux, regrettant pour la première fois de ne pas avoir une porte à fermer pour se protéger. Le cœur battant, elle revécut ces moments si troublants et les mots si déplacés que Lorenzo avait prononcés. Tournant sans cesse dans son lit, elle gardait l'oreille aux aguets, ne parvenant pas à trouver le sommeil et ce n'est que lorsque ses parents rentrèrent se coucher que, rassurée, elle put enfin s'endormir.

Le lendemain matin, ce furent les voix de Lorenzo et de sa mère qui la tirèrent de son sommeil.

— Mais enfin, Maman, pourquoi ne lui as-tu encore rien dit ?

— Je le ferai en temps voulu, Lorenzo, va donc aider ton père, maintenant, il est l'heure.

— En temps voulu ? et ce sera quand ? Elle a déjà 18 ans, ne crois-tu pas que c'est largement le moment de lui dire la vérité ?

— Je te répète que je le lui dirai quand je jugerai que c'est le bon moment et le sujet est clos. Qu'est-ce qu'il te prend tout à coup ? Pourquoi tant de hâte ?

— Maman, Stella a le droit de savoir et si tu n'as pas le courage de le faire, alors c'est moi qui lui dirai !

— Lorenzo, je t'interdis ! Tu ...

— Me dire quoi ?

La voix de Stella les interrompit. Elle descendit la petite échelle et se planta devant eux, les regardant à tour de rôle.

— Alors ? Me dire quoi ? répéta-t-elle

— Stella, ma chérie, je te croyais avec les chevaux, commença sa mère, as-tu bien dormi ?

— Maman, qu'avez-vous à me dire tous les deux ?

Sa mère poussa un soupir découragé, jeta un regard furibond à Lorenzo et d'un signe de la tête lui indiqua de sortir, auquel ordre muet il obtempéra.

Olivia servit deux tasses de café, s'assit à côté de sa fille et, rassemblant son courage, essayant de trouver les mots justes, elle lui raconta toute la vérité sur sa naissance, la mort tragique de sa mère, le départ de son père et sur leur adoption du bébé qu'elle était alors. Stella l'écouta, complètement désarçonnée. Jamais, pas un instant, elle n'aurait pu imaginer qu'elle n'était pas l'enfant légitime de sa famille tant les liens y étaient forts, soudés et aimants. Cette pensée la remplit de tristesse et elle étouffa un sanglot. Sa mère la prit dans ses bras.

— Stella, ma chérie, je suis désolée d'avoir eu à t'apprendre tout ça, j'ai retardé ce moment car je ne trouvais jamais le courage de te le dire. Tu sais, ça ne change absolument rien au fait que nous t'aimons tous très fort, bien au contraire. Et moi, plus que quiconque. Ce que je t'ai dit ne change rien au fait que tu es la plus merveilleuse et la plus belle chose qui soit arrivée dans notre famille. Nous t'aimons tous depuis toujours et pour toujours. Et je serai toujours là pour toi.

Elle s'interrompit, essuya d'un geste tendre les larmes de sa fille avant de reprendre :

— J'ai voulu te le dire avant, bien souvent, mais j'avais peur du mal que cette annonce pourrait te faire. Je suis désolée, ma chérie. Mais tu étais si heureuse, si joyeuse, je ne voulais pas te faire de peine inutilement, tu comprends ?

— Oui, je comprends, Maman, ne t'en fais pas, répondit Stella en l'enlaçant, émue de voir sa mère aussi bouleversée.

— Tu lui ressembles beaucoup, tu sais ? Elle était aussi petite, aussi fine et aussi jolie que tu l'es. Elle avait les mêmes cheveux que toi, le même teint pâle, le même adorable sourire, les mêmes grands yeux brillants, les mêmes mimiques aussi. Nous avons tous été si malheureux de ce tragique accident ! Ton père, surtout ! Le pauvre homme, il n'a jamais réussi à s'en remettre. Il l'aimait tellement ! Depuis le jour où il l'a vue, il en est tombé amoureux fou et ils étaient si heureux ensemble. Ils l'ont été encore plus quand tu es née. Je sais qu'il a fait les plus grands efforts pour s'occuper de toi et pour tenter de lui survivre, mais c'était au-dessus de ses forces. Et

malheureusement, je ne peux pas te dire ce qu'il est devenu car personne n'a jamais plus reçu aucune nouvelle de lui, même pas son meilleur ami. Attends, j'ai quelques photos, je vais te montrer.

Elle fouilla dans une boîte et en sortit des photos qu'elle tendit à Stella.

— Je les ai gardées pour le jour où je trouverai le courage de te dire la vérité. Tiens, elles sont pour toi.

Stella découvrit alors ses parents avec une émotion qui lui fit de nouveau monter les larmes aux yeux. Elle regarda les photos longuement puis serra sa mère dans ses bras.

— Merci, Maman, je vais les garder précieusement. Merci d'avoir toujours été là pour moi.

— Je le serai toujours, ma chérie. Tu es ma fille et je t'aime de tout mon cœur et pour toujours. Rien n'a changé et rien ne changera, nous sommes une famille et rien ne pourra détruire ça, jamais.

Comprenant que sa fille avait besoin d'être seule, elle se leva, embrassa son front et dit avant de sortir:

— Je vais voir Papa, prends le temps qu'il te faut, les garçons s'occuperont des chevaux.

Stella hocha la tête sans répondre. Les aveux de sa mère tournaient dans sa tête. Elle se sentait tout à la fois déchirée du sort de ses parents et reconnaissante envers ses parents adoptifs de l'avoir élevée comme leur propre fille. La vérité sur son identité dans la famille venait de bouleverser toutes ses certitudes et lui laissait un amer sentiment de tristesse. Ainsi, elle était orpheline. Pas de son père, certes, mais il l'avait quand-même abandonnée. Même si c'était entre de bonnes mains, il l'avait fait malgré tout. Pouvait-elle lui en vouloir ? Elle était triste et horrifiée de penser à la façon dont sa mère était décédée mais elle comprenait maintenant le lien particulier qu'elle-même avait réussi à créer et l'affection profonde qu'elle éprouvait envers les chevaux. Elle comprenait également la crainte de toute la famille lorsqu'elle montait et prenait des risques, bien trop dangereux à leurs yeux. Elle resta un long moment à regarder les photos, s'imprégnant des traits, des sourires resplendissants et de cet amour si fort qui transparaissait dans les yeux de ceux qui lui avaient donné la vie.

Puis, elle se secoua, remonta dans sa couchette et plaça soigneusement les photos dans une petite boîte près de son lit, avant de s'habiller en vitesse et rejoindre sa famille pour assumer les tâches qui lui étaient imparties.

En arrivant aux écuries, elle s'immobilisa en apercevant Lorenzo en train de brosser un des chevaux. Instinctivement, elle se plaqua contre la toile pour ne pas se montrer et s'éloigna. Lui revenaient en mémoire, l'attitude et les aveux de Lorenzo de la veille et elle s'en trouvait bouleversée. Tout était changé maintenant et tout prenait une autre dimension. Tout en marchant, elle tenta d'analyser tous ces faits nouveaux et de mettre de l'ordre dans ses pensées en ébullition. Il était vrai que Lorenzo l'attirait depuis qu'elle était devenue une jeune fille et elle ressentait un fort sentiment d'amour envers lui, mais, d'autre part, elle le considérait comme son grand-frère depuis toujours et ne pourrait jamais le considérer autrement. Un grand-frère qu'elle adorait énormément, mais un grand-frère tout de même. Lorsqu'elle s'imaginait amoureuse d'un homme, ce n'était pas Lorenzo qui lui venait à l'esprit. Justement parce qu'il était son grand-frère. Mais, puisque maintenant, ce n'était plus le cas, pourrait-elle le considérer comme un amoureux potentiel ?

Elle en doutait beaucoup. Elle ne savait pas encore ce que provoquait l'amour. Était-ce cette chaleur soudaine, ce battement précipité de son cœur, cette émotion si douce qui l'avait saisie quand il l'avait prise dans ces bras ou quand elle surprenait, posé sur elle, son regard sombre chargé de désir ? Cet abandon auquel elle aurait voulu se laisser aller ? Ces émotions toutes nouvelles pour elle, n'étaient-elles pas tout simplement dues au fait qu'elle devenait une femme ? Quand ses amies parlaient de tout ça, quand elles évoquaient un baiser volé ou une romance, elles semblaient toutes flotter sur un nuage de bonheur. Il n'y avait désormais plus aucune barrière entre elle et Lorenzo, si ce sentiment et cette attirance étaient partagés. Mais imaginer une quelconque relation entre eux la mettait tout à la fois dans un état d'excitation et de profond malaise, comme désirer quelque chose d'absolument interdit et immoral.

Stella poussa un gros soupir. Tout devenait tellement plus compliqué maintenant ! Pourtant, elle savait qu'elle devrait lui faire face à un moment ou un autre et elle décida que retarder cette échéance ne lui apporterait que plus de tourments. Autant l'affronter tout de suite. Elle fit volte-face et retourna aux écuries.

Lorenzo se retourna à son entrée et resta un moment à l'observer en silence. Ne sachant que dire, il ouvrit grand ses bras, comme il l'avait toujours fait depuis qu'ils étaient enfants, pour la consoler. Hésitant une seconde, Stella finit par courir contre lui et ne put réfréner un sanglot lorsque les grands bras chaleureux se refermèrent sur son corps frêle.

— Tout va bien, ma chérie, je suis là. Je serai toujours là pour toi, murmura Lorenzo.

— Je ne sais plus quoi penser, Lorenzo. Je t'avoue que je me sens complètement perdue, en ce moment, balbutia Stella, tremblante.

Elle comprenait sa mère adoptive d'avoir mis tant de temps à lui avouer la vérité car, maintenant, elle ne savait plus vraiment où était sa place. Elle comprenait pourquoi Olivia avait étiré autant que possible le moment où sa fille devrait affronter cette nouvelle réalité. Cruelle, implacable, incontournable. Mais, dans le fond, mise à part l'attirance qu'elle ressentait pour Lorenzo et à laquelle elle pouvait désormais, si elle le souhaitait, s'abandonner entièrement, laisser suivre librement son cours et y répondre avec l'ardeur qu'elle ressentait, rien n'avait

changé. Ses parents aimants, même si elle savait maintenant qu'ils n'étaient pas ses vrais parents, étaient toujours près d'elle et surtout, leur amour restait le même. Aussi tendre, aussi fort, aussi réconfortant qu'ils lui avaient toujours prodigué, aussi puissant qu'elle l'avait toujours connu. La douce affection fraternelle de Paolo était toujours aussi présente. La seule chose qui avait véritablement changé était que, désormais, l'aveu si troublant que Lorenzo lui avait confié la veille à propos de ses sentiments envers elle, prenait maintenant un tout autre sens.

Elle se dégagea avec douceur, plongea son regard dans le sien et le désespoir qu'il y lut fut aussi douloureux pour lui que s'il avait reçu un coup de poignard en plein cœur.

— Stella... commença-t-il, d'une voix émue.

— Ne dis rien, Lorenzo ! Surtout ne dis rien ! Rien ne doit changer entre nous ! Rien, absolument rien ! Sinon... Sinon... Sinon, je ne sais pas comment je pourrais vivre sans savoir que tu es là, toi, le frère que j'ai toujours aimé, qui m'a toujours protégée et soutenue. Alors, je t'en

supplie ! Ne me prive pas de ça, non plus. Surtout, pas de ça ! Car, alors, j'aurai vraiment tout perdu !

— Stella, ma chérie... tu n'as rien perdu ! Je t'en prie, ne me condamne pas d'avance ! Je comprends ton désarroi. Je sais à quel point tu dois te sentir déboussolée, trahie, perdue, en ce moment. C'est normal et je t'avoue que je m'en veux terriblement d'avoir, en quelque sorte, forcé Maman à t'avouer la vérité, si brutalement. Mais... Je t'en prie, Stella, je t'en supplie, donne-moi au moins une chance ! Donne-nous une chance, Stella ! À tous les deux, de voir l'avenir différemment. Je t'en prie !

Stella recula, d'un pas incertain, jusqu'à heurter l'un des poteaux qui soutenaient la grande tente. Sans le quitter des yeux, tendant la main en arrière d'elle, à tâtons, elle sentit la toile sous ses doigts, la suivit d'un mouvement fébrile, jusqu'à trouver la sortie par laquelle elle s'enfuit en courant, sous les cris de Lorenzo qui tenta en vain de la rattraper.

Stella finit par se réfugier dans un bois, à proximité du cirque et, enfin seule, elle put donner libre cours à son chagrin. Recroquevillée au pied d'un grand saule, elle pleura longuement, laissant évacuer de son cœur tout ce

que son nouvel état d'orpheline, d'enfant adoptée et d'amour profond envers cet homme qui n'était plus son frère, faisaient naître et grandir en son âme esseulée et perdue. Lorenzo avait supplié de leur laisser une autre chance. Mais, pouvait-elle, du jour au lendemain oublier tout cet amour inconditionnel et cette admiration sans borne qu'elle ressentait pour ce grand-frère adoré et leur laisser la place à ce tout nouvel émoi qui bouleversait son corps, aussi bien que son âme ? Devait-elle choisir entre les deux ? Et si oui, pourquoi ? Au nom de quoi, devrait-elle renoncer à l'un au détriment de l'autre ? Elle ne pouvait pas renoncer, ni à l'un, ni à l'autre. Elle ne voulait pas avoir à renoncer. Et aimer son frère adoré autant et de la même façon qu'elle aurait pu aimer et s'abandonner à un quelconque prétendant qui aurait su faire battre son cœur avec autant d'émoi, que seul Lorenzo pouvait lui faire ressentir, résonnait dans son esprit comme une trahison. Une impossible option. Ceci ne pouvait pas, ne devait pas, exister. Lorenzo était son grand-frère ! Celui qui l'avait toujours chérie, protégée, aimée comme seul un grand frère peut le faire pour sa petite sœur. En plus de ses parents qu'elle avait perdus sans même les connaître, devrait-elle aussi perdre ce grand-frère si important et qu'elle aimait tant ?

Effondrée de chagrin devant ce dilemme qui tournait sans cesse dans son esprit, sans trouver de solution satisfaisante, bouleversée par tout ce que ces révélations impliquaient, épuisée par sa nuit trop courte, Stella finit par s'endormir auprès du grand arbre qui veillait sur elle, laissant retomber ses branches autour de son corps menu, comme pour la protéger du destin tragique qui serait le sien.

*
* *

Les jours suivants furent éprouvants pour toute la famille. Une certaine tension régnait désormais entre eux et, si les parents de Stella redoublèrent d'attentions et de gentillesse devant le désarroi évident de leur fille, celle-ci se mura dans un silence qui lui était très inhabituel. Plongée dans ses pensées, l'esprit torturé, elle évitait les regards appuyés de Lorenzo, fuyait dès qu'il s'approchait, se tenant loin de lui et s'appliquant à ne jamais se trouver seule en sa présence. Ces esquives permanentes qu'elle s'imposait la mettaient au supplice tant la présence rassurante et les rires partagés avec son grand-frère adoré lui manquaient. Mais, elle ne pouvait pas faire autrement, essayant, ainsi, de se protéger d'autres souffrances. Elle aurait tout donné pour revenir en arrière, ne jamais

connaître cette vérité qui avait chamboulé toute son existence et elle en voulait d'autant plus à Lorenzo, d'avoir provoqué cet état de faits.

Lorenzo, désespéré, s'en voulait lui aussi. Énormément. Passant outre son amour passionné et son désir immense de retrouver Stella telle qu'il l'avait toujours connue, il se résigna à renoncer à tenter de lui parler, à essayer de renouer les liens si forts qui les unissaient avant qu'il ne gâche tout.

Stella retrouvait du réconfort, une consolation et un bien-être certain auprès des chevaux avec lesquels elle se tenait le plus souvent possible. Et Lorenzo, comprenant ce besoin qu'elle avait de leur présence, s'éclipsait dès qu'elle entraînait dans les écuries, la laissant seule comme elle le souhaitait.

Ce fut Lydia, fille de saltimbanques, elle-même acrobate, qui aida Stella, inconsciemment, à mettre un terme à son tourment. Âgée de quatre de plus que Stella, Lydia était aussi tempérée que Stella était vive, aussi réservée et discrète que Stella était enjouée et volubile. Grande et mince, jolie et solitaire, Lydia était certainement la plus sage des enfants du cirque. Malgré leurs

différences de caractères, elles étaient devenues des amies très proches depuis leur plus tendre enfance, apprenant ensemble et se confiant leurs plus grands secrets.

Un soir, après la fin d'un spectacle, Lydia arrachant Stella à ses nombreux admirateurs, l'emmena à l'écart et osa lui confier son secret le plus troublant, celui qui tourmentait son cœur depuis des années. Elle révéla alors à son amie qu'elle était, depuis toujours, profondément amoureuse de son grand-frère, Lorenzo. Elle supplia Stella, au nom de leur amitié, de ne rien lui dire de cet aveu. Surprise et consternée par ce qu'elle venait d'entendre et qu'elle n'avait jamais soupçonné, Stella resta un instant sans voix. Un sentiment de jalousie vive la surprit mais, très vite, elle comprit que ce serait là une solution parfaite. Si Lorenzo sortait avec Lydia, il oublierait ses aveux déplacés envers sa sœur et redeviendrait le grand-frère tant aimé qu'elle avait l'impression d'avoir perdu et qui lui manquait tant. Aussi, elle s'exclama :

— Lydia ! Je suis complètement abasourdie ! Mais aussi terriblement heureuse d'apprendre ça ! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

— Oh... eh bien... balbutia Lydia, les joues écarlates, en lançant un regard vers Lorenzo, entouré comme de coutume, par de nombreuses admiratrices.

— En a-t-il la moindre idée ? Le moindre soupçon ?

— Je ne crois pas, non. Je ne crois pas qu'il sait même que j'existe. Ne lui dis rien, surtout ! Je t'en prie, Stella !

— Je crois, au contraire, qu'il devrait le savoir. Mais ! rajouta vivement Stella en levant la main pour interrompre les protestations de son amie. Mais, je crois que je sais comment faire pour vous rapprocher. Sans rien lui dire.

— Comment ?

— Tu verras, fais-moi confiance !

À partir de ce jour-là, Stella sembla retrouver l'entrain et la joie de vivre qui ensoleillaient la vie de tous depuis sa naissance. Soulagés, tous les membres de la famille purent retrouver, avec bonheur, le sourire de celle qui embellissait leur vie à chaque instant.

Discrètement, Stella amena Lydia, progressivement, à faire partie de leur groupe intime. Et, pour ce faire, elle incita tout simplement son amie à apprendre à dompter sa

peur malade des chevaux et entreprit de lui enseigner l'équitation. Si Lydia avait blêmi quand Stella lui avait fait part de ses intentions, l'idée d'approcher Lorenzo plus souvent, finit par l'aider à surmonter sa terreur et lui donna le courage de suivre son amie dans son projet.

Aussi, peu à peu, voir Lydia dans les écuries ou montée sur un cheval tenu en bride par Stella, devint chose courante. Stella dut faire preuve d'une grande patience tant la peur de Lydia semblait insurmontable et petit à petit, réussit son pari. Si Lydia ne fut jamais téméraire ni complètement rassurée, elle parvint toutefois à surmonter sa frayeur. Suffisamment pour être en mesure de suivre Stella, pour de courtes escapades dans les campagnes environnantes, lorsque le cirque s'arrêtait assez longtemps dans des lieux qui le permettaient.

Un jour que sa mère la chargea d'effectuer une course en ville, Stella sauta sur l'occasion et demanda à Lorenzo, le plus innocemment possible:

— J'ai promis à Lydia d'aller faire un tour à cheval, aujourd'hui et je sais qu'elle y tient beaucoup. Pourrais-tu me remplacer ? Maman m'a demandé d'aller faire une course.

Contre toute attente, Lorenzo eut un petit rire espiègle et rétorqua, plongeant son regard dans le sien :

— D'accord, je vais le faire. Mais ça ne changera rien, Stella. Absolument rien. Jamais. Tu pourrais placer toutes les filles du monde devant moi, les mettre toutes en travers de nous, ça ne changera rien au fait que la seule que je veux et que j'aimerai jamais, c'est toi. Et toi seule.

La mine déconfite, Stella le fixa, stupéfaite. Son plan, qu'elle croyait si subtil, avait été déjoué par ce diable de Lorenzo. Elle se sentait ridicule et devint furieuse devant l'éclat de rire de celui-ci.

— Eh oui, ma chérie ! Je n'ai pas été dupe un seul instant de tes machinations !

— Lorenzo, Lydia est...

— Je sais. N'oublie pas, bébé, que j'ai dix ans de plus que toi. Je sais que Lydia est amoureuse de moi. Je connais ces regards, ces attitudes, je les vois tout le temps. Mais, elle m'indiffère complètement. Elle est gentille, certes, et très agréable mais, au fond, si je l'apprécie, c'est surtout parce qu'elle a toujours été une amie exemplaire pour toi. Je lui suis reconnaissant de ça, mais c'est tout.

Encore une fois, ma chérie, c'est toi et toi seule que j'aime et que j'aimerai jusqu'à ma mort.

Livide, Stella baissa les yeux. Elle murmura, avant de s'enfuir en courant:

— Va faire les courses à ma place, je vais rejoindre Lydia.

Cette dernière eut toutes les peines de monde à ravalier sa déception profonde et à cacher son immense chagrin lorsque Stella, avec la plus grande douceur et les plus grands égards, choisissant ses mots avec soin, lui avoua que Lorenzo était amoureux d'une autre fille, sans toutefois lui révéler de qui il s'agissait.

*
* *

À la fin de l'été, le cirque se déplaça dans une grande ville où il était prévu qu'il resterait assez longtemps pour donner plusieurs représentations. Lesquelles se prolongeraient si les réservations étaient complètes, ce qui arrivait très souvent, vu son succès, principalement dû au numéro des trapézistes, devenus les artistes vedettes du cirque. Réclamé à cor et à cris par tous les maires pour être présenté dans leurs villes ou villages, ce spectacle attirait de plus en plus de monde, amateurs de sensations

fortes, curieux, passionnés et toujours admiratifs de la témérité des jeunes voltigeurs.

Et, comme d'habitude, chaque fin de représentation voyait affluer un nombre grandissant d'admirateurs et de groupies venant entourer les artistes à leur sortie de scène.

Si Stella sentait toujours le regard appuyé et colérique de Lorenzo devant le nombre grandissant des jeunes hommes venus lui témoigner de leur admiration, passant outre l'air renfrogné de son frère, elle leur accorda de plus en plus d'attention, les écoutant attentivement, riant avec eux de leurs blagues et savourant leurs déclarations plus enflammées que jamais. Elle se dit que son salut viendrait peut-être de là, finalement. Le problème était, même si tous ces garçons étaient tous plus charmants les uns que les autres, qu'elle ne parvenait pas à ressentir la moindre émotion, ni le moindre trouble. Seul un sentiment de franche camaraderie l'unissait à eux.

Un jour, pourtant, un jeune homme, se tenant à l'écart, attira son attention. Celui-ci attendit que le groupe d'admirateurs se tarisse et se dissipe et avança vers elle d'un pas décidé. Grand et blond, il avait un regard bleu perçant et un sourire des plus charmants. Il s'inclina

respectueusement devant elle et lui tendit une carte en demandant, d'une voix douce et chaude :

— Chère demoiselle, vous m'avez totalement envoûté ! Je ne puis trouver les mots justes pour exprimer à quel point votre courage et votre talent m'ont subjugué ! J'aimerais beaucoup vous inviter à prendre un verre ou un café, comme il vous plaira. De grâce, accédez à ma demande et vous ferez de moi l'homme le plus heureux du monde !

Stella se sentit troublée par son regard tout en retenant son envie de rire devant la grandiloquence de son discours. Ignorant Lorenzo dont elle sentait le regard noir la fixer, elle répondit, avec un sourire :

— Avec grand plaisir, cher monsieur !

L'inconnu lui adressa un sourire ensorceleur, apparemment ravi de sa réponse. Il saisit sa main sur laquelle il déposa ses lèvres avec douceur. Son souffle chaud la fit frémir, tout comme sa voix, lorsqu'il chuchota :

— Appelez-moi quand il vous plaira, adorable papillon ! Je rêverai de vous cette nuit. Dormez bien !

Et sur ce, il tourna les talons et disparut dans la foule. Stella le suivit des yeux et examina la carte. Il y était écrit, en lettres joliment calligraphiées, son nom, Benjamin Leclair et son numéro de téléphone.

Rêveuse, elle retourna à la roulotte et ne vit pas le regard désespéré de Lorenzo, transpercé dans tout son corps par les lames d'une jalousie mordante qui ne ferait que s'amplifier, les jours suivants.

Le lendemain, Stella, d'humeur joyeuse, annonça à sa mère qu'elle partait en ville avec Lydia, pour faire les boutiques. Chemin faisant, elle informa son amie de sa rencontre avec Benjamin, de son invitation, et lui demanda conseil sur la tenue qu'elle devrait porter. Lydia lui répondit avec la sagesse qui la caractérisait :

— Déjà, assure-toi que ce rendez-vous ait lieu dans un endroit public. Et en plein jour. Ensuite, porte quelque chose de sobre. Rien qui ne lui donne envie de te sauter dessus à l'instant où il te verra. Même si, de toute façon, tu es attirante, quoique tu portes. Je te propose qu'on trouve par nous-mêmes un café ou un salon de thé où tu ne risques rien et d'où tu pourras retourner au cirque rapidement, en cas de danger.

Stella éclata de rire.

— En plein jour, dans un salon de thé, que pourrait-il m'arriver de plus dangereux que de devoir parler tricot avec une grand-mère trop bavarde ?

Lydia se mit à rire à son tour et rajouta, sérieuse :

— Tu ne le connais pas, Stella, tu dois être prudente. Un salon de thé est une très bonne idée, finalement. Trouvons-en un convenable pour un premier rendez-vous.

Celui qu'elle dénichèrent était parfait, offrant une carte de sélections des thés les plus fins aux cafés les plus corsés, ainsi qu'un impressionnant choix de pâtisseries délectables. Le salon proposait également une agréable terrasse, ombragée d'une magnifique glycine aux fleurs odorantes, parsemée de petites tables intimes ornées de jolies nappes brodées. Les deux jeunes filles s'y installèrent, commandèrent un thé et partagèrent une part de gâteau au chocolat. Elles firent ensuite le tour des boutiques de mode dans l'une desquelles Stella trouva une robe splendide, dont le chatoyant tissu, aux couleurs de bronze, de brun chaud et d'orange brique, semblait faire étinceler les reflets cuivrés de ses boucles rousses et faisait ressortir les paillettes dorées de ses grands yeux bruns.

— Oh ! Stella ! Elle est magnifique ! Elle te va si bien ! Tu dois la porter, absolument.

Stella obtempéra, avec un sourire ravi. Sur le chemin du retour, elle s'arrêta dans une cabine téléphonique et appela Benjamin, lui offrant de le retrouver le lendemain, en début d'après-midi, au salon de thé Saveur de Chine.

Celui-ci accepta avec de grandes et nombreuses exclamations de joie et de plaisir évident qui firent rire Stella. Elle passa le reste de la journée de fort bonne humeur et fut très agréablement surprise quand, à la fin du spectacle, Benjamin surgit devant elle. Il lui mentionna à quel point il était heureux qu'elle ait accepté son invitation, la félicita pour ce numéro si dangereux qu'elle savait exécuter avec la plus exquise des grâces et, après avoir baisé sa main avec la même douceur que la veille, il lui souhaita une bonne nuit et s'éclipsa aussi vite qu'il était apparu.

Lorsque, le lendemain, après voir dîné, elle réapparut vêtue de sa nouvelle robe, sa mère poussa un petit cri extasié :

— Stella, ma chérie ! Que tu es belle ! Cette robe te va à ravir ! Mais, d'où vient-elle ?

— Je l'ai achetée hier, avec Lydia.

— Et bien ! On peut dire que c'est un achat judicieux ! Et où vas-tu donc, comme ça ?

Stella eut un petit sourire énigmatique et chuchota à l'oreille de sa mère :

— Un jeune homme m'a invitée à boire un thé. Je reviendrai dans une heure ou deux.

Olivia observa sa fille avec attention et eut un sourire bienveillant.

— Voilà les soucis qui vont commencer pour ta pauvre mère. Je m'y attendais, bien sûr, mais il va falloir que je m'y fasse. Bon, alors promets-moi de toujours être très prudente. C'est quelqu'un de bien, au moins, ce jeune homme ?

— Oui, ne t'en fais pas, Maman, tu n'as pas de souci à te faire. Et oui, il me semble être très bien. De toute façon, nous allons dans un salon de thé et je te raconterai tout à mon retour.

— Très bien. Amuse-toi bien, alors.

Stella embrassa sa mère et sortit au pas de course. Elle n'avait pas fait dix pas que Lorenzo se planta devant elle et demanda d'un air bougon :

— Où vas-tu comme ça ?

— Je vais en ville.

— Encore ? Tu y es déjà allée hier.

— Eh bien, j'y retourne.

— Habillée comme ça ? Cette robe est beaucoup trop courte !

— Quoi ? Non, elle n'est pas trop courte ! J'en ai vu des bien plus minis que ça ! Et puis, c'est à la mode, figure-toi !

— Mode ou pas, ça m'est égal ! Je t'interdis de te promener dans cette tenue ! Va te changer !

— Oh ! Lorenzo ! Tu es vraiment exaspérant ! Tout le monde trouve cette robe jolie et moi la première, alors je la porterai, que ça te plaise ou non !

— Dans ce cas, je t'accompagne !

— Non !! Il n'en est pas question !

— Ah non ? Et pourquoi ?

— Parce que je n'en ai pas envie ! Et puis, laisse-moi tranquille, maintenant. Je vais être en retard.

— En retard ? Pour quoi ? Tu as un rendez-vous ?

Stella poussa un gros soupir. Elle le dévisagea une seconde. Inutile de lui mentir, même si elle savait que la vérité le rendrait encore plus exécration. Dieu, qu'elle regrettait leur entente si parfaite d'avant ! Elle répondit, d'une voix calme et douce :

— Oui, Lorenzo, j'ai un rendez-vous.

Elle le vit blêmir et fut bouleversée d'apercevoir la profonde tristesse traverser son regard avant qu'il ne se ressaisisse et reprenne, d'une voix glaciale :

— Avec qui ? Le bellâtre blond qui te tourne autour ?

— Lorenzo...

— C'est pour lui que tu t'es habillée comme une putain ?

La gifle retentit sur sa joue avant que Stella n'ait eu le temps de retenir son geste. Sans attendre sa réaction, elle

s'enfuit en courant, les larmes aux yeux. Cette fois, elle savait qu'elle avait perdu son grand-frère adoré à tout jamais et le chagrin tomba sur elle comme une chape de plomb. Elle maudissait le jour où il lui avait avoué ses sentiments et elle lui en voulait terriblement d'avoir causé cet immense gâchis, d'avoir détruit toute la tendre affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, d'avoir trahi la confiance totale et inconditionnelle qu'elle lui vouait.

Elle arriva devant le salon de thé, hésitante, et dès qu'il l'aperçut, Benjamin se leva aussitôt pour venir à sa rencontre. Malgré les efforts qu'elle faisait, il perçut la tristesse dans son regard et dans sa voix. Sans un mot et avec douceur, il l'entraîna vers une table à l'écart et la fit asseoir. Il attendit patiemment qu'elle se ressaisisse, prit sa main entre les siennes, la caressant doucement de son pouce. Cette douceur dans ses gestes, la chaleur de ses mains et la tendresse dans son regard eurent tôt fait de ramener Stella à des pensées plus heureuses. Elle lui sourit avec reconnaissance.

Ils commandèrent, dégustèrent leurs thés en silence et Benjamin, répondant aux questions de Stella, lui parla de son enfance, de sa vie dans cette ville où il était né et avait grandi, des trésors qu'elle recelait aux environs.

Notamment, une cascade splendide et une grotte secrète qu'il lui promit de lui faire découvrir, dès qu'elle le voudrait. Il la fit rire en lui dévoilant quelques légendes, anecdotes comiques qui s'étaient déroulées dans cette ville.

Plus il parlait, plus elle le découvrait et plus Stella se sentait charmée, envoûtée par l'être adorable qu'il était. Encouragé par le regard fasciné qu'elle portait sur lui, il lui dit que ce n'était pas la première fois qu'il assistait à son spectacle. Il l'avait déjà vu lorsque le cirque s'était produit dans cette même ville, deux ans plus tôt et, en rougissant, il osa même lui avouer qu'il était tombé amoureux d'elle à cette époque et que, depuis, pas un jour n'avait passé sans qu'il ne pense à elle, la revoyant s'élancer dans les airs, semblant voler, tel un papillon délicat.

Stella, incrédule, profondément touchée et troublée par cet aveu, ne savait plus quoi dire et triturerait sa serviette nerveusement. Benjamin eut un petit rire contrit:

— Ce n'était peut-être pas une bonne idée de te dire tout ça si vite. Je ne veux surtout pas t'effrayer. Tu ne dois pas recevoir de telles déclarations, si vite, au premier

rendez-vous, à tous le moins avec des hommes bien élevés. Mieux éduqués que moi.

— Et bien... à vrai dire... Tu es le premier qui m'a donné un rendez-vous.

Benjamin écarquilla ses yeux, consterné.

— Vraiment ? C'est si difficile à croire ! Tu es si belle, si adorable, si attachante ! J'ai du mal à croire que personne n'ait jamais voulu te rencontrer en dehors du cirque !

— Oh... eh bien, disons, que s'ils le souhaitent, je ne leur ai guère laissé de chance d'en parler, ou de me le demander.

Benjamin se rapprocha et murmura d'une voix chaude et basse :

— Mais, à moi, tu as laissé cette chance.

Stella hocha la tête sans rien dire, les yeux rivés sur ses lèvres sensuelles, très proches des siennes.

— Pourquoi moi ?

"Parce que c'est le seul moyen que j'ai trouvé de me protéger de mon propre frère" se dit Stella. Elle mesura alors combien cette pensée n'était pas si éloignée de la réalité et en ressentit une grande honte envers Benjamin pour son manque d'honnêteté. Mais ce n'était pas la seule raison: il était le seul qui était arrivé à l'émouvoir, à la troubler, presque autant que Lorenzo pouvait le faire.

— Parce que tu me plais, chuchota-t-elle, le cœur battant.

Avant même qu'elle ait fini sa phrase, elle sentit les lèvres chaudes de Benjamin se poser sur les siennes, puis, il les retira avec douceur. Émoustillée par ce contact sensuel, Stella sentit ses joues s'embraser sous son regard pénétrant. Il se redressa et lui tendit la main:

— Viens.

Elle le suivit sans hésiter. Il glissa son bras autour de sa taille, la tenant étroitement serrée contre lui et ils marchèrent à travers la ville qu'il lui fit découvrir, agrémentant sa visite de récits historiques qui avaient marqués l'endroit et ses environs, au fil des siècles.

Stella l'écoutait avec attention, se laissant bercer par le son grave et rassurant de sa voix, échangeant, de temps en temps avec lui, des regards chargés de douces promesses. Ils firent halte dans un parc, au bord d'un lac, s'assirent sur l'herbe.

Benjamin se plaça en arrière d'elle et la prit dans ses bras. Stella, intimidée, mais se sentant pleinement rassurée par sa chaleur, se laissa aller contre lui, appuyant sa tête contre son torse.

— Si tu savais, mon adorable papillon, combien j'éprouve de bonheur, en ce moment, à te tenir dans mes bras, à être si près de toi ! J'ai tant et si souvent rêvé de cet instant ! Tu me combles de bonheur, douce Stella ! Étoile de mon cœur !

Stella, émue, tourna ses yeux vers lui et se plongea dans ce regard bleu, si doux et si plein d'amour, avec un sentiment de profond et troublant émoi. Si l'image du regard ardent de Lorenzo vint s'interposer une seconde dans ce moment de communication magique, elle le chassa vite de son esprit et se délecta de ce que ce beau visage, ce profond regard et ces si attrayantes lèvres, provoquaient en elle.

Benjamin, avec douceur, rapprocha son visage du sien, prit ses lèvres d'un baiser léger qui devint vite ardent et auquel Stella répondit, d'abord avec hésitation, puis avec fougue.

Basculant dans l'herbe douce, ils s'embrassèrent ainsi avec la même passion, le même désir impatient, jusqu'à ce que Stella, affolée, y mette un terme, beaucoup trop subjuguée par cette foule d'émotions qui montait en elle, faisant vibrer son corps de sensations inconnues, nouvelles et inattendues.

— Benjamin... je crois que je devrais rentrer maintenant...

— Oui, ma douce, je comprends. Je ne veux pas t'effrayer mais tu es si attirante...! Pardonne mon ardeur ! Viens, je te raccompagne.

Sur le chemin du retour, Benjamin informa Stella qu'un bal annuel se tiendrait sur la grande place le samedi suivant et lui demanda si elle y viendrait.

— Oh oui ! ! C'est certain ! J'adore danser ! Et j'ai si peu d'occasion d'aller au bal. Oui, c'est sûr !

— Pourquoi si peu d'occasion ? Avec toutes les villes que vous traversez, il doit pourtant bien y en avoir des bals ?

— Oui, mais la plupart des villes ou des villages préfèrent que le cirque et les fêtes n'aient pas lieu en même temps. Pour donner une chance à leurs habitants de se divertir plus souvent. Alors, la plupart du temps, soit la fête annuelle du village est déjà passée, soit elle aura lieu quand nous serons repartis. Mon père préfère ça, lui aussi, comme ça il est sûr que le cirque attirera plus de monde, s'il n'y a pas d'autres activités qui ont lieu en même temps.

— Oui, ça se comprend. Ça fait longtemps que tu es dans ce cirque ?

— Depuis toujours. J'y suis née et je n'ai jamais connu que ça.

— Donc, tu n'as jamais eu de maison ? Un endroit stable où t'établir, créer des relations, avoir des amis ?

— Non, ma maison c'est notre caravane et mes amis font tous partie du cirque.

— Et ça ne te manque pas ? D'avoir un vrai chez-toi ?

— Et bien, à vrai dire, je n'y ai jamais pensé. Ce que l'on n'a jamais connu ne peut pas nous manquer, si ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Si quelqu'un est confiné dans la maison de ses parents, peut-être que son seul désir est de vivre dans un cirque ou sur un bateau pour voyager tout le temps, au lieu de rester au même endroit.

— Toi, as-tu une maison ? Ou vis-tu chez tes parents ?

— Je vis dans un appartement que je loue mais j'aimerais acheter une maison, un jour, et me marier, avoir des enfants.

Benjamin s'immobilisa, faisant pivoter Stella face à lui. Il effleura son visage d'une caresse légère et ajouta avec une profonde émotion dans la voix :

— Et j'adorerais faire tout ça avec toi, mon adorable papillon.

Stella, bouleversée et ne sachant que dire, bafouilla :

— Benjamin... je... enfin... C'est tellement... inattendu, je ne sais pas...

— Oui, bien sûr, ma douce, je comprends. On vient à peine de se rencontrer et je te saute dessus comme un fou pervers, tu vas avoir envie de prendre tes jambes à ton cou et c'est bien la dernière chose que je souhaite ! Encore une fois, pardonne mon ardeur, mais promets-moi d'y penser un peu. Je sais bien que je vais trop vite, mais dimanche le cirque repartira et il ne reste que peu de jours, c'est pour cette raison que je brûle les étapes d'une façon aussi maladroite. Car, après ça, je ne sais pas quand je te reverrai.

Véritablement touchée par ces mots et la douceur de son regard, Stella caressa son visage, se hissa sur la pointe des pieds et effleura ses lèvres avec tendresse.

— Prenons tout ça un jour à la fois, tu veux bien ?

— Oui, tu as raison. Promets-moi seulement d'y penser.

— Oui, je te le promets. Je ne suis pas sûre que mes parents approuveraient si je décidais de rester et je ne sais pas comment je réagirai à rester toujours au même endroit. Je ne connais que la route et les voyages depuis que je suis née.

— Si tu décidais de rester – et Dieu sait combien j'en ai envie !– rien ne nous empêcherait de voyager, tu sais ? Mais comment as-tu fait pour l'école, pour étudier ?

— Oh... et bien, nous avons la chance d'avoir parmi nous un acrobate, qui était autrefois maître d'école, et qui a préféré changer de carrière. C'est lui qui a fait l'école à tous les enfants du cirque. Il est adorable ! Je te le présenterai, un jour.

— Ça me ferait plaisir. Ah ! Nous voilà presque arrivés !

Stella s'immobilisa, obligeant Benjamin à en faire autant.

— Oui, en effet. Écoute, Benjamin, j'aime mieux finir le chemin toute seule, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Non, bien sûr, si tel est ton désir. C'est à cause du trapéziste ?

Stella se troubla et rougit.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— À vrai dire, la façon dont il m'a regardé l'autre soir n'augurait rien de bon. C'est un soupirant ?

— Non ! riposta vivement Stella, avant de reprendre plus doucement: Non, c'est mon frère. Enfin, ça l'était encore il y a peu de temps. Je t'expliquerai tout ça. Mais, il est assez... disons possessif et je n'ai pas envie de me disputer avec lui.

— Je comprends, ma douce. Mais, je serai là ce soir pour t'admirer et, d'ici là, je vais penser à toi à chaque seconde. Tu embellis ma vie d'une façon incroyablement douce, mon petit papillon adoré !

Stella sourit à ces mots si charmants, prononcés avec une telle sincérité qu'elle ne pouvait douter une seconde des sentiments de ce beau garçon qui, elle devait bien se l'avouer aussi, embellissait sa vie tout aussi joliment. Elle se hissa sur la pointe des pieds, effleura ses lèvres d'un baiser et il la serra fort contre lui, avant de la relâcher et de s'éloigner d'un pas léger.

Ce baiser n'avait pourtant pas échappé au regard brûlant de Lorenzo qui en ressentit une vive douleur dans son cœur. Un mélange de souffrance profonde et de jalousie tenace, accompagné d'un sentiment d'urgence à récupérer celle qu'il ne pouvait concevoir autrement qu'étant sienne et l'éloigner à jamais de toute tentation

extérieure à lui-même et à l'amour véritable qu'il ressentait pour elle.

Stella eut un mouvement de surprise en le voyant s'avancer vers elle mais, courageusement, elle décida de lui faire front.

Lorenzo ne s'arrêta que lorsqu'il fut très près d'elle. Essayant de contenir sa colère, il dit d'une voix grave :

— Tu l'as embrassé ? Tu le connais à peine et tu l'as embrassé ?

Stella sentit la moutarde lui monter au nez. Elle respira calmement pour ne pas exploser.

— Oui, Lorenzo, je l'ai embrassé. Et tu devrais en faire autant avec une des jolies jeunes filles qui te tournent autour, ça te ferait le plus grand bien !

— Comment oses-tu dire ça ? ! Ce que je t'ai dit n'a donc aucune importance à tes yeux ? J'étais sincère, Stella ! Plus que je ne l'ai jamais été de toute ma vie !

— Et moi, ce que je t'ai dit, ça ne compte pas ? ! Lorenzo, tu es mon frère ! ! Veux-tu vraiment, qu'en plus d'avoir perdu mes parents, je doive aussi vivre sans le

frère que j'ai toujours aimé ? ! Qui a toujours été là pour moi ? Pourquoi m'infliges-tu une telle souffrance ? ! Qu'est-ce que je t'ai fait pour que, du jour au lendemain, tu décides de mettre ma vie en pièces ? ! !

Le ton de Stella avait monté, empreint d'une souffrance immense et de sanglots étouffés. Lorenzo écarta ses mains, impuissant. Sa voix se fit douce et rassurante:

— Stella, ma chérie, je ne veux te faire aucun mal ! Je t'aime bien trop pour ça, voyons ! Pourquoi n'essaie-tu pas de voir les choses autrement ? Tu ne ressens donc rien pour moi ?

Cette fois, les larmes retenues et les émotions refoulées de Stella, jaillirent en un flot de sanglots et elle s'écria, d'une voix brisée, avant de s'enfuir en courant:

— Bien sûr que je ressens quelque chose pour toi, Lorenzo ! ! ! Je ressens l'amour d'une petite sœur pour son grand-frère ! ! Mais, en ce moment, je ressens aussi le pire sentiment de trahison que j'ai jamais connu ! ! ! Et j'ai vraiment l'impression de vivre dans un mensonge permanent ! ! Et tu peux pas savoir à quel point ça fait mal ! ! !

*
* *

La représentation du soir même eut lieu dans une atmosphère tendue. Paolo s'en inquiéta et, à la fin de leur numéro, les prit tous les deux à part :

— Stella, ma chérie, j'imagine que les révélations de Maman ont dû te mettre toute à l'envers et je comprends ça. Mais tu sais bien que rien n'a changé, n'est-ce pas ? Tu es toujours notre petite sœur d'amour, mais ce soir...

— Explique-lui donc ça, à lui ! l'interrompt Stella, véhémement et à bout de nerfs.

Paolo échangea un regard avec Lorenzo qui, les yeux baissés, essayait de maîtriser le chagrin que l'attitude et les paroles de Stella provoquaient en lui. Paolo reprit avec douceur :

— Nous en reparlerons plus calmement, plus tard, mais ce que je veux vous dire à tous les deux, c'est que notre numéro ne peut tolérer aucune erreur, aucune errance de pensée, aucune distraction. Vous le savez très bien et ce soir, j'ai senti comme quelque chose d'anormal, que je n'ai pas du tout aimé. Vous savez à quel point toute infime perturbation dans notre rythme pourrait être fatale, n'est-ce pas ?

Stella et Lorenzo hochèrent la tête en silence. Paolo continua, sur le même ton calme et paternel :

— Bon, c'est très bien. Tâchez de ne pas l'oublier. Si vous êtes perturbés, par quoi que ce soit, je préfère qu'on annule le numéro plutôt que de prendre le risque que l'un d'entre nous se blesse. Ou pire. Et c'est bien toi, Stella, qui prend le plus de risque. Alors, je veux que vous soyez concentrés, c'est bien compris ?

— Oui, Paolo, répondirent en chœur Lorenzo et Stella.

Puis, cette dernière s'éloigna rapidement, évita la horde d'admirateurs qui l'attendait de pied ferme et se dirigea vers Benjamin, à l'écart. Elle prit sa main et, sans un mot, s'éloigna avec lui aussi vite que possible.

Quand ils furent assez éloignés des bruits du cirque, Stella se laissa tomber sur un muret de pierres. Benjamin s'accroupit devant elle et, prenant ses mains dans les siennes, demanda avec douceur :

— Qu'y a-t-il, mon petit papillon ? Tu sembles préoccupée ?

Alors, Stella, bafouillant, maîtrisant difficilement les trémolos dans sa voix, l'informa de tout ce qu'elle avait appris dernièrement et qui avait bouleversé sa vie à tout jamais. La mort tragique de sa mère, l'abandon de son père et l'amour de celui qui n'était plus son frère.

Benjamin la laissa s'épancher, la prenant dans ses bras, caressant son visage lové contre lui, essayant d'apaiser cette souffrance si vive autant qu'il le pouvait, par ses mots, ses murmures de réconfort et, surtout, par tout l'amour qu'il ressentait pour cette si adorable jeune femme qui faisait battre son cœur depuis la première fois où il l'avait vue s'élancer dans les airs, si gracieuse et si courageuse. La sentant s'apaiser tout contre lui, il murmura enfin, avec une ardente passion :

— Épouse-moi, Stella. Deviens mienne et je te promets que jamais plus, tu ne connaîtras de tristesse et de désespoir car je consacrerai ma vie entière à te rendre heureuse.

Stella ne répondit rien mais resserra son étreinte autour de ce corps chaud et puissant, contre lequel, enfin, elle retrouvait une certaine paix et un sentiment de protection dont elle avait tant besoin et que seul Lorenzo

était parvenu à lui faire ressentir, avant que tout ne bascule dans un cauchemar qu'elle voulait oublier plus que tout autre chose.

Ils restèrent un long moment ainsi enlacés, unis par un sentiment apaisant et porteur des plus grands espoirs pour un avenir prometteur.

*
* *

Ce soir était la dernière représentation du cirque. Le lendemain, aurait lieu le bal annuel et les saltimbanques, après avoir dansé et festoyé toute la nuit, se prépareraient pour un nouveau voyage, à la découverte de villes nouvelles, de villages accueillants, de gens inconnus, charmés, ravis, emballés et reconnaissants pour les instants de rêves qu'ils leur offriraient de tout cœur et avec tous leurs talents.

Benjamin était assis dans les premiers rangs, s'amusant et riant du spectacle des clowns qui précédait celui de sa bien-aimée. Elle lui avait promis une réponse pour le soir même et il brûlait d'impatience de savoir si elle resterait avec lui ou non. Il lui avait bien fait comprendre que, peu importe sa décision, il la respecterait

et l'accepterait et aussi, que, de toute façon, il serait toujours aussi éperdument amoureux d'elle.

Stella le cœur battant, déjà juchée sur l'estrade, aux côtés de Paolo, jeta un regard dans la foule et s'attendrit de voir Benjamin rire, détendu et si beau. Sa décision était prise. Elle n'en avait parlé à personne, savait déjà que son choix serait déchirant pour tout le monde, à commencer par elle mais elle savait aussi que c'était ce qu'elle voulait, que ses parents comprendraient et seraient même très heureux pour elle. Elle savait aussi que Lorenzo en souffrirait plus que quiconque mais elle espérait qu'avec le temps, sa douleur serait moindre et qu'il finirait par aimer une femme qui serait digne de lui et le rendrait heureux. Elle l'espérait de tout son cœur. Elle ne voulait que son bonheur car elle l'aimait au-delà de tout.

Les clowns saluèrent en faisant des pitreries qui firent rire la foule aux éclats. Puis, le sourd roulement de tambour ramena le silence sous le grand chapiteau et tous se tinrent en haleine, sachant que le spectacle le plus impressionnant allait bientôt commencer.

Le palefrenier, tenant en bride le cheval tirant la carriole remplie de foin, se tenait prêt à faire avancer

l'animal au moment opportun, lorsque Stella lui ferait un imperceptible signe de tête, lui signifiant qu'elle était prête à sauter.

Lorenzo, sur son estrade, ne lâchait pas Stella des yeux. Enfin, il prit place sur son trapèze, s'élança, le faisant vaciller, vint à la rencontre de Paolo qui se balançait sur le sien. Ils exécutèrent avec brio leur premier numéro solos.

La foule s'extasiait, applaudissait, s'exclamant d'admiration.

Puis, les deux frères reprirent leurs positions et, tandis que s'installait un silence impressionné parmi les spectateurs, de nouveau, retentit un roulement de tambour imposant.

Stella prit alors position, debout, les pieds de part et d'autres des jambes de Paolo qui fit balancer le trapèze à un rythme régulier, que Lorenzo suivait, depuis le sien. Stella se laissa glisser sur les jambes de Paolo et inclina son corps, gracieusement dans le vide. Lorenzo prit la même position sur son propre trapèze, ne quittant pas Stella des yeux.

À cet instant, tout bascula dans l'horreur en une fraction de seconde.

Stella croisant le regard admiratif et rempli d'amour de Benjamin lui adressa un grand sourire et fit oui de la tête, lui signifiant ainsi qu'elle acceptait de l'épouser.

Celui-ci, les yeux brillants, lui retourna son sourire, fou de joie.

Lorenzo tourna les yeux vers lui, essayant de comprendre ce que signifiait cet échange, au moment où Stella se libérait du trapèze de Paolo.

Lorenzo n'eut que le temps de voir Benjamin se relever, les yeux horrifiés, avant qu'alerté, il ne tourne aussitôt son regard vers Stella qui essayait désespérément d'attraper sa main alors qu'elle venait de se lancer dans le vide sans attendre leur signal commun.

Dans un hurlement dément, il tenta de la rattraper, ne put qu'effleurer ses doigts, croiser son regard affolé et entendre son cri de terreur tandis qu'elle chutait.

Le palefrenier, sans comprendre pourquoi elle avait sauté sans lui donner de signal, essaya de la rattraper mais, avant qu'il ne puisse l'atteindre, son petit corps s'écrasa sur

le sol dans un bruit sourd et sous les cris horrifiés de la foule, qui s'était levée d'un seul mouvement unanime.

S'ensuivit un silence de mort de quelques secondes avant que chacun ne puisse se ressaisir. Les mères cachèrent de leurs mains les yeux de leurs enfants avant de les faire sortir rapidement, les gens s'invectivaient, interrogeaient, les ordres fusaient. Paolo et Lorenzo étaient descendus à toute vitesse. Un attroupement s'était formé autour du petit corps immobile de l'intrépide Stella.

— *Laurie... murmura Vincent d'une voix nouée.*

— *Laisse ta main, chuchota-t-elle, tremblante, tétanisée et terrorisée.*

Stella ne mourut pas ce jour-là. Non, malheureusement, elle ne mourut pas. Mais il aurait été cent mille fois préférable que cette chute lui fût fatale.

L'ambulance arriva, toutes sirènes hurlantes et emporta le corps de Stella, inconsciente, que Lorenzo eut toutes les peines du monde à laisser aux ambulanciers. Celui-ci en proie à un choc nerveux fut pris en charge par Paolo. Olivia, en larmes, et son mari effondré,

embarquèrent dans l'ambulance et accompagnèrent leur fille à l'hôpital le plus proche.

Quand, quelques heures plus tard, le chirurgien vint les rejoindre, tout espoir s'effondra en eux à tout jamais. Leur fille ne remarcherait plus jamais, si elle survivait. Pour le moment, plongée dans le coma, il ne pouvait rien assurer quant à son avenir, mais si elle réchappait à la mort, elle serait condamnée pour toujours à l'immobilité.

Quadruplégique. Tel fut prononcé l'horrible destin qui attendait désormais Stella. Tel lui fut annoncé l'impitoyable verdict lorsqu'elle reprit conscience quelques jours plus tard. Avec maints égards et la plus grande des douceurs, mais qu'elle reçut comme un coup de couteau en plein cœur. Elle ferma les yeux, souhaitant que tout ceci ne soit qu'un terrible cauchemar mais quand elle voulut faire remuer ses mains, lever ses bras, agiter ses jambes et réalisa pleinement que plus rien de son corps de lui obéissait, à part son cou, elle sombra dans le désespoir le plus complet, pleurant à chaudes larmes que sa mère essuyait en laissant les siennes couler, secouant sa tête sur l'oreiller en un mouvement dément de refus absolu.

Ensuite, vint le temps de la pleine conscience de ce que serait désormais sa vie et elle exprima alors, clairement à haute voix, son désir de mourir, de mettre fin à ce calvaire qu'elle ne pourrait jamais tolérer de vivre une seconde de plus. Elle supplia ses parents de l'aider, de la soulager de cette souffrance intolérable, de cette existence désormais inutile, de cette vie inanimée. De lui donner cette mort qui la délivrerait de sa souffrance et la libérerait à tout jamais. De faire l'ultime geste qu'elle ne pouvait plus accomplir, de mettre un terme à son cauchemar.

Ses parents, croyants, et ayant élevé leurs enfants dans la foi inébranlable qu'ils mettaient en Dieu, furent profondément bouleversés par les demandes répétées de Stella de l'aider à mourir. Ils s'en ouvrirent à un prêtre qui vint à son chevet et eut une longue discussion avec elle. Une conversation visant à lui redonner la foi, à mettre sa vie entre les mains du Tout-Puissant et se laisser guider par lui. Stella secouait la tête, désespérée et frustrée de ne trouver aucun écho, chez personne, dans ses demandes. Elle finit par s'emporter:

— Mais vous ne comprenez donc pas que la seule chose à laquelle j'aspire, c'est d'aller le retrouver, votre Dieu, justement ? ! Est-ce si dur à comprendre ? !

— Stella, mon petit, j'entends ta souffrance mais dis-toi bien que, si les desseins de Dieu sont bien souvent incompréhensibles, ils ont toujours une bonne raison d'être. Ton épreuve t'est infligée pour une bonne raison que tu découvriras en temps et lieu. Accepte ta condition et garde ta foi intacte, mon enfant. Dieu t'aime et Il est près de toi.

— Une bonne raison ? ! ! Vous trouvez qu'il y a une bonne raison à ça ? ! ! Votre Dieu, je l'aimais, moi aussi, avant ! ! ! Et s'il m'aimait aussi, il n'aurait jamais permis ça ! ! Ou il aurait fait en sorte que je ne survive pas ! ! Vous pouvez partir maintenant, j'en ai assez entendu !

— Stella...

— Sortez ! ! ! ! hurla Stella, au comble de la colère et du désespoir.

Le prêtre fit un signe de croix et sortit de la chambre. Dans le couloir, il informa les parents des propos de Stella et leur assura qu'il allait prier pour le salut de son âme en perdition, avant de s'éloigner.

Quand Olivia entra dans la chambre, elle trouva, comme tous les jours, sa fille en proie à une crise de

larmes. Elle s'assit au bord du lit et la prit dans ses bras, murmurant des mots tendres et apaisant, jusqu'à ce qu'elle retrouve son calme, ne sachant plus comment s'y prendre pour ramener un peu de bien-être dans le cœur meurtri de sa fille chérie.

*
* *

Deux semaines passèrent ainsi. La chambre de Stella croulait sous les bouquets de fleurs parvenant de tous les membres du cirque et surtout de Benjamin qui lui en envoyait un nouveau tous les jours, toujours accompagnés de petits mots doux et remplis de tendresse, de déclarations d'amour enflammées et de supplications pour qu'elle accepte de le voir.

Olivia l'avait informée qu'il venait tous les jours, errait dans le couloir, attendant désespérément un mot de Stella. Celle-ci avait interdit à quiconque de venir la voir, à part ses parents. Le cœur déchiré, elle ne pouvait se résoudre à subir les regards de qui que ce soit et, à plus forte raison, ceux de ses amis et celui de Benjamin.

Quant à Lorenzo, la seule fois où sa mère prononça son nom, Stella l'avait interrompue, d'un ton véhément et tranchant:

— Ne prononce plus ce nom devant moi, Maman ! Plus jamais ! Lorenzo n'existe plus pour moi ! Plus jamais, je ne veux entendre son nom !

En larmes, Olivia avait acquiescé en silence et n'avait plus jamais parlé de son fils, que la folie menaçait de gagner à tout moment.

Le père de Stella, la mort dans l'âme, dut se résoudre à annoncer à sa fille que le cirque devrait bientôt reprendre la route. Il ne pouvait se permettre de rester plus longtemps sans avoir un revenu à assurer à tous ceux qui comptaient sur lui. Stella le rassura en lui disant qu'elle comprenait parfaitement. Olivia resterait auprès d'elle, de toute façon.

Le lendemain, Stella demanda à sa mère de faire entrer Benjamin et de les laisser seuls. Celle-ci obtempéra, portée par un souffle d'espoir. Elle le trouva assis sur une chaise, la tête entre les mains, les yeux hagards.

"Pauvre garçon, se dit-elle, depuis combien de temps n'a-t-il pas dormi ?" Il sembla revenir à la vie quand Olivia l'informa du désir de Stella de lui parler.

Il se hâta vers la chambre, prit une grande inspiration, ouvrit la porte doucement et resta immobile sur le seuil une seconde, avant de s'avancer à grands-pas vers le lit. Stella ne le quittait pas des yeux. Elle pouvait voir à son expression combien il était chagriné de voir sa bien-aimée amaigrie, les traits tirés, les yeux cernés et le visage barbouillé de toutes ces larmes qu'elle versait sans cesse. Mais il fut surtout effondré de voir à quel point son regard s'était éteint, embué en permanence par une souffrance indicible. Son petit papillon adoré était maintenant cloué, comme ceux que l'on expose en tableau, les ailes à jamais immobiles, à jamais prisonnier d'une cage transparente.

Il tomba à genoux, posa sa tête sur le lit et ne put s'empêcher d'éclater en sanglots. Stella parla d'une voix douce, nouée par ceux qu'elle refoulait :

— Viens t'allonger près de moi, Benjamin. Je dois te parler.

Il obéit et avec une grande délicatesse la prit dans ses bras. Incapable de parler, il caressa ses cheveux, couvrit son visage de baisers légers. Stella le laissa faire, appuya sa tête contre son torse, laissant silencieusement couler ses larmes sur toutes ces sensations qu'elle ne connaîtrait plus

jamais, ces frissons, ces désirs, ces vibrations qui lui étaient désormais interdits. Elle pleura sur tout ce qui aurait pu être si beau entre eux et qui faisait maintenant partie de l'impossible.

Puis, avec douceur, elle le remercia de tous ces instants de bonheur, si brefs mais si intenses qu'il lui avait donnés, pour tout cet amour dont il l'avait enveloppée avec tant de chaleur. Elle conclut, la voix tremblante:

— Promets-moi, Benjamin, que tu achèteras ta maison et que tu y élèveras tes enfants, comme tu le souhaites. Promets-moi que tu le feras. J'ai besoin de savoir que tu pourras être heureux. Dans quelques jours, le cirque repartira. J'aimerais que tu fasses comme si je repartais avec lui, comme si j'avais refusé ta proposition et que je sois de nouveau sur la route.

— Je ne t'abandonnerai pas, Stella. Je t'aime bien trop pour renoncer à toi.

— Tu le devras pourtant. Tu sais bien que nous n'avons plus aucun avenir ensemble mais je ne voudrais pas te savoir malheureux. Ça ne ferait qu'ajouter à ma propre souffrance. Je t'en prie, fais-le pour moi: achète ta

maison, élève tes enfants et retrouve ce sourire que j'aime tant !

Muet d'émotions, Benjamin sanglotait contre elle et ils restèrent un long moment à se dire adieu en silence, à faire le deuil de leur amour naissant, pourtant porteur de tant de promesses.

Puis, Benjamin se redressa, plongea une dernière fois son regard dans celui de celle qu'il aimait tant.

— Je t'aimerai toujours, mon adorable papillon. Toujours.

Émue, Stella murmura :

— De tout ce que j'ai perdu, tu resteras à jamais mon plus grand regret. Va maintenant, mon amour, et n'oublie pas ta promesse.

Ce soir-là, elle pleura à chaudes larmes et même la main chaude de sa mère qui caressait son front ne parvint pas à l'apaiser, pas plus que toutes ses paroles réconfortantes. Elle finit par s'endormir d'épuisement mais, dans son cœur, renaquit une lueur d'espoir lorsqu'elle prit la ferme décision de trouver tous les moyens possibles pour parvenir à trouver la mort, sa seule

délivrance. Elle s'y emploierait tant et si bien qu'elle finirait par réussir.

*
* *

Le cirque préparait son départ dans un silence tristement lugubre. Si, d'ordinaire, chaque retour sur la route était source d'effervescence et de cette excitation propre aux voyages à venir, ce départ-ci sonnait comme la mise à mort de l'une des leurs. Stella était seule dans sa chambre mais toutes les pensées de ses amis convergeaient vers elle tandis qu'ils démontaient les chapiteaux, pliaient les toiles, enrroulaient les cordes.

Profitant d'un moment d'inattention de Paolo, Lorenzo s'éclipça et, sans que personne ne le voie, s'enfuit en courant vers l'hôpital. Que Stella ne veuille plus le voir, il le comprenait parfaitement. Il n'était qu'un monstre, après tout. Si sa jalousie ne l'avait pas étouffé de cette manière démoniaque, ne l'avait pas détourné, au moment le plus crucial, de toute l'attention qu'il n'aurait dû accorder qu'à Stella et à elle seule, elle serait encore là, près de lui, sautillant comme l'enfant espiègle et si charmeuse qu'elle avait toujours été. Elle lui adresserait un de ses regards moqueurs aux yeux pétillants, elle lui lancerait un de ses sourires irrésistibles dont elle avait le secret. Elle serait

encore là, avec lui et il l'aurait rattrapée, au bon moment, comme il l'avait maintes fois fait auparavant, comme se doit de le faire un homme envers celle qu'il aime par dessus tout, comme se doit de le faire un grand-frère aimant en qui sa petite sœur a placé toute son innocente confiance.

Il devait absolument la voir, peu importe ce qui arriverait. Chaque fois qu'il avait tenté de s'enfuir pour aller la retrouver, son père ou Paolo l'en avait empêché. Il y avait en permanence quelqu'un qui surveillait tous ses faits et gestes. De quoi donc avaient-ils tous si peur ? Qu'il lui fasse du mal ? Il eut un rire amer. Pouvait-il lui faire plus mal que ce qu'il avait déjà fait ? Ce qu'il avait provoqué à cause de sa stupidité monumentale et de sa jalousie malade ?

Comme à chaque fois qu'il revoyait la scène dans son esprit – c'est-à-dire plusieurs milliers de fois par jour – il sentait une corde de souffrance l'étouffer, étranglant ses sanglots qui ne pouvaient sortir, le faisant suffoquer de douleur.

Il se fit discret en traversant les couloirs de l'hôpital. Il ne savait pas quelles instructions avaient été données au

personnel mais il ne voulait surtout pas prendre le risque de se faire jeter dehors alors qu'il était si près du but. Il s'immobilisa devant la porte de sa chambre et écouta attentivement. Aucun bruit. Elle devait être seule. Le cœur battant à tout rompre, il ouvrit doucement la porte et la referma sans bruit.

Stella était endormie. Il s'approcha à pas de loup et, en la voyant enfin après toutes ces semaines, il sentit l'air circuler à nouveau dans son corps. Il effleura son visage de sa main. Stella, dans son sommeil, se tourna instinctivement vers cette grande main chaude et protectrice ainsi qu'elle l'avait toujours fait depuis qu'ils étaient enfants. Dans un geste d'abandon total. Il en ressentit une bouffée de joie, mêlée d'une immense tristesse.

Stella sembla sortir de son sommeil. Elle ouvrit les yeux, croisa le regard profond de Lorenzo posé sur elle avec tendresse. Il sentit son visage tressaillir sous ses doigts. Elle murmura d'une voix où pointait une note de frayeur qui lui brisa le cœur, autant que celle qui perçait dans ses yeux :

— Que fais-tu là ?

— Je suis venu te chercher, Stella. Il est hors de question que je te laisse ici. Tu viens avec nous !

— Tu es devenu fou ou quoi ? !

— Pas encore, mais je le deviendrai à coup sûr si je devais t'abandonner ici.

— Tu m'as déjà abandonnée, Lorenzo ! En négligeant de me rattraper au moment où tu devais le faire ! Jamais, je ne te le pardonnerai ! Jamais ! ! Trois balancements, tu te souviens ? Trois balancements et tu prends mes mains. Tu me rattrapes. Tu ne l'as pas fait et tu n'as même pas réussi à me tuer pour de bon. Tu as réussi à tuer mon cœur et mon âme et tu n'as même pas été foutu de tuer mon corps ! ! Tu n'as fait de moi qu'un déchet bon pour la poubelle, que personne n'a même le courage de jeter !

— Trois balancements, oui, et tu attends un signe de moi. Ça, tu ne l'as pas fait. Stella, j'ai déjà pensé à tout ! Je sais comment aménager une roulotte où tu seras bien, où je pourrai m'occuper de toi facilement. J'ai même fabriqué un harnais spécial pour que tu puisses de nouveau monter à cheval ! Je vais tout faire pour te faire sentir libre à nouveau ! Je t'en supplie, accepte, mon amour ! Accepte de repartir avec nous !

— Me faire sentir libre ? ! ! Mais tu ne comprends donc pas que je ne peux absolument plus rien ressentir ? !
!!

Le ton de Stella avait monté, empreint de cette féroce rage qui l'habitait depuis cet horrible accident. Rage pétrie de son impuissance à ne plus pouvoir rien contrôler. Rien à part ce seul désir qu'elle avait d'en finir dignement et que tout le monde lui refusait.

Affolé, Lorenzo, murmura:

— Je t'en prie, ne crie pas, Stella. Je veux t'aider, c'est tout. Je veux tout faire pour que tu te sentes mieux.

Stella vit alors en lui son seul recours, son seul espoir d'accéder enfin à son désir le plus cher. Elle s'exprima calmement, une note suppliante dans la voix:

— Si tu veux m'aider, je sais comment tu peux faire.

— Comment ? Dis moi ! s'empessa Lorenzo.

— Va acheter des somnifères, les plus puissants que tu puisses trouver. Une ou deux boîtes, mais une devrait suffire. Ramène-les ici et fais-les moi avaler avec de l'eau.
Tous.

— Mais, Stella...

— Fais-le, Lorenzo ! Je t'en supplie ! Fais-le ! Si tu m'aimes autant que tu le dis, fais-le pour moi ! Tu veux m'aider à être libre ? C'est le seul moyen et c'est la seule chose que je veux. Je le veux de tout mon être ! Je n'aspire qu'à cette délivrance ! Délivre-moi de cette prison où tu m'as plongée sans pitié ! Je t'en supplie, Lorenzo ! ! Fais-le pour moi !

— Stella, mon amour, mon tendre amour... Comment veux-tu que j'arrive à faire une chose pareille ? ! ! Moi ? ! Te tuer ? ! Alors que tu m'es plus chère que ma propre vie ? ! C'est impossible, Stella ! ! Jamais, je ne pourrai commettre un acte aussi horrible ! ! !

— Parce que me laisser vivre dans cet état, tu crois que ce n'est pas un acte horrible ? ! ! ! Tu n'es qu'un monstre, Lorenzo ! ! ! C'est la SEULE chose que je veux ! ! La seule, tu entends ? ! ! Et tu es même trop égoïste pour m'aider alors que tu pourrais le faire ? ! ! Va au diable ! ! ! ! Va-t'en ! ! ! Sois maudit ! ! !

— Stella ! Non !...

— VA-T'EN ! ! ! ! VA-T'EN ! ! !

Stella, profondément désespérée de voir sa dernière chance s'envoler, en proie à une rage sauvage, hurlait comme une démente. Si fort que bientôt une horde d'infirmières envahirent la chambre. Tandis que plusieurs essayaient de la calmer, d'autres avaient peine à maîtriser Lorenzo qui refusait de sortir, se débattant comme un diable, hurlant le prénom de Stella comme un damné, à jamais condamné par celle qu'il aimait plus que tout.

CHAPITRE 11

Depuis que Stella avait chuté, Vincent pouvait sentir la nervosité de Laurie qui serrait convulsivement ses mains l'une contre l'autre, tendait et détendait ses jambes de mouvements brefs et brusques.

Soudain, elle bondit du lit et commença à marcher de long en large dans son petit appartement. Trop petit pour son besoin urgent et irrépressible de mouvements larges et libres. Elle ouvrit la porte et se mit à marcher à travers le bois, éclairé par une lune brillante. Puis, sans prévenir, elle se mit à courir, comme une possédée essayant d'échapper à ses démons. Elle courut jusqu'à en perdre le souffle et s'arrêta, essayant de calmer les battements affolés de son cœur, reprenant un rythme respiratoire plus lent. Mais dès que celui-ci fut revenu à la normale, elle repartit de plus belle, jusqu'à ce qu'elle s'écroule au pied d'un arbre, le corps secoué de sanglots, frissonnante d'horreur devant l'indicible cauchemar qu'avait été la vie de Stella. Sa propre vie.

La voix de Vincent, bien qu'empreinte de la plus grande douceur, au lieu de lui apporter le réconfort habituel, la fit trembler de frayeur:

— Laurie...

Elle se redressa brusquement, s'éloigna de lui et frissonna lorsqu'il répéta:

— Laurie, je t'en prie, écoute-moi...

Elle fit volte-face et murmura d'une voix glaciale:

— Va-t'en, Vincent !! Va-t'en et ne reviens jamais !!

— Non ! Laurie ! Je t'en supplie ! Ne me condamne pas !

— Va-t'en, je t'ai dit !! VA-T'EN !!! hurla-t-elle aussi fort et avec la même énergie désespérée que l'avait fait Stella.

— Je t'en supplie, mon amour ! Ne fais pas ça !

Sa voix très proche fit comprendre à Stella qu'il était face à elle, près d'elle. Alors, sans réfléchir, elle le repoussa de toutes ses forces en appuyant ses deux mains sur son torse. Elle hurla de douleur en retirant vivement

ses mains dont elle sentait une brûlure vive la traverser, comme si elle avait sorti un plat chaud du four, sans gants.

— Laurie ! s'affola Vincent en attrapant ses poignets.

— Lâche-moi !!! VA-T'EN !!! Monstre sans cœur !
! Sors de ma vie !!!

Elle partit en courant, s'enferma dans son appartement, les larmes coulant sur son visage, les mains en feu, le cœur brisé.

Grimaçant de douleur, elle commença par soigner ses mains, les enduisant d'une généreuse couche de gel d'aloès avant de les enrouler de bandages. Elle prit ensuite un analgésique qui, peu après, atténua la douleur de la brûlure. Mais qui ne put rien pour la douleur de son cœur qu'elle savait effondré à jamais.

Elle se traîna jusqu'à son lit, rabattit la couette sur son visage, s'enroulant comme un animal blessé, essayant, en se cachant, de fuir cette réalité trop douloureuse à affronter. Si elle réussit à s'endormir, sa nuit fut faite d'épouvantables cauchemars. Elle se réveilla plusieurs fois, en proie à une panique totale, et se redressait brusquement, arpentant son logement avec fureur et hâte.

Elle devait sentir son corps, elle devait ressentir chaque muscle, chaque tendon bouger, rouler sous sa peau. Elle fit des étirements jusqu'à ce que la douleur lui enjoigne d'arrêter. Si la fatigue la saisit à plusieurs reprises, le fait de se recoucher la faisait se relever aussitôt. L'immobilité lui faisait horreur, son lit la terrorisait.

Au petit matin, complètement épuisée par sa nuit blanche, elle écrivit un email à tous ses clients, annulant ses rendez-vous de la semaine. Puis, elle appela son amie Lucie. Celle-ci ne comprit pas grand-chose au discours décousu de Laurie, ponctué de sanglots étouffés, mais accepta avec joie lorsque cette dernière lui annonça qu'elle prenait la route pour venir la voir.

Lucie habitait au bord de l'océan et Laurie savait que l'air pur et salin de même que la chaleureuse présence de son amie, étaient ce dont elle avait le plus besoin pour parvenir à effacer de sa mémoire cette dernière horrifiante histoire, chasser de son esprit l'image de Vincent, oublier cet amour si intense et pourtant impossible qui les unissait depuis des siècles.

Arriverait-elle à conduire avec ses mains douloureuses ? Il le faudrait bien, car elle ne reculerait

pas. Elle prépara une valise en hâte, prit son ordinateur portable pour pouvoir travailler sur son roman qui, elle l'espérait, l'aiderait à apaiser son esprit torturé.

Après avoir fait le plein, elle s'engagea sur l'autoroute et poussa un grand soupir de soulagement. Prendre la route était déjà le début de la liberté et elle en savoura chaque kilomètre qui l'éloignait de ce bouleversement occasionné par l'arrivée de Vincent dans sa vie, jusque-là si tranquille.

Si Lucie eut un sursaut d'inquiétude en voyant la mine effroyable de son amie, elle n'en laissa rien paraître, la prit dans ses bras et la berça alors que Laurie, épuisée, sanglotait contre elle. Avec douceur, elle la conduisit à une chambre, l'obligea à se coucher et à dormir.

Cette fois, Laurie, morte de fatigue, finit par sombrer dans un lourd sommeil sans rêves, ni cauchemars. Quand elle s'éveilla, plusieurs heures plus tard, elle avait les traits moins tirés, le regard plus serein même s'il subsistait une souffrance profonde dans le gris clair de ses yeux.

Lucie prit soin d'elle comme seule une amie aimante peut le faire. Elle lui prépara un solide repas qu'elle prirent en silence, unies par ce même sentiment de bonheur d'être

réunies de nouveau. Puis, elles marchèrent longuement sur la grève et Laurie, se délectant de l'air frais, laissant le vent marin décoiffer, une à une, les pensées douloureuses de son esprit, emmêlant ses cheveux et démêlant peu à peu les cordes de douleur nouées dans son cœur, en un inextirpable écheveau, parvint enfin à renouer avec sa propre vie, se sentir à nouveau elle-même. Elle laissa l'esprit de Stella s'envoler librement et voguer sur les vagues qui venaient mourir à leurs pieds. Qu'était-elle devenue cette petite fille trépidante et pleine de vie ? Quelqu'un avait-il enfin eu assez d'humanité pour accéder à sa requête suppliante ? Le saurait-elle un jour ?

Peut-être. Si elle parvenait à pardonner à Vincent de lui avoir interdit sa seule porte de sortie, d'avoir trahi son seul espoir, de l'avoir condamnée à jamais à cette vie de souffrance. Mais y parviendrait-elle ? Rien n'était moins sûr.

Le soir, autour d'un verre de vin, Lucie et elle discutèrent longtemps. Lucie l'informa des derniers rebondissements dans sa vie, lui parla longuement d'un projet qu'elle chérissait, éclata de rire avec elle à plusieurs reprises mais, à aucun moment, ne lui posa de questions, ni sur ce qui la bouleversait, ni sur l'état de ses mains, ni

sur sa décision hâtive et inattendue de venir la rejoindre comme pour fuir quelque chose ou quelqu'un d'effrayant. Elle ne le fit pas parce qu'elle savait que Laurie parlerait d'elle-même, quand et uniquement quand, elle se sentirait prête à le faire et en éprouverait le besoin.

La semaine se passa dans un calme et un bien-être qui revigora Laurie autant qu'elle en avait besoin. Lorsque Lucie partait travailler, Laurie marchait pendant des heures au bord de l'océan, s'imprégnant de douceur, inhalant l'air pur à pleins poumons, laissant librement la beauté de la nature la guérir et l'apaiser. Puis, elle travaillait sur son roman, trouvant là encore une échappatoire bienvenue. Contrairement aux autres, elle n'avait pas dessiné Stella, ne pouvait s'y résoudre, trop effrayée de retomber à nouveau dans ce cauchemar qu'elle avait vécu dans une autre vie, refusant de revivre ces moments de douleur trop intenses.

Elle fit lire son roman inachevé à son amie qui s'enthousiasma pour l'histoire, éclata de rire à plusieurs moments de sa lecture et termina en donnant un ordre très clair:

— Tu DOIS absolument publier ça ! Absolument !
C'est trop bon ! Je suis sûre et certaine que ton roman va être accepté et que les gens vont se l'arracher !

Laurie éclata de rire à ces mots mais promit à son amie qu'elle l'enverrait à plusieurs maisons d'éditions dès qu'il serait terminé.

— Et, à propos, as-tu des nouvelles de ton recueil de poèmes ?

Cette question ramena brusquement Laurie en arrière, dans les bras de Vincent, ramena Kate dans les bras de Christian et, bouleversée, elle éclata en sanglots, sous le regard consterné de Lucie. Cette dernière se leva aussitôt, vint entourer son amie de ses bras chaleureux et la berça tendrement. Quand Laurie finit par se calmer, elle murmura d'une voix blanche :

— Viens t'asseoir sur le canapé avec moi, Lucie. Promets-moi de ne pas m'interrompre même si tout ça est juste invraisemblable, je t'assure que tout est vrai. Il faut que je te raconte ce qu'il m'est arrivé.

Alors, à son amie qui ouvrait de grands yeux, incrédule et tétanisée, Laurie raconta toute cette

incroyable aventure qui avait commencé le soir où elle avait entendu une voix la supplier de l'écouter.

— Mon Dieu... murmura Lucie, incapable de trouver les mots pour exprimer tout ce qu'elle ressentait.

Elle regarda Laurie dont la souffrance, qu'elle avait à son arrivée, était réapparue dans son regard, après s'en être éloignée pour un temps.

— Que vas-tu faire ?

Laurie, impuissante et perdue dans un tourbillon d'émotions, haussa les épaules et lança un regard suppliant à son amie de toujours:

— Je n'en sais rien... absolument rien. Lui pardonner m'est impossible. Vivre sans lui l'est tout autant. Je ne sais pas... Je ne sais plus... Que ferais-tu, toi?

Lucie prit le temps de réfléchir, avant de répondre d'une voix douce:

— C'est une question difficile parce que, d'abord, même si je peux imaginer ce que tu ressens, ce n'est pas comme de le ressentir vraiment et, ensuite, le problème est

le temps. Ce n'est pas comme si tu avais des années devant toi...

Elle s'interrompit et reprit, comme mue par une idée soudaine:

— Pourquoi n'irais-tu pas le voir ? Peut-être qu'il serait alors plus facile pour toi d'y voir plus clair, de voir comment tu te sens. Qu'en dis-tu ?

Laurie la fixait, les yeux écarquillés. Elle bafouilla:

— Aller le voir ? En Thaïlande ? !

— Oui, bien sûr, puisque c'est là qu'il est. Écoute, Laurie, ce n'est pas une si mauvaise idée, tu sais ? Et j'ai suffisamment d'argent de côté pour t'avancer le prix du billet d'avion. Ton passeport est à jour ?

Laurie hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Alors, rien ne t'en empêche. Pense-s-y comme il faut et quand tu seras décidée, fonce ! On va regarder, juste par curiosité, les dates de vol et les prix. Viens !

Comme une automate, Laurie se leva et suivit son amie dans son bureau. Les pensées se bousculaient dans sa tête. Son cœur battait la chamade et elle prit alors

pleinement conscience que la seule idée de voir Vincent, en vrai, représentait son désir le plus cher.

Stella était morte désormais, même si cette délivrance lui avait été accordée beaucoup plus tard qu'elle ne l'aurait souhaité, elle était morte, à présent. Mais Vincent, lui, était encore vivant et elle était la seule à pouvoir le sauver.

D'un coup, la réalité lui sauta brusquement au visage et, les yeux écarquillés, le cœur saisi d'effroi, elle mesura alors pleinement la portée des paroles de Vincent, le soir de leur rencontre: "C'est une question de vie ou de mort ! Toi seule peux m'aider !"

— Oh, mon Dieu, non... murmura-t-elle pour elle-même.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? la pressa Lucie, alarmée par son air catastrophé.

— Ce n'est pas juste le jour où sa famille demandera à le débrancher qu'il risque de mourir ! Il peut mourir à tout instant ! ! Ce n'est que mon pardon qui peut le sauver ! Oh, Lucie ! C'est terrible ! Je viens juste de le comprendre : son âme est en sursis ! Elle ne pourra survivre que si la mienne lui pardonne, que si la mienne

lui permet de guérir du mal qu'il m'a fait ! Oh, mon Dieu ! Il faut que j'y aille ! ! À tout prix ! Tu as raison ! Tu as mille fois raison ! Je dois y aller ! Le plus vite possible !

Alors que Lucie, frénétique, cherchait sur son ordinateur les vols disponibles pour la Thaïlande, Laurie, prise d'une pensée horrible, réalisa alors qu'elle ne savait même pas comment le retrouver. Des sanglots dans la voix, elle balbutia:

— Lucie, je ne sais même pas où il est ! Je ne sais même pas son nom ! Comment le retrouver dans ce cas-là ?

Lucie l'interrompt, rassurante:

— Tu as un indice important: il s'appelle Vincent et travaille pour les Éditions Racine. Des Vincent hospitalisés en Thaïlande, il ne doit pas y en avoir cinquante dans cette maison d'édition. Nous allons donc commencer par les appeler et ils nous donneront toutes les informations.

Soulagée, riant et pleurant à la fois, Laurie serra son amie dans ses bras.

— Mais oui, bien sûr ! Comment n'ai-je pas pu y penser plus tôt ?

— Parce que tu es bouleversée. Tiens ! ajouta Lucie en lui tendant son téléphone, je vais trouver leur numéro.

Malheureusement, le numéro tombait sur un message vocal annonçant que Les Éditions Racine étaient fermées pour les vacances estivales et seraient ré-ouvertes deux semaines plus tard.

En gémissant, Laurie se laissa tomber dans le fauteuil. Puis, se ressaisissant, elle tenta de trouver une solution :

— On pourrait appeler les hôpitaux des plus grandes villes ! Il ne doit pas y avoir beaucoup d'homme à la peau blanche hospitalisé, dans le coma, non ? Tu ne crois pas ?

— On peut essayer. En espérant qu'il soit dans une grande ville. Appeler tous les hôpitaux va nous prendre un temps fou.

— L'hôpital doit être proche de l'aéroport, puisque c'est là qu'il se dirigeait. Oh ! Je sais ! ! Les coupures de journaux relatant l'accident !

— Ok, occupe-toi de chercher ça, je vais m'occuper de trouver des hôpitaux près des aéroports internationaux !

— D'accord ! Merci, Lucie ! Tu es un amour !

— Tu me remercieras quand tu me présenteras ton amoureux !

Chacune se concentra sur ses tâches et soudain, le cri de Laurie, troubla le silence, faisant sursauter son amie:

— Je sais comment Lucie ! Je sais comment ! Enfin, je crois... J'espère ! Oh oui, il faut que ça marche !

Et avant que Lucie ait pu la questionner, Laurie bondit de son fauteuil, courut à sa chambre et revint avec son carnet à dessins. Fébrilement, elle chercha le portrait qu'elle avait fait de Vincent. Soulagée, elle l'extirpa de son carnet, s'émut aux larmes du mot qu'il y avait laissé et le brandit fièrement devant son amie.

— Regarde ! C'est lui ! Tu as un scanner ?

— Oui, bien sûr, mais...

— On va faire une recherche par reconnaissance faciale. Peut-être qu'on va pouvoir le retrouver de cette façon ?

— C'est brillant, ma chérie ! Ça ne coûte rien d'essayer de toutes façons.

Alors que le moteur de recherche poursuivait sa requête, interminablement, Laurie, plus nerveuse que jamais, serrait ses mains l'une contre l'autre, le houspillant d'un suppliant leitmotiv :

— Allez ! Allez ! Trouve-le ! Je t'en prie, trouve-le !

Sa prière fut récompensée quand le moteur de recherches s'interrompit et laissa apparaître à l'écran des centaines d'images de Vincent. En costume et cravate, souriant, serrant des mains, remettant des prix, exhibant fièrement des manuscrits, elles apprirent alors, avec la plus grande consternation, que Vincent n'était autre que Vincent Racine, propriétaire d'une des plus célèbres maisons d'éditions.

Leurs recherches furent du coup rapidement terminées puisque de nombreux journaux relataient, avec maints détails, l'accident de la route dont avait été victime Vincent Racine, plongé pour l'instant dans le coma dans un hôpital de Bangkok.

— Oh, Dieu merci ! murmura Laurie, soulagée.

Trouver cet hôpital, un itinéraire pour s'y rendre depuis l'aéroport et un billet pour Bangkok, se révéla alors un jeu d'enfant qu'elles exécutèrent fébrilement.

Le lendemain, à l'aube, elles étaient prêtes à partir. Lucie la raccompagna chez elle pour qu'elle puisse récupérer son passeport puis, après que Laurie ait fourré rapidement quelques affaires dans un petit sac de sport, elles se hâtèrent vers l'aéroport. Une fois sa carte d'embarquement dans les mains, Laurie poussa un grand soupir de soulagement.

En attendant l'embarquement qui commencerait seulement trois heures plus tard, les deux amies s'installèrent confortablement pour boire un café et déguster un repas.

— Sans toi, je n'y serai jamais arrivée, Lucie ! Merci, de tout cœur !

— Bien sûr que tu y serais arrivée ! Mais je dois dire que j'ai été assez efficace. Oui... je viens de trouver ma nouvelle voie : reconnexion des âmes ! C'est ça ! Je vais devenir reconnectrice des âmes ! C'est un beau projet, non ?

Laurie éclata de rire.

— Ça n'existe même pas ! Mais ton projet de restaurant, par contre, je sais déjà qu'il va marcher à fond !

— Oui, et je suis plus douée pour la cuisine de toute façon. Allez, ma belle ! Il est l'heure ! Tu ne voudrais pas rater ton avion ?

Laurie se leva d'un bond, le temps avait passé si vite ! De nouveau, l'angoisse lui vrilla l'estomac. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Lucie la serra dans ses bras et chuchota :

— Ça va bien aller, Laurie, aie confiance !

— Oui, il le faut. Lucie, n'oublie pas...

— Chut ! Non, je n'oublie pas. J'appelle tous tes clients. Ramène-le, Laurie. C'est la seule chose à laquelle tu dois penser.

Les larmes aux yeux, Laurie hocha la tête, embrassa son amie et, sur un dernier signe de la main, disparut dans le couloir menant aux contrôles douaniers.

Le vol serait interminablement long et Laurie savait qu'elle ne trouverait guère de repos. Pas avant d'être enfin au chevet de celui qu'elle aimait.

— Ne meurs pas, Vincent. Je t'en supplie, ne meurs pas ! murmura-t-elle pour la centième fois.

Durant tout le trajet, elle eut tout le loisir de revivre à l'infini ces vies antérieures que Vincent lui avait fait connaître et permis de retrouver. Elle réalisa alors que, si leur amour avait été d'une intensité rare et d'une telle force, tout ce qui avait amené à sa destruction, siècle après siècle, rencontre après rencontre, était toujours dû à l'une ou l'autre des raisons qui, depuis toujours, détruisaient la passion, anéantissaient le bonheur, éradiquaient les sentiments et se révélaient être les pires ennemis de l'amour.

Que ce soit la trahison d'Alexandre, l'abandon de Donatello, l'infidélité de Christian, la possessivité d'Hassan ou l'incontrôlable jalousie de Lorenzo, tous ces actes étaient ceux qui avaient malmené, déchiré, bouleversé leur amour ardent, leur avaient fait vivre les pires tourments, les plus profondes souffrances. Mais, sans pour autant parvenir à le détruire définitivement.

Et de cela, elle était certaine. Leur amour ne pouvait pas mourir. Il était trop puissant, trop vivant, trop intimement lié à leurs vies, à leurs êtres profonds, à leurs âmes soudées, trop fort pour pouvoir mourir. Il pouvait renaître, rejaillir, resplendir dans la plus belle lumière. Cette fois, sans subir les outrages qui avaient failli le tuer à travers les siècles. Ces épreuves leur avaient appris, à l'un comme à l'autre, telles des leçons impitoyables assénées par un maître sans cœur, les erreurs à ne plus commettre, les combats à mener pour une entente parfaite, pour une éclosion harmonieuse de leurs si vibrants sentiments. Elles leur avaient ouvert la voie vers l'apprentissage de la confiance, de la maîtrise et du plus doux abandon l'un envers l'autre.

Se réveillant en sursaut et se rendormant aussitôt, Laurie ne cessait de supplier Vincent de l'attendre, de rester en vie et de l'aimer toujours.

La voix du commandant, dans le haut-parleur, annonçant leur arrivée, dans une langue dont elle ne comprenait pas un traître mot, lui amena à la fois un grand soulagement et une anxieuse fébrilité qui faisait battre son cœur à lui faire mal.

Elle finit par trouver un taxi qui accepta de prendre ses dollars, n'ayant pas eu le temps de changer de l'argent dans la devise locale. L'homme à la peau lisse et aux yeux rieurs, essaya de converser, dans un anglais approximatif qu'elle eut du mal à comprendre, s'en sortant en lui souriant souvent, comme il le faisait lui-même. Arrivée devant l'hôpital, elle sentit ses jambes fléchir tant l'angoisse l'étreignait. Elle s'accota contre le mur, s'obligeant à respirer calmement jusqu'à ce qu'elle sente son cœur affolé, battre plus doucement.

Elle se dirigea vers l'accueil, demanda la chambre de Vincent Racine. Les yeux écarquillés d'incompréhension devant le flot de paroles dont l'abreuva la charmante réceptionniste, cette dernière finit par lui écrire le numéro de la chambre sur un bout de papier, lui donnant des indications pour s'y rendre. Laurie la remercia en souriant et tâcha de trouver le chemin par elle-même, n'ayant absolument rien compris aux explications de la souriante jeune femme.

Dans le couloir menant à la chambre, elle aperçut une femme élégante, faisant les cent pas, devant une jeune fille aux yeux rougis par les pleurs. À voir la ressemblance de cette dernière avec Vincent, elle comprit qu'il s'agissait là,

probablement, de sa jeune sœur et éprouva une vive douleur aux souvenirs de Stella et de ce grand-frère qu'elle aimait tant. Elle se hâta de chasser cette triste pensée et s'avança vers la femme qu'elle interpella avec douceur:

— Êtes-vous Madame Racine?

Celle-ci stoppa et la dévisagea, les sourcils froncés. Elle avait les traits tirés et le regard à l'agonie d'une mère qui ne parvenait plus à dormir.

— Oui, c'est bien moi. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Laurie, je suis une amie de Vincent.

— Je ne crois pas vous connaître. Vincent ne m'a jamais parlé de vous.

— Oh... eh bien, c'est que notre rencontre a été assez brève... Puis-je le voir ?

— Oui, bien sûr, venez.

Elle l'accompagna jusqu'à une porte qu'elle ouvrit sans bruit et la laissa seule avec lui.

Immobile devant la porte close, Laurie, tétanisée, n'arrivait pas à avancer. Elle ne pouvait quitter des yeux ce

grand corps immobile, comme plongé dans un profond sommeil. Elle s'attarda sur ces grandes mains qu'elle avait pu sentir avec tant de bonheur enlacer son corps.

— Vincent... murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

Elle aurait tout donné pour sentir à nouveau cette chaleur rassurante qui l'envahissait chaque fois que Vincent était venu auprès d'elle. Mais elle ne sentait rien. Rien qu'un froid intense qui la fit trembler de peur. Elle déposa son sac de voyage et s'avança à toute vitesse, se figea devant le lit, n'osant le toucher, ne sachant comment parler, comment trouver les mots justes, seulement saisie d'une angoisse indicible. Même si son corps respirait d'une manière régulière, si son âme l'avait déserté alors tout était perdu. À jamais. Cette pensée lui amena un gémissement de douleur.

Vacillant sur ses jambes, elle s'effondra sur lui et éclata en sanglots.

— Tu ne peux pas mourir, Vincent ! Je t'en supplie ! Ne meurs pas ! Reviens-moi, mon amour ! Reviens-moi, Vincent ! Ne me laisse pas !

À bout de force, elle finit par s'allonger près de lui, se collant contre ce corps qui ne bougeait pas, frottant sa joue contre la sienne, effleurant ses lèvres des siennes, le suppliant à l'infini de ne pas mourir.

Elle se mit alors à lui parler, ardemment, rapidement, comme dans un état d'urgence. Elle lui révéla combien sa présence lui manquait, combien elle avait besoin de sentir ses bras forts autour d'elle, combien jamais elle n'avait ressenti un tel bonheur, combien elle l'aimait, le voulait, le désirait, combien elle ne pourrait, désormais, être heureuse que s'il était près d'elle. Elle conclut en pleurant à chaudes larmes, désespérée de ce froid qui lui gelait le cœur et pétrifiait son âme de terreur à l'idée qu'il ne revienne plus :

— Rien de ce qui s'est passé avant n'a d'importance, désormais. Il n'y a que toi, Vincent et moi, Laurie. Il n'y a plus que nous. Les autres font partie du passé. Je te pardonne tout, Vincent. Je te pardonne toutes les épreuves que j'ai subies, toutes les souffrances que j'ai endurées. Je te pardonne tout mais reviens-moi, je t'en supplie.

C'est alors qu'elle sentit le corps de Vincent tressaillir et cette si bienfaisante et si rassurante chaleur l'envahir de nouveau. Elle comprit alors que l'âme errante et torturée

de Vincent était revenue habiter son corps. Elle sut alors qu'il vivrait, qu'il était revenu à la vie, qu'il allait se réveiller d'un moment à l'autre et elle éclata en sanglots, bouleversée d'une joie indicible, soulagée au plus profond d'elle-même, envahie d'un sentiment de paix profonde. Elle devina plus qu'elle n'entendit, la voix chaude de Vincent murmurer:

— Laurie... Laurie... Mon amour, mon si grand amour...

Il saisit sa main et la garda dans la sienne. Laurie releva sa tête, lovée contre le torse puissant de l'homme qu'elle adorait, croisa son regard profond et brûlant d'amour et se sentit si bouleversée qu'elle baissa les yeux, incapable de soutenir plus longtemps cet émoi si fort et ce trouble si intense qui la saisissaient complètement. Avec un bonheur sans nom, elle entendit le rire de Vincent qui souleva faiblement son bras pour venir l'enlacer aussi fort qu'il pouvait. Laurie se dit alors qu'elle devait réagir, avertir le personnel, appeler les docteurs. Avec douceur, elle se redressa. Vincent tenta de l'en empêcher:

— Non ! Ne t'en vas pas !

— Je ne m'en vais pas, Vincent mais il faut prévenir les docteurs. Ta mère est dans le couloir, avec ta sœur.

Vincent lui adressa alors un grand sourire, qui lui rappela celui de Donatello, si plein de douceur, empreint d'une reconnaissance infinie, d'une tendresse inouïe et d'un amour immortel. Bouleversée au plus profond d'elle-même, Laurie se pencha et embrassa ses lèvres, lui disant, sans mots, dans ce baiser, tout l'amour immense qu'elle ressentait pour lui. Quand elle se redressa, Vincent sourit à nouveau et murmura :

— Comme je t'aime, Laurie ! Comme je vais t'aimer, te chérir et te rendre heureuse ! Maintenant et jusqu'à ce que la mort nous sépare !

— Oh... Vincent... Si tu savais à quel point tu me rends heureuse, là, maintenant !

Elle actionna le bouton pour prévenir les infirmières de venir au plus vite et courut dans le couloir pour avertir la mère et la sœur de Vincent qui, d'abord incrédules et pleurant de joie, coururent à leur tour retrouver leur fils et frère bien-aimé. Laurie se tint en retrait, dans un coin de la chambre, observant avec émotion ces retrouvailles inespérées. Vincent eut toutes les peines du monde à

consoler sa mère qui avait fait front à cette épreuve avec le plus grand courage et déversait maintenant des torrents de larmes de joie, de soulagement, d'émotions trop fortes pour être endiguées.

Enfin, tout le monde retrouva son calme et le docteur, par gestes et dans un anglais chaotique, leur fit comprendre que Vincent avait besoin de se reposer et de dormir et qu'il fallait le laisser tranquille. Il sourit, rassurant : oui, Vincent était hors de danger; oui, il était bien vivant; non, il n'allait pas mourir; oui, elles pourraient le voir dès le lendemain; oui, ici tout le monde prendrait bien soin de lui en attendant et oui, Madame Racine pouvait dores et déjà réserver un billet de retour pour dans une semaine environ; non pas avant, parce qu'il voulait être sûr que Vincent n'avait gardé aucune séquelle de son séjour prolongé dans le coma et oui, oui, oui, bien sûr il les avertirait aussitôt si quoi que ce soit arrivait, mais tout irait bien, maintenant.

Écoutant d'une oreille distraite, Vincent ne quittait pas Laurie des yeux, lui souriant avec amour, ses yeux s'allumant d'une petite lueur moqueuse lorsqu'elle se troublait et rougissait en croisant son regard. Il brûlait de l'envie de se lever, de la prendre dans ses bras et de

l'emmener loin de tout, de consacrer sa vie entière à elle seule. Dieu, qu'il l'aimait ! Et combien il éprouvait d'ardeur à vouloir le lui montrer, le lui prouver, de toutes les manières possibles !

Tour à tour, elles l'embrassèrent avant de partir. Vincent retint Laurie contre lui, la sentant trembler de désir et il murmura d'une voix chaude et profonde :

— Je t'aime, mon amour ! Mon amour infini...
Reviens-moi vite.

La mère de Vincent prit aussitôt Laurie sous son aile, se perdant en remerciements sans fin et témoignages de sa gratitude éternelle envers celle qui avait sauvé son fils d'une mort certaine. Renonçant à rétorquer qu'elle n'y était pour rien, Laurie se laissa bercer par ce flot de gentillesse et d'affection, prodigués tant par la fille que par la mère et les suivit jusqu'à l'hôtel où elles logeaient, dans une suite spacieuse et luxueuse. Après avoir pris une douche, Laurie, refusant de manger, s'éroula dans un lit et dormit douze heures d'affilée.

Elle s'éveilla le cœur empli d'un sentiment de joie et de profond bien-être, sursauta en voyant la luminosité à travers les fenêtres, se leva en hâte et découvrit, dans le

petit salon, Hélène, la sœur de Vincent, plongée dans la lecture de ses textos. Elle releva la tête en entendant Laurie et lui adressa un grand sourire.

— Bonjour, Laurie. Maman est partie voir Vincent ce matin, mais tu dormais si bien qu'on n'a pas réussi à te sortir de ton sommeil. Alors, je suis restée ici pour y aller plus tard avec toi. Tu as faim ? Tu veux déjeuner ?

— Oh ! Eh bien oui... Oui, merci, je veux bien, je suis affamée ! Quelle heure est-il ?

— Deux heures. De l'après-midi, heure d'ici, crut bon de préciser Hélène en souriant devant l'air atterrée de Laurie.

— Jusqu'à quelle heure sont autorisées les visites ?

— Oh, ne t'en fais pas pour ça. Nous avons une dérogation spéciale. Je vais commander ton repas. Je sais quoi choisir, fais-moi confiance !

— Absolument ! Merci beaucoup, Hélène !

Elle s'habilla, le cœur en joie, et avant de manger prit le temps d'écrire un court message à Lucie:

"Il s'est réveillé, il est sauvé et je l'aime plus que tout au monde. Je n'ai jamais été plus heureuse ! Je t'appelle dès que je rentre et je t'envoie des millions de bisous. Laurie"

Plus tard, alors qu'elles entraient dans la chambre, Vincent, qui parlait à sa mère, s'interrompt et tout son visage s'illumina à la vue de Laurie qui s'avança en souriant de plaisir. Alors, le monde entier parut disparaître pour n'exister que dans ce regard qu'ils échangeaient et que rien ne pouvait distraire, ni éloigner l'un de l'autre. Comme aimantée par cet amour ardent qui l'appelait en silence, Laurie s'approcha de son éternel amoureux. Le plus naturellement du monde, il se poussa dans le lit et le plus naturellement du monde, elle s'allongea à ses côtés. Là où était sa place véritable. Là d'où elle ne voudrait jamais plus partir. Vincent l'enlaça tendrement, la serrant tout contre lui sous le regard ému de sa mère et celui gentiment moqueur de sa sœur.

Deux jours après, Vincent fut dépité d'apprendre que Laurie était repartie. Elle lui avait laissé un mot que sa mère venait de lui remettre:

"Mon tendre amour, je dois repartir car mon billet de retour était prévu pour aujourd'hui, mais bientôt, tu rentreras, toi aussi, et nous nous reverrons. Nous nous retrouverons enfin. Je suis arrivée ici le cœur brisé, j'en repars le cœur gonflé de joie et d'amour. Il est si gonflé qu'il pourrait bien m'envoler très haut dans les nuages, tant je me sens flotter dans un état de béatitude et de bonheur absolu. Ta pensée m'habite jour et nuit, ton sourire m'envoûte à chaque seconde, ton regard me fait vibrer à tout instant. Tes bras me manquent déjà. Mais je dois repartir. Mon travail m'attend. J'aurais tellement aimé rester près de toi. Reviens-moi, vite, Vincent. Vivre sans toi me paraît désormais la pire des épreuves. Je t'aime, je t'aime, je t'aime tant ! Je n'aurai jamais assez de ma vie entière pour te dire à point ! Ta Laurie, pour toujours."

Il sourit, ému, et essuya en riant une larme sur sa joue. Sa mère, qui l'observait avec tendresse, lui demanda :

— Comment l'as-tu connue cette fille ? Et pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Ce n'est pas ton genre, toi qui t'es toujours confié à moi ?

— Je sais, Maman. Un jour, je te raconterai. C'est une très longue histoire. Te souviens-tu de ce recueil de poèmes que je t'ai fait lire ?

— Celui que tu m'as envoyé avant ton accident ? Oh oui, bien sûr que je m'en souviens ! Que de beauté dans ces mots ! Je les ai tous adorés, tous sans exception ! Tu vas les publier, n'est-ce pas ?

— Oui, absolument ! C'est Laurie qui les a écrits. C'est elle l'auteure de ces merveilleux poèmes.

— Oh !! Vraiment !! Elle est pleine de talents cachés, cette petite !

— Oui, elle est surprenante, à bien des égards...

Le regard rêveur de son fils fit sourire sa mère qui ajouta, espiègle:

— Et elle est très belle aussi. Elle a quelque chose de très attachant. Un charme fou.

Elle éclata de rire devant les yeux éclatants de son fils et son sourire immense, rayonnant de bonheur.

— Vous formez un couple magnifique ! Je suis si heureuse pour toi, mon garçon !

*
* *

Le retour de Vincent ne passa pas inaperçu et une horde de journalistes l'attendaient à sa sortie de l'avion, l'ensevelissant de questions sur son état de santé, l'accident dont il avait été victime, ses intentions pour l'avenir des Éditions Racine qui avaient connu bien des turbulences depuis son séjour forcé en Thaïlande. Vincent répondit du mieux qu'il put et s'esquiva aussi vite que possible.

Après avoir pris quelques heures de repos, il se rendit à son bureau, se mit à jour avec le plus urgent et surtout mit la main sur le recueil de poèmes de Laurie, joliment illustré, qui avait été édité, mais non publié et gardé au secret, tel qu'il en avait donné l'ordre à son assistant, alors qu'il était encore à Bangkok.

Il vérifia l'heure, elle devait être rentrée chez elle. Il s'arrêta chez un fleuriste, en repartit avec un énorme bouquet de roses rouges, symbole de l'amour passionné et fusionnel qui les unissait et se rendit chez un bijoutier où il choisit une bague qu'il savait déjà que Laurie adorerait.

Il la trouva assise dehors, en train de dessiner et l'observa un instant en silence, le cœur battant à tout rompre, chamboulé d'un amour infini.

Laurie sentit sa présence à la chaleur subite qui imprégna chaque fibre de son corps qui se mit à trembler de bonheur en le voyant. Elle se leva d'un bond, courut vers lui et tomba dans ses bras avec un cri de joie. Il l'étreignit à l'étouffer, répétant son prénom d'une voix émue, chaude et vibrante.

Ensuite, il lui offrit les fleurs qu'elle reçut avec un sourire ravi. Lequel sourire s'agrandit et se figea en une expression stupéfaite, les yeux écarquillés, brouillés de larmes lorsqu'il lui demanda, avec le plus grand respect si elle pouvait lui signer un autographe sur son recueil de poèmes imprimé. Elle le serra contre elle avec force, trop émue pour dire autre chose que :

— Oh merci, Vincent, merci, merci, merci...

— C'est moi qui te remercie, mon amour ! De les avoir réécrits, des siècles plus tard. Jamais, je n'aurais pu te retrouver sans eux.

Une fois qu'elle fut calmée, riant et pleurant à la fois, installée sur ses genoux, elle lui écrivit, en guise de dédicace, le plus doux et le plus émouvant message d'amour.

Elle poussa un petit cri de surprise lorsque Vincent la souleva et la porta jusqu'à son lit où il l'étendit avec douceur. Prenant alors sa main qu'il embrassa avec ferveur, il glissa la bague à son doigt en déclarant fermement:

— Te voilà maintenant fiancée à moi. Jusqu'à notre mariage qui sera pour très bientôt car j'ai déjà trop attendu. Désormais, tu es mienne et tu m'appartiens ! Plus rien ne nous séparera ! Absolument rien ! Même pas la mort ! Je te veux de tout mon corps, de tout mon cœur, de tout mon être, de toute mon âme ! Tu es à moi !

Laurie, troublée et émue, éclata de rire et prit son visage entre ses mains, d'un geste plein de tendresse:

— Si c'était une demande en mariage, c'est sûrement la plus originale et la plus possessive qui existe ! Ne sais-tu pas que dans le mot demande, il y a l'implication d'une question qui attend une réponse ?

— Si ! Mais je ne prendrai pas le risque de recevoir un refus. Donc, comme ça, plus aucune chance que tu m'échappes ! Et d'abord, tu vas mettre un terme à ton bail, ici, et venir vivre avec moi. Parce que je ne veux plus et ne peux plus vivre un instant de plus, loin de toi. Plus tard,

on achètera une maison que nous choisirons ensemble et où nous vivrons heureux pour l'éternité, entourés d'une ribambelles d'enfants, que j'ai la plus grande hâte de commencer à pratiquer avant qu'on s'y mette pour de bon. Mais avant ça, je vais te savourer, te déguster, te goûter, me nourrir de toi jusqu'à connaître entièrement ta moindre saveur, ton plus délicat parfum, ta plus infime odeur, ton plus délicieux goût, ton plus savoureux fumet. Je m'en délecterai avec les plus grands délices et je reviendrai y goûter encore et encore, ensorcelant mes papilles et tous mes sens de toi, mon tendre amour. Mon si grand, infini, immortel, éternel amour !

— Oh... mon Dieu... Vincent... bredouilla Laurie, tremblante d'émotions, haletante de bonheur, folle de désir.

— Ah oui... j'ai oublié quelque chose ! Le veux-tu ? Le veux-tu autant que moi, ma chérie ? Veux-tu m'épouser ?

Sans répondre, Laurie hocha la tête, puis l'attirant tout contre lui prit ses lèvres d'un baiser ardent sur lesquelles elle murmura, dans un souffle extasié :

— Oui, Vincent. Oui, je le veux de tout mon être, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon corps. Maintenant et pour toujours.

Avec un grognement rauque de bonheur, Vincent, ivre d'amour, entreprit alors, avec la plus grande douceur, la plus touchante tendresse et la plus troublante sensualité, l'exploration de ses découvertes gustatives, dont il savait ne jamais se rassasier.

FIN

ISBN n° 978-2-9817618-2-8 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-3-5 - Pdf

Achevé d'imprimer en mars 2019

Dépôt légal :2019